



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

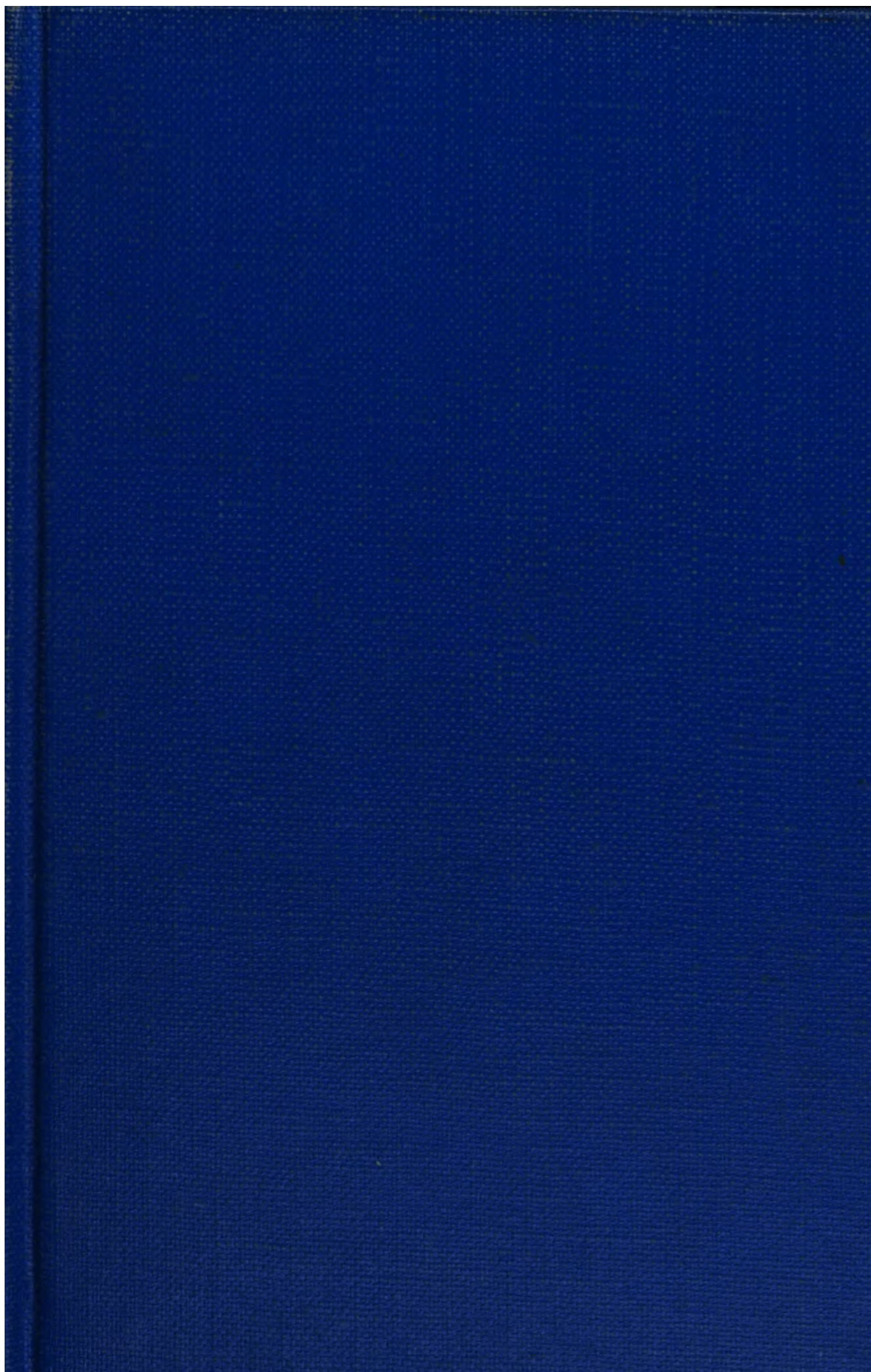
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





1/L 6117 A. 3





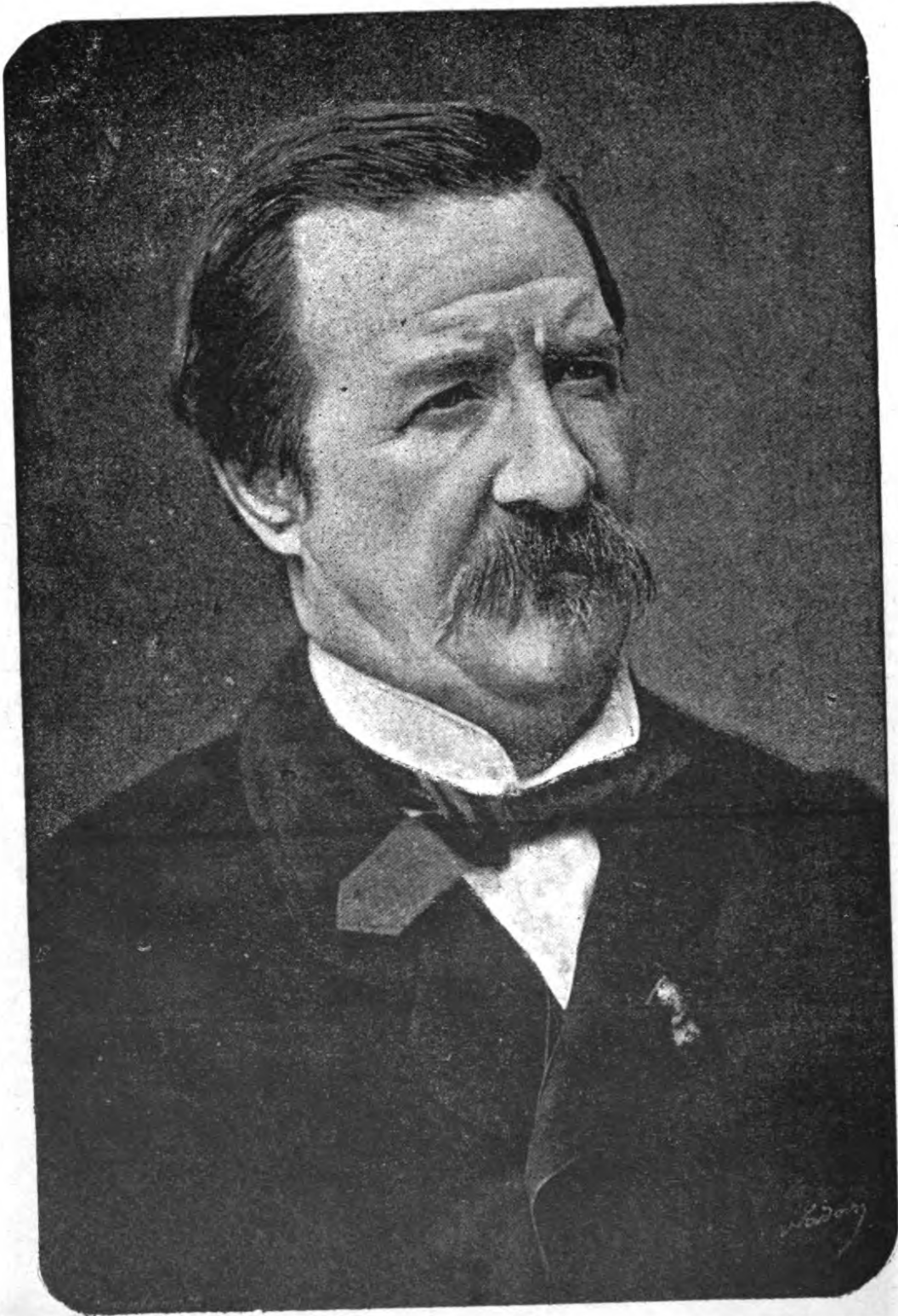
Une amitié à la d'Arthez

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
20 exemplaires sur papier teinté  
et 2 sur vélin fort  
NUMÉROTÉS

---







CHAMPFLEURY

JULES TROUBAT

---

UNE AMITIÉ A LA D'ARTHEZ

---

CHAMPFLEURY

COURBET — MAX BUCHON

SUIVI D'UNE CONFÉRENCE SUR

**SAINTE-BEUVE**



PARIS

LUCIEN DUC, ÉDITEUR

35, rue Rousselet, 35

—  
1900





A MON AMI PAUL EUDEL



*Notre amitié date de la mort de Champfleury. Je le rappelle ici pour payer à sa mémoire le tribut de reconnaissance que je lui dois. En 1861, je devins, grâce à lui, secrétaire de Sainte-Beuve. En 1889, les préfaces mises par vous aux catalogues de ses collections nous rapprochèrent. Il s'ensuivit une amitié devenue pour moi le plus précieux legs de celui à qui je devais déjà tant.*

J. T.







## UNE AMITIÉ A LA D'ARTHEZ

CHAMPFLEURY — COURBET — MAX BUCHON

Nous te soutiendrons, dit d'Arthez...

BALZAC, *Illusions perdues*.

### I

Le marquis et le *faïencier*. — Une lettre de M. de Pontmartin. — Provinces vouées au bric-à-brac. — Passion héréditaire chez Champfleury. — Pronostic de Balzac à son sujet. — *Le Corsaire-Satan*.

Dans son discours de réception à l'Académie française, M. le marquis de Costa de Beauregard, succédant à M. Camille Doucet, a raconté cette anecdote qu'il tenait évidemment pour un trait piquant de mœurs académiques :

« M. Villemain recevant, un jour, la visite de candidat que lui fait Champfleury, feint de ne pas le reconnaître.

» — Eh bien, monsieur, eh bien, quels sont vos titres ?

» Champfleury énumère ses volumes et finit par *le Violon de faïence*.

» — Alors vous êtes faïencier, monsieur ? dit Villemain...

» Je n'ose affirmer, ajoute le récipiendaire, que M. Doucet n'eût bonne envie, parfois, de traiter certains candidats en faïenciers... »

Eh ! eh ! n'est pas *faïencier* qui veut. Le compatriote de Buloz, qui tire si délibérément parti, dans le même discours, de sa qualité de *savoyard*, oublie ou ignore que le fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, jaloux de tout chef-d'œuvre que ne publiait pas la *Revue*, rudoya M. de Mars pour avoir laissé échapper *le Violon de faïence*. — « Je croyais M. Champfleury brouillé avec la *Revue*, » balbutiait le secrétaire qui ne redoutait rien tant que d'avoir de l'initiative. — Qu'est-ce que cela fait ? répondait l'homme de bon sens pratique qu'était Buloz ; est-ce que la *Revue* est brouillée avec personne ?.. vous n'avez pas de flair... on s'informe, on va voir, on demande aux auteurs s'ils n'ont rien pour la *Revue* ; on se tient au courant et à l'affût... » — Le pauvre de Mars achevait d'y perdre son ombre et son reflet.

---

L'article des *Nouveaux Lundis* (1) sur *le Violon de faïence* aurait dû avertir le dédaigneux académicien, dont la plaisanterie plutôt commune témoignait d'une telle méconnaissance de l'invention littéraire. M. le marquis de Beauregard est évidemment de l'école de cet autre candidat, du parti des ducs, qui disait, parlant de Labiche, avec lequel il se portait concurremment : « Ce n'est qu'un amuseur. »

Nous avons un autre témoignage qui n'est pas suspect, de la part d'un écrivain avec lequel Champfleury avait échangé des horions dans sa jeunesse. — Le vicomte de Pontmartin, qui appréciait les créations de l'esprit, lui écrivit un jour cette spirituelle lettre :

Monsieur et cher confrère,

Votre lettre est restée ici pendant que j'étais retenu à la campagne. Je ne saurais assez vous dire combien j'ai été touché de votre empressement à achever de briser ce vilain morceau de glace que j'avais commencé à rompre. J'aurais voulu à la fois rendre hommage à une œuvre charmante et faire une *invite* à la réconciliation : c'est si doux et si bon, les réconciliations littéraires !

Là ne se sont pas bornés pour moi les services de cet admirable *Tringle* : j'ai relu — sans prévention cette fois — vos excellents *Bourgeois de Mclinchart* et votre *Violon de faïence*, et j'ai été frappé de tout ce qu'il y a dans ces œuvres de talent vrai, net, original, bien à vous,

(1) Tome IV.



sans ficelles et sans rengaines. Je profiterai de la *Tante Péronne* pour revenir sur tout cela et vous faire une place dans ma modeste galerie.

Je suis, dans cette triste saison, une véritable marmotte, moins l'embonpoint. Mais je sais qu'au printemps vous descendez souvent au boulevard des Italiens, vers six ou sept heures du soir ; notre ami commun, Henry de la Madeleine, nous servira de premier trait d'union ; après quoi, je serai bien heureux de compléter le *trio* devant une tasse de café, et peut-être reconnaitrons-nous que les abîmes qui nous séparent ne sont que des rigoles.

Il faut avoir vécu dans le cabinet de l'inventeur — et de sa propre vie — pour se douter du travail d'assimilation que comportent la création d'une œuvre vive, la composition d'un type original, en qui le romancier résume l'étude d'une passion ou seulement d'une simple manie. Le livre qui sort du creuset s'est appelé quelquefois *Don Quichotte* ou *Madame Bovary*, mais il ne s'est pas élaboré sans laisser de profonds sillons dans l'esprit de l'auteur, qui passe par toutes les transformations successives de ses personnages. Pour que le sujet et lui ne fassent qu'un, ils se sont intimement pénétrés, et ce travail-là ne s'opère pas sans souffrances. Tous les observateurs de la vie réelle le diront. Ils sont leur propre lit de Procuste, et la première expérience des sensations qu'ils attribuent à des êtres fictifs se fait d'abord sur eux-mêmes. Elle dépose au fond de leur cœur un résidu, qui est encore de la poudre d'or.

---

J'évoque en ce moment toute une vie d'homme de lettres, dont j'ai été le témoin à partir de 1857. Champfleury, que je vis pour la première fois à Montpellier, m'initia tout de suite à l'amour de la curiosité. Nous regardions passer la procession près du Peyrou. Une maison de la paroisse de Sainte-Eulalie était tendue de vieilles étoffes à ramages. Je crus que l'on pourrait s'en procurer de pareilles chez n'importe quel marchand de nouveautés. Champfleury rit beaucoup de ma naïveté. Le Midi n'avait pas encore le culte du bric-à-brac qui s'est répandu depuis un peu partout. Les brocanteurs n'y ont pas peu contribué et ont donné l'éveil aux provinces du Sud, qui savent maintenant de quoi il retourne, quand on leur propose un échange. Mais, il y a quarante ans, ce goût était le privilège inné de quelques amateurs d'élite, qui le tenaient du milieu où ils avaient reçu les premières impressions. L'haussmannie a nivelé tout cela depuis, et le bazar, le *truquage*, dont Paul Eudel a décrit les multiples et infinies variétés dans un livre non moins amusant qu'instructif, ont *galvaudé*, mêlé, confondu, de nos jours, tous les âges, tous les genres, toutes les espèces, les imitations, les contrefaçons, les naturalisations, de sorte qu'est bien fin celui qui distingue encore le faux du vrai. Ce sont des étalages de pots-pourris dans les boutiques,

comme dans les intérieurs où s'est glissée cette manie du bric-à-brac. Les sauvages de Manille n'y apportent pas plus de discernement quand ils collent à leur porte, le jour de la Fête-Dieu, comme image de sainteté, un portrait de Jules Janin, découpé dans *l'Univers illustré*.

Nous tenons aujourd'hui des Hollandais, qui nous avaient devancés dans cette voie, l'amour de la conservation. Après avoir tout brisé, tout détruit, nous nous mettons à collectionner les ustensiles hors d'usage de nos pères, et qui peuvent servir à l'histoire des mœurs. Mistral fonde à Arles le musée *Arlaten*. C'est un retour au passé qui n'engage pas l'avenir. Cet amour de la *panetière* s'était pourtant transmis de lui-même chez les Français du Nord, les moins à l'abri des invasions. Les gens d'Alençon (ce pauvre Poulet-Malassis notamment, le marquis de Liesville, formé à l'école de Champfleury et qui légua sa collection de faïences républicaines au musée Carnavalet, mon ami Rabot, d'Alençon avant d'être de Compiègne), sont nés avec le flair de la collection. Dans ces vieilles villes de France, quelque chose les a frappés en naissant, qu'ils ont gardé dans leurs yeux toute leur vie. L'Ile-de-France, et tout ce qui y confine, pratique ce goût inné de l'art du bric-à-brac. C'est à qui découvrira une *belle* chose et l'accrochera à son mur.

---

Les dames du plus haut parage y subissent l'insolence de la brocante, qui ne leur mâche pas le mot. L'Oise est déjà flamande par certains côtés : il y a des *redans* (des *écreneaux*, comme disent les paysans de Rethondes) aux murs. Il ne manque que pignon sur rue à un salon bourgeois de la rue Mounier pour être tout à fait hollandais, dans le sens artistique du mot.

Champfleury, né à Laon le 17 septembre 1821, ne pouvait échapper à cette influence de la vieille cité picarde, où tout ce qui l'entourait lui parlait d'art populaire et de vieilles mœurs. Il l'a assez mise dans ses œuvres les plus exquises, depuis *les Trios des Chenizelles*, une de ses meilleures nouvelles, jusqu'aux *Souffrances du professeur Delteil*, que Sainte-Beuve qualifiait de chef-d'œuvre, pour qu'il soit nécessaire de refaire ici ses Souvenirs de jeunesse. La cathédrale de Laon est célèbre : Victor Hugo l'a classée parmi les monuments d'architecture typique ; elle couronne la hauteur, contre laquelle est adossée la *grimpelette*, qui accède à la ville par autant de marches qu'il y a de jours dans l'an, dirait Rabelais. C'est une escalade pittoresque.

Les tons, les récits et les vieux airs qui frappèrent Champfleury dès le berceau, déterminèrent en lui sa vocation spéciale pour les diverses branches d'érudition artistique, sortant du banal,

dans lesquelles il a excellé, telles que la faïence parlante, qu'il a mise à la mode, les contes de la Bibliothèque bleue, les *Chansons populaires des provinces de France*, dont il a publié un recueil. L'œil des myopes voit plus fin que gros. Le sien percevait à première vue la poésie des choses, à travers leur rudesse ou leur naïveté. Il ne s'arrêtait pas à l'écorce, parfois rugueuse, des arts rudimentaires qu'il réhabilitait, mais en remontant à leur source, il a contribué, l'un des premiers, à créer de nouveaux courants, dans lesquels certains arts modernes se sont refait visiblement une originalité nouvelle. La gaucherie de l'exécution, due parfois à l'absence ou à la pénurie des moyens, comme dans le cas de la faïence de Nevers, où le jaune remplace le rouge, ne le rebutait pas davantage, quand il avait pénétré une pensée originale dans ces vieux tons. Leur vue le tirait de sa mélancolie habituelle, car il était grave et méditatif autant que son compatriote Le Nain, qui lui a inspiré, en une heure de contemplation tardive, cette belle et poétique page, où l'on ne retrouve plus l'esprit ironique, encore un don du pays, qui domine dans *les Bourgeois de Molinchart* :

... Tout est familier, tout est grave et recueilli dans les sujets de Le Nain, car je ne doute pas que Le Nain ne fût grave, recueilli et peu discoureur. Il devait passer pour quelque peu ascète parmi les gens brillants de son

temps. C'était certainement un être réfléchi, une sorte de Millet vis-à-vis des scènes les plus vulgaires de la campagne. Il avait dû être élevé dans le Laonnois, au milieu de ce petit monde : de vieux laboureurs, des ménagères courageuses, de jeunes enfants s'essayant sur des flûtiaux primitifs. Il n'eut plus tard qu'à regarder, à se souvenir, dira-t-on.

Eh bien, non. Il y a dans ces peintures autre chose qu'un regard. Un profond souvenir de la famille relève ces compositions. Pénétrez-les et vous verrez quelle émotion contenue jaillit de ces braves travailleurs qui le soir, en famille, se reposent de leurs fatigues de la journée.

Ah ! les braves gens que ces vigneron de Mons-en-Laonnois ! J'aime ce pays où j'ai passé de bien heureuses journées dans le jardin de mon oncle, le curé Duflot.

J'aime ce pays où tout jeune on me menait sur un bel oreiller blanc pour enlever la sécheresse d'un panier à baudet !

J'aime ce pays où, à quelques années de là, je descendais en courant les grimpettes pierreuses auxquelles succédaient des « chemins verts, » où le brin d'herbe se faisait si dru et si doux.

C'était une heureuse journée dans l'année que celle qui réunissait le père et la mère, les frères et la sœur qui allaient embrasser le brave doyen de Mons-en-Laonnois.

J'aime ce pays, quoique les tristesses s'y mêlent aux joies et qu'il soit peuplé de tombes de mes parents. Père, mère, sœur, frère sont partis pour le pays inconnu dont le curé Duflot leur a montré la route, et je resterais seul en compagnie de mes deuils, si les Le Nain n'avaient laissé trace de leurs pas dans cette partie du Laonnois, qui incline vers le Soissonnais.

L'érudition a parfois de ces charmes. Les Le Nain sont entrés dans ma famille par les liens de l'étude, leur vie

mystérieuse, leurs travaux disparus, leur association fraternelle, leur oubli momentané, leur retour à une place dont tant d'autres s'étaient emparés...

Cette note crayonnée n'est qu'une ébauche, mais elle en dit plus sur les origines de Champfleury que toutes les théories et toutes les dissertations, toujours conjecturales, sur l'atavisme.

Les repas du curé Duflot étaient servis dans des assiettes de couleur au fond desquelles des coqs audacieux battaient de l'aile sous un émail transparent...

Quand ce brave homme mourut, on procéda à l'inventaire de sa succession. La levée des scellés, le partage entre les parents furent pour son neveu une fête sans pareille. Il était donc permis de grimper partout, de fouiller dans les tiroirs, d'ouvrir les armoires remplies de vieilles choses si diverses, de toucher et de remuer mille objets anciens que le curé gardait précieusement. « Toujours, nous dit Champfleury, j'ai eu une extrême curiosité au bout des doigts, en même temps qu'un regard ardent pour les vieilleries entassées au fond des tiroirs. Cela tient aux habitudes de province, aux vieilles gens que j'ai entrevues dans mes premières années... Tous ces parents avaient quelque bizarrerie dans l'esprit... » L'un d'eux « aimait les gravures tant soit peu gail-lardes, les curiosités et antiquités de toute sorte. Tous étaient entêtés, discuteurs, brusques, se fâchant vite, pardonnant difficilement, bonnes gens au fond, Picards pour tout dire. »

La race se retrouve dans ces quelques lignes, jetées sur des papiers sans suite et sans lien.

Champfleury avait conscience de sa valeur personnelle, quand, s'identifiant avec chacun des siens, il écrivait, dans sa jeunesse, à sa mère, cette lettre pleine d'un légitime orgueil où il ne se marchande pas les défauts : (le timbre de la poste porte 17 septembre 1850) :

Ma chère maman,

Tu m'as dit bien souvent : travaille ! Des amitiés puissantes m'ont répété la même chose.

Et j'ava's l'air de ne pas travailler. Ne crois pas que je sois paresseux : papa ne l'est pas, Edouard ne l'est pas, ma sœur ne l'est pas, tu ne l'es pas, la physiologie n'admettrait pas un moment un esprit paresseux au milieu de vous tous si actifs.

Imagine seulement qu'avec un esprit naturel qui pouvait faire de moi un vaudevilliste de drôleries, j'ai voulu arriver plus haut. Tout était à faire, car tu sais quelle singulière éducation j'avais reçue au collège ou dans les cafés.

J'ai donc énormément travaillé, énormément réfléchi, énormément lu.

Aussi le peu que j'ai produit a-t-il été très remarqué. Je ne vous envoie pas les journaux où on parle souvent de moi, parce que je ne m'en inquiète pas moi-même, mais crois qu'avec de grands défauts, un caractère violent, une sincérité brutale, disant tout tout haut, critiquant plutôt que louant, je suis à la tête de la jeune école dont beaucoup me craignent et dont quelques-uns m'aiment.

Un fait m'a donné un immense courage.



J'allai voir dernièrement le rédacteur en chef de *l'Événement*, homme de trente ans qui ne m'aime guère, ayant abandonné le *parti Hugo* en littérature pour vivre seul en dehors de toute école.

Il avait vu M. de Balzac, un mois avant sa mort.

« — Champfleury travaille-t-il toujours à *l'Événement* ? demanda Balzac. — Non, dit le rédacteur en chef. — Vous avez eu tort de ne pas l'attacher tout entier, ce sera un homme très remarquable par la suite. »

Cette parole, qui m'a été dite devant plusieurs personnes, est d'autant plus sincère qu'elle est répétée par un *ennemi* littéraire. Balzac m'aurait dit pareille chose en face que je n'y aurais pas fait grande attention ; mais dite par un mourant qui se souvient d'un jeune homme trois ans après l'avoir vu, elle a été pour moi un grand sujet d'ambition...

Le *parti Hugo*, lit-on plus haut. De tout temps, les indépendants ont fait comme Champfleury, pour ne pas abdiquer tout sentiment critique. Il fallait s'affranchir pour suivre sa voie et rester son maître ou vivre éternellement à la remorque. La *queue* d'Hugo n'a pas encore compris ce mouvement de révolte qui a entraîné les plus sincères, les plus consciencieux, les plus délicats — les plus résistants et les plus grands — hors de l'orbite.

Dans la suite de la lettre à sa mère, Champfleury entrevoit la possibilité de se « faire honnêtement cinq mille francs par an. »

« Mais j'ai toujours fait de beaux rêves, ajoutait-il, qui ne se réalisent pas et qui ne me rendent pas trop triste. »

Quel rêve ! un homme de lettres était riche avec cinq mille francs de revenus sous la deuxième République !

Sous le règne précédent, les plus ambitieux poussaient le rêve jusqu'à six mille. On disait que Félix Pyat avait six mille livres de rentes, et on le trouvait riche. Dans *la Silhouette, chronique de Paris*, du 24 mai 1846, on fait tenir ce propos au « père » Saint-Alme, rédacteur en chef du *Corsaire-Satan* : « Tenez, dit-il à l'un de ses rédacteurs, arrangez-moi ça, qui est bête comme tout. C'est de la copie de M. L..., un gentilhomme. On dit qu'il a six mille livres de rentes. Oh ! si j'avais six mille livres de rentes !... »

Le même article, où toute la rédaction du *Corsaire-Satan*, sous le titre de *Boutiques de journaux*, est mise en charge (Fiorentino, Busquet, Marc-Fournier, Banville, Vitu, Baudelaire, qui signait encore Baudelaire-Dufays, Murger, Philibert Audébrand, etc., etc.), nous donne cette intéressante *silhouette* de Champfleury :

Il y a un an, un jeune homme que tout le monde croyait élève peintre, autrement dit rapin, vint se présenter au journal *le Corsaire-Satan*. Il signa des charges très amusantes contre les artistes. Nul ne comprend mieux que Champfleury la vie aventureuse de ces bohèmes plus nus et plus affamés que les oiseaux du bon Dieu. Son père, honnête rédacteur en chef du *Journal de l'Aisne*, voulait tourner du côté de la politique gouvernementale, c'est-à-dire de la politique banale, mal digérée,

mal comprise et surtout mal payée, cette nature riche de fantaisie. Ce fut en vain. Champfleury doit être un jour, sans doute, un littérateur remarquable. On se rappelle encore ce délicieux roman de *Chien-Caillou*, dont M. Victor Hugo parlait à chacun avec l'enthousiasme de La Fontaine pour Baruch. Au physique, Champfleury a le costume d'un rapin : chapeau à bords droits, habit noir boutonné, cravate blanche. Sa figure intelligente, mais grimacière, lui a fait donner le surnom de Domine Sompson, un héros de Walter Scott dans *l'Antiquaire*.

Toutes les *Rapinades* de Champfleury — dont *Chien-Caillou* fut le chef-d'œuvre romantique — seraient à recueillir.

Le père et le frère de Champfleury, de qui il se flattait de tenir, nous sont connus. Leur vrai nom, on le sait, était Husson-Fleury. On trouvera, dans les *Souvenirs et Portraits de jeunesse*, un portrait du père de Champfleury, ancien secrétaire de la mairie de Laon, qui donna sa démission pour une injustice dont il avait été témoin. C'était une conscience droite. Il fonda alors le *Journal de l'Aisne*, continué par son fils aîné, M. Edouard Fleury, mort le 4 juillet 1883, dans sa 68<sup>e</sup> année, et qui a laissé de nombreux écrits, très estimés, sur l'archéologie régionale. On a aussi de lui des études sur les grands révolutionnaires, nés ou ayant vécu dans le département de l'Aisne, une entre autres sur Saint-Just, qui lui valut un article de Sainte-Beuve, mais dans laquelle un biographe autorisé, Ernest Hamel, releva des erreurs de fait.

---

Le père de Champfleury se mit à soixante ans à écrire des vers. Il en a publié sur *la Question d'Orient*, qu'il signait « Le vieux laonnois Fleury père. » Il dépensait son activité comme il pouvait.

Champfleury, qui ne rougissait ni de son nom (bien qu'il y eût ajouté un *Champ*), ni de ses origines, — lui qui a reconstitué le blason de la Révolution dans les faïences républicaines, — reçut un jour, en 1868, des détails *historiques* sur sa famille, d'un vieillard qui se piquait d'avoir vu, à l'âge de huit à neuf ans, arriver à Laon le cinquième régiment de la Reine Dragons, lequel succédait au régiment du Roi Cavalerie, en garnison à Laon depuis 1781, M. de Polignac colonel.

Il fallait voir, écrit cet autre vieux Laonnois, cet enthousiasme, cet élan à la première Révolution, la prestation des serments par les prêtres, le lendemain rétractant leur serment, gagnés par de bonnes dévotes et autres, l'émigration des chefs du régiment, les sous-officiers porter des épaulettes par avancement de grade, fête continuelle avec musique, tous les jours promenade ; mais malheureusement ils ont été victimes de leur dévouement en quittant Laon pour faire campagne.

Le régiment de *Chartes* Dragons leur a succédé peu de temps. Le commandant était le duc de *Chartes* (*c'est ainsi qu'on prononçait*), qui a été longues années après le roi Louis-Philippe, ce qui me fait rappeler ce que j'ai remarqué dans mes jeunes années. Le papa Fleury, qui quittait rarement son four, (*c'était le grand-père paternel de Champfleury*), a été un des premiers habi-

tants citoyens, avec son fils Louis, en costume de garde national ; mais leurs boutons étaient unis, et plus tard ces boutons portaient : *la Nation, la Loi et le Roi*. Cela vous marque qu'il n'était pas en retard à cette époque.

Bien, bien des longues années après, il ne sortait que rarement, son plaisir était sa boulangerie et sa maison. Il avait souvent le matin entretien avec M. l'abbé Dom Grard, qui venait chercher son petit pain de consommation... il a laissé au Bureau de bienfaisance une somme de vingt-sept mille francs, comme ancien bénédictin bibliothécaire, qui n'est jamais sorti de la ville de Laon. Il a été prêter serment, vivant beaucoup d'économie...

Voilà donc un prêtre assermenté bienfaisant !  
Quelle réponse aux réprobations des réfractaires !





## II

Les Le Nain. — Lettre au critique C. de R. — Henry Monnier. — Daumier. — Sainte-Beuve. — La littérature du second empire. — Réactionnaire en 1848. — Le *Marceau* d'Auguste Préault. — Réponse aux *jeunes*.

Je laisse l'étude des parents et des ascendants, pour laquelle il faudrait entreprendre ce que Champfleury a fait pour Le Nain, dont il a caractérisé l'œuvre avec prédilection. Il a, autant qu'il a pu, à l'aide de documents authentiques, recherchés avec une persévérance que les obstacles ne décourageaient pas, reconstitué l'existence peu connue de ces *peintres de la Réalité sous Louis XIII*. C'est bien lui qui les a fait remonter à leur vraie place de peintres *français*, ne devant rien qu'à eux-mêmes et à leur propre inspiration. Le choix des sujets, l'amour du foyer domestique, peut les faire prendre pour des Flamands. Il est impossible de les confondre avec des étrangers, quand on les a bien regardés avec

l'intention de s'en souvenir. Leurs tons crayeux et la physionomie honnête de leurs « bonnes gens » du Laonnois les ferait reconnaître entre mille. Et on ne les oublie jamais. Champfleury ne se laissait pas entamer à leur sujet. A M. C. de R., qui essayait de l'en détourner, sous prétexte d'art italien et de grand art, il répondait sur ce ton :

Vraiment, monsieur, vous vous donnez une peine infinie à propos des Le Nain que vous ne pouvez souffrir.

Vous arriverez à écrire un volume contre ces pauvres peintres de bonnes gens, comme ce Français du Directoire qui, traduisant un volume de Kotzebue, se plaisait à l'insulter à chaque page dans des notes d'un goût douteux.

Espérez-vous me convaincre, monsieur, et me ranger à vos antipathies ? Vous ne me connaissez guère, et il faudrait pour me faire admettre vos raisons une autorité esthétique que vous acquerrez sans doute dans de prochains voyages.

Je ne suis malheureusement plus seul, comme dans ma première publication en 1850, à défendre les Le Nain et la partie est trop belle aujourd'hui pour moi. Je n'en abuserai pas.

Restez, monsieur, dans vos négations. Je garde mes affirmations. Les Dieux immortels jugeront entre un modeste écrivain et un critique du *Moniteur*, chevalier de la Légion d'honneur, attaché aux Musées impériaux, qui doit ces titres à l'admiration universelle qu'ont excitée de toutes parts ses beaux travaux.

En regrettant, monsieur, de ne pouvoir m'entendre avec un homme de votre poids, croyez à l'expression de mes sentiments les plus distingués.

---

Il justifiait sa devise du *Messenger de l'Assemblée* : « Ne craindre ni amis ni ennemis. »

Le livre de Champfleury sur les Le Nain parut à la fin de 1862. Ce fut pour Sainte-Beuve l'occasion d'écrire l'article des *Nouveaux Lundis*, rappelé plus haut. Je fis avec lui la station des Le Nain à Saint-Etienne-du-Mont et au Louvre, qui possède entre autres la *Forge* célèbre. Un conservateur, grand raphaëliste, M. de Reiset, voulait à toute force nous faire prendre une *Procession* pour un Le Nain. J'en défendis les peintres de la Réalité, fort de l'enseignement que je tenais de Champfleury. Il y a chez celui d'entre eux qui peignit des paysans, non des scènes de Cour ou de ville, une sincérité d'expression, un rayonnement doux et simple qui caractérise la poésie des Le Nain.

Le choix du sujet (ou un certain rendu) ne fait pas plus le réaliste que le poète, puisqu'on met les deux mots en opposition. La poésie est dans tout, et Champfleury, par ses préoccupations hoffmannesques, a bien montré qu'il n'était pas l'esclave d'une doctrine. Il avait des échappées soudaines, qui prouvent que le système ne le tenait point ; il était avant tout préoccupé de sincérité dans l'art. Ses propres créations, *le Violon de faïence* lui-même, *les Enfants du professeur Turck*, — cette folie qui le prit un jour, *Monsieur*



*Tringle*, le rapprochaient plus d'Hoffmann que de la bordure étroite, à laquelle échappait sans cesse Courbet lui-même, le grand réaliste. Le culte de Champfleury pour Balzac, son admiration pour Eugène Delacroix, son enthousiasme pour Wagner, qui éclata, dès 1860, par une brochure passionnée, à la sortie du Théâtre-Italien, où le maître était venu se faire entendre, sont tout le contraire d'un esprit exclusif et qui se renferme. Il allait partout où se manifestaient des tendances répondant à ses propres aspirations, et l'on peut voir qu'il plaçait haut son idéal. Comme celui qui disait : « l'allemand n'a d'obscurités que pour ceux qui ne le comprennent pas, » il n'écoutait pas la musique seulement en amateur. Le soir qu'il vibra pour Wagner, il avait compris une vraie langue musicale, et il rendit ses sensations. Il n'est pas étonnant qu'avec une nature aussi exclusivement vouée à l'art (et en cela seulement exclusive), toute tentative qui intéressait sa propre littérature et se rattachait à son art, l'impressionnât. C'est ainsi qu'il prit parti, dès la première heure, pour Manet, en qui il découvrit un peintre de la vie moderne.

Lui qui n'aimait pas les discours, il prit la parole à l'enterrement d'Henry Monnier et de Daumier. Il fallait qu'il y fût bien poussé par le besoin de glorifier deux maîtres, Son sens artis-

---

tique jugeait leur art en lui-même, dans la pensée intrinsèque que leur crayon traduisait, non dans les rapports qu'il pouvait avoir avec la littérature. Du premier, d'Henry Monnier, mort le 3 janvier 1877, il parla ainsi : « Un esprit académique disait que c'était un homme supérieur, mais dans un petit genre : et c'est ce qui l'empêcha, vivant, de tenir la place qu'il occupera dans l'avenir... Balzac, le grand artiste, reprend-il plus loin, n'admettait pas la distinction académique des gens dont je parlais tout à l'heure. Il n'est pas de petit art quand il est bien exercé. Qu'importe l'infériorité de la classe sur laquelle Monnier promenait ses regards, s'il en retirait un enseignement comique, c'est-à-dire sérieux ! » Il lui a élevé depuis un monument durable dans son livre, qui parut en 1879, *Henry Monnier, sa vie, son œuvre, avec un catalogue complet de l'œuvre...*

Ainsi fit-il pour Daumier dans son *Histoire de la caricature moderne*, où Daumier tient la place prépondérante (1865). Le 13 février 1879, il le caractérisa ainsi sur sa tombe : « Daumier était grave comme les grands comiques, réfléchi, pénétrant. Sa mission était de regarder l'homme extérieurement, de l'approfondir intérieurement et de jeter ses observations dans un creuset pour en tirer de nombreuses et rudes médailles. »

Il terminait ainsi :

« Sur le marché de Rotterdam on voit l'image du vieil Erasme méditant sur les folies de l'humanité ; vous verrez demain la statue de Daumier méditatif sur une des principales places de Marseille. »

Cela ne s'est pas encore vu. Daumier pourtant, « enfant de Marseille, sorti du peuple, resta peuple, c'est-à-dire républicain... » Il est digne du monument que voulait lui élever Champfleury dans sa ville natale, à moins que l'idée félibréenne ne domine, qui est de n'en élever qu'aux pures gloires locales.

L'œuvre complet de Daumier, collectionné par Champfleury, dispersé dans les ventes qui eurent lieu après sa mort, formait une majestueuse pile de cartons, à laquelle j'ai eu l'honneur de travailler. J'ai passé bien des soirées du dimanche, tout un hiver, à aider le patient collectionneur à classer des lithographies du *Charivari*, frappées à cette marque du puissant caricaturiste, qu'on reconnaîtrait entre toutes, quand même la signature, H. D., n'y serait pas. — Daumier s'appelait, de son petit nom, Honoré, comme Balzac. C'est une pure constatation qui ne prouve rien pour l'une ou l'autre de ces deux grandes figures, comme les a appelées Champfleury.

---

J'avais la bonne fortune, en ces années de jeunesse et de labeur littéraire, de vivre entre deux Monts, Montparnasse et Montmartre, d'aller de l'un à l'autre sans m'arrêter en route et de servir de lien entre Champfleury, dont j'étais resté l'*alter ego* pour tout ce qui pouvait lui être utile, et ce poste avancé de la littérature, où il m'avait placé et où je servais deux maîtres à la fois. Le commerce intellectuel de Champfleury avec Sainte-Beuve avait commencé par un article du *Messenger de l'Assemblée* (5 avril 1851) sur les *Causeries du Lundi*, dans lequel l'auteur de *Chien-Caillou* saluait une sorte de Renaissance, un retour aux Lettres, par des lignes comme celles-ci :

M. Sainte-Beuve a expliqué dans sa préface la troisième manière qui lui a réussi dans *le Constitutionnel*. Tous les jours se répète mille fois cette phrase banale : « Pourquoi faire de la littérature dans une époque troublée ? Qui la lit ? » En pleine révolution, les articles de M. Sainte-Beuve ont fait mentir les impuissants qui ont tout intérêt à répandre et à propager des bruits antilittéraires.

Un beau roman peut faire oublier les affaires de juin, fût-il publié quinze jours après.

M. Sainte-Beuve prouve d'autant mieux ceci que son talent sérieux va un peu contre les légèretés du feuilleton du journal. Rien que l'aspect de ces grandes colonnes, remplies de littérature, sans les ressources de l'alinéa, tenant la troisième page entière d'un grand journal, me faisaient une grande joie...

Les *Causeries du Lundi* touchent à beaucoup de questions importantes, au roman et à l'histoire, à la philoso-

phie et à l'instruction du peuple. Personne n'a traité avec ce grand bon sens que M. Sainte-Beuve garde au fond de sa *manière* les lectures publiques du soir ; c'est ainsi qu'on redresse les abus d'une idée, bonne au fond et mauvaise dans l'application...

L'auteur des *Consolations*, de *Joseph Delorme*, des *Pensées d'août*, a le droit de discuter les poésies d'Alfred de Musset.

L'auteur de *Volupté* peut se montrer sévère pour *Raphaël* et pour les éternelles *Confidences* de M. de Lamartine.

M. Sainte-Beuve appartient à la race des vrais critiques par ses poésies. Il est critique, parce qu'il est créateur. Il lui est permis de fouiller dans les œuvres des autres, parce qu'il est permis aux autres de fouiller dans les siennes...

Sainte-Beuve répondit :

Ce 21 avril 1851.

Monsieur,

Excusez-moi si je ne lis qu'aujourd'hui le très aimable feuilleton du 5, que vous m'avez accordé dans *le Messager*. Je ne puis avoir d'avis sur un sujet qui me touche de si près, mais ce que je sais bien, c'est que rien ne pouvait m'être plus agréable et plus précieux que d'être apprécié avec cette bienveillance et cette sympathie par un écrivain de la jeune presse qui connaît si bien le terrain et y tient sa place avec légèreté et distinction : dans cette arme de *cavalerie légère* où je débute un peu tard, ceux qui ont vaillamment gagné leurs grades sont les vrais juges.

Dix ans après, en 1861, un événement considérable pour moi renoua les relations entre le critique et le romancier. Le docteur Veyne, ami

---

à la fois de l'un et de l'autre, physionomie rayonnante entre toutes, la bonté même, la bienveillance en personne, médecin dévoué de madame Desbordes-Valmore, qui avait perpétuellement recours à lui pour soigner *ses* pauvres et *ses* affligés, le docteur Veyne qui avait bien d'autres illustres amitiés, celle entre autres de Gavarni et de Raspail, compatriote de ce dernier (il était du Comtat comme lui), et comme lui, républicain irréductible, refusant, pour ne pas servir l'empire, les offres de Sainte-Beuve, qui voulait en faire un médecin de l'Ecole normale, le docteur Veyne vint me demander à Champfleury pour me donner à Sainte-Beuve. Champfleury me pressa d'accepter, et dès lors je devins la cheville ouvrière des deux. C'était, je le répète, une bonne fortune qui n'exigeait d'autre sacrifice que de se laisser faire. Je me trouvai ainsi aux prises entre ces deux contrastes, Daumier et Gavarni, quand Sainte-Beuve entreprit sa grande étude des *Nouveaux Lundis* sur l'élégant dessinateur. Il l'envisagea à la fois par le côté littéraire et épistolaire, comme il l'avait fait pour Horace Vernet, et lui appliqua sa méthode qui consistait à étudier l'œuvre dans l'homme, comme il aurait voulu le faire pour l'aimable esprit d'Auber. Il aimait ces races d'esprits si *français* d'allures. Ses fameux couplets en prose sur *Paris*, dans l'arti-

cle des *Nouveaux Lundis* sur les *Jeudis de Madame Charbonneau*, expliquent et justifient son goût pour le compositeur parisien. Il ne pouvait lui-même sortir de Paris sans s'ennuyer. C'était comme un poisson, qu'on remet dans l'eau, quand il revenait de la campagne.

Sur le terrain et l'amour communs des Lettres, il semblait qu'il n'y eût plus de divergences. En 1861, un bon avis, transmis de la part de Champfleury, avertit Sainte-Beuve que les éditions de Poulet-Malassis, trop artiste, que l'amour des livres avait entraîné à la déconfiture, allaient être mises au pilon. Michel Lévy racheta les Poésies de Sainte-Beuve, dont un seul volume avait paru, les rhabilla à son nom, et compléta l'édition en deux volumes.

La politesse seule n'avait pas dicté la lettre suivante, dans laquelle le romancier réaliste faisait des aveux sincères, en même temps qu'il donnait ses goûts et ses préférences en poésie. Il aimait encore mieux celle qui se rapproche le plus de la vie réelle. Sainte-Beuve, qui fit sur les poètes nouveaux tant d'articles qu'il appelait des « convois de poètes, » en reçut un, ici, sur lui-même, qui était une véritable étude. Je crois me rappeler que cette lettre, très travaillée, très creusée au fond, lui avait fait grand plaisir. Le style même en attestait la sincérité :

30 mai 1861.

J'ai reçu, monsieur, le volume de Joseph Delorme que vous avez bien voulu m'envoyer, et si je ne vous ai pas témoigné plus vite le plaisir que j'ai eu à le parcourir, c'est que je ne l'ai pris chez Veyne que depuis trois jours. Je dis parcourir, car ces Poésies demandent à être lues comme elles ont été composées, lentement et à leur heure. J'avais autrefois une certaine défiance de la poésie qui venait de ma mauvaise méthode de lecture et qui faisait qu'en goulu j'essayais de dévorer un volume de vers comme un roman. J'ai compris depuis que réellement un sonnet valait un poème et que chaque pièce de vers ayant nécessité une composition, un agencement autant qu'un livre, il était bon, pour se rendre compte d'un volume de vers, de ne le prendre qu'à petites gorgées comme un vin fin de dessert.

J'ai été frappé surtout de vos curieux retours sur vous-même, monsieur, et rien n'est plus intéressant ni plus instructif qu'un maître donnant la clef de ses sensations à l'heure où tel morceau poétique fut composé.

Ce qui m'avait intéressé autrefois et ce qui est toujours jeune aujourd'hui est ce lien qui vous rattache à cet aimable groupe des lakistes et ce qui vous a été entièrement particulier dans le grand mouvement romantique. Vous aurez été le premier à faire comprendre le charme du paysage, non pas par une de ces descriptions où les arbres, les prés, les fossés sont étudiés au microscope ; — les différentes pièces de poésie relatives à la nature me font penser au mot de Beethoven écrit entre les portées d'une de ses Symphonies : « Plutôt expression de sentiments que descriptif. » Je ne cite peut-être pas le texte juste, mais c'est l'idée et vous me comprendrez.



Les passages relatifs aux combats de la forme et de l'idée montraient déjà le critique que nous avons connu plus tard et qui, en possession d'une forme si personnelle, s'inquiétait plus des idées que de cette forme dont on avait trop abusé.

Je vous l'ai dit un jour, monsieur : *Volupté* n'a pas vieilli et la même observation se représente pour les quelques pièces de vers qui m'ont attiré en coupant le volume.

Vous aurez été, chose rare en ce temps et aux époques passées, tout à la fois poète et romancier, historien et critique. Et les prodigieuses et si nombreuses critiques que vous nous avez données n'ont nui ni au romancier ni au poète. Vous avez pu grouper quatre publics différents qui vous ont suivi dans votre route avec un intérêt si marqué, qui le plus souvent ont cherché avec vous les quatre sentiers, et de ces derniers je puis me dire, monsieur, un des plus attentifs et des plus fidèles. »

Le futur auteur des *Vignettes romantiques* ne démentait pas, en 1861, ce qu'il avait écrit dans le *Messenger de l'Assemblée* en 1851. Il fallait que ce fût chez lui une opinion bien invétérée et bien acquise, car j'en retrouve l'expression dans une note posthume, relative à l'état des Lettres sous le second empire :

... Qu'il y ait eu des hommes de valeur poursuivis, arrêtés dans leur développement, on ne pourrait le nier. Ces hommes vivaient dans leur coin, sombres et attendant l'heure de la justice. Qu'il se soit produit de certains essais, qui auraient pu donner de belles récoltes, cela n'est pas niable. Mais la nation avait été abêtie par quinze ans d'une pression absolue, sans air et sans lumière ;

---

elle suivait le courant. Ce qu'elle appelait intelligence était le journalisme de cancons. On lisait des journaux plus que des livres. Nourriture malsaine. Le cancan et la blague avaient été élevés à la hauteur de nobles institutions.

Et la pensée était aux mains de rares hommes qui regardaient d'un œil inquiet cette décadence....

On se rappelle quelle scène éclata entre cette Altesse violente et Sainte-Beuve, l'un des rares hommes sous l'Empire qui eût conservé le véritable amour des Lettres et de l'indépendance, et qui se crut appelé au Sénat pour y exposer ses idées et non celles de la Cour.

Aussi combien l'académicien déplorait-il l'affaïssement intellectuel, combien il cherchait à relever le courage de ceux qui luttèrent, combien il avait souci de l'honneur de la littérature, et quelles afflictions et quelles rancunes remplissaient l'esprit de celui qui se sentait *seul* au milieu de tous ces courtisans !

Dieu me garde de faire encore l'application d'aucune de ces vérités à l'heure actuelle !

Il faut bien le reconnaître pourtant, la littérature s'était montrée réactionnaire en février. Par le fait, elle ne sut que devenir dans le premier moment, la politique débordant tout et lui coupant les vivres. Elle s'était établie *épicière* sous le règne de Louis-Philippe, et avait pratiqué le commerce des gros sous, inconnu des générations précédentes. Le noble Armand Carrel se sacrifia pour une cause perdue. Le roi s'entourait de classiques à Trianon, comme M. Grévy à l'Ely-

sée, et laissait M. de Salvandy décorer les hommes de lettres qui se jetaient à ses genoux, demandant la croix non pour eux, mais pour leur mère, (1) — le menaçant même de la porter, s'il ne la leur accordait pas, le défiant ensuite de les poursuivre pour port illégal de décoration. Le ministre, bon, décorait toujours.

La *fantazzia* — la petite guerre — valait bien parfois des condamnations à quelques romans poursuivis (un entre autres d'Auguste Luchet). On en compte peu, d'ailleurs, et la littérature avait raison de craindre le changement de régime. Elle pressentait une ère d'éclipse et de persécution. Les sept vaches maigres allaient succéder aux sept vaches grasses. Elle accueillit donc avec défaveur l'avènement de la deuxième République. Elle s'est accoutumée depuis à la troisième, qui a eu le bon esprit de lui laisser la bride sur le cou, peut-être moins par libéralisme que par une indifférence réciproque et partagée de tout temps entre gens de lettres et hommes politiques.

Les hommes d'esprit, désarçonnés en février, ne virent d'abord que les côtés naïfs et grotesques d'une révolution populaire. « La République aux tambours », disait-on place Royale, chez Victor Hugo. Le pair de France de la veille su-

(1) « Ma mère en mourra, dit un Gascon de Toulouse, si vous ne me la donnez pas. »

bissait la loi de résistance aux transitions brusques. La grandeur de sa destinée a racheté depuis son passé royaliste.

Balzac, que Champfleury, poussé par la curiosité, surprit en pleine émeute dans les Tuileries, fit un voyage en Russie. « Il n'aimait pas la République ou du moins il ne voyait pas l'avenir en beau (1). » Le grand romancier affectait, on le sait, une marotte pour l'absolutisme et les principes de Joseph de Maistre, qui furent aussi ceux de ce catholique affichant, Barbey d'Aurevilly.

Sainte-Beuve partit pour Liège au mois d'octobre 1848. Il en rapporta son cours sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, qui est devenu l'un de ses livres les plus pénétrants. Sa première *Causerie du Lundi*, marquant son retour en France, est du 1<sup>er</sup> octobre 1849.

Champfleury m'a raconté qu'en 1848 il se demanda s'il n'irait pas reprendre le métier d'imprimeur à Laon. Il continua son métier d'homme de lettres à Paris, et fit bien. J'ai publié en 1894 ses *Salons* (2) : il s'y montrait railleur, mais non systématiquement hostile au gouvernement sorti

(1) Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, un vol. grand in-18, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1861.

(2) *Œuvres posthumes de Champfleury. Salons. 1846-1851. Introduction par Jules Troubat.* — Un vol. petit in-12, Paris, Alphonse Lemerre, 1894.

de février. Le concours de Républiques lui fournit une belle page sur celle qu'avait exposée Daumier : une femme assise porte deux enfants suspendus à sa mamelle ; à ses pieds, deux enfants lisent. *La République nourrit ses enfants et les instruit.* « Ce jour-là, dit Champfleury, j'ai crié : Vive la République ! car la République avait fait un peintre : DAUMIER. »

Mais là où l'art l'inspire le mieux dans le sens républicain, c'est dans son enthousiasme pour la statue de Marceau par Auguste Préault, ce diable d'homme, a dit Champfleury, dont les conversations, soulignées par un coup de canne sec et expressif à terre, vous mettaient le feu au ventre. Sa statue de Marceau, comme celle d'Aristide Ollivier, faillit demeurer longtemps dans son atelier. La réaction, triomphante aux approches du coup d'État, mettait des obstacles à ce qu'elle fût érigée à Chartres. Champfleury rend compte en ces termes de sa visite à l'atelier de l'artiste, dans *l'Événement* du 17 mai 1851 :

La figure de Marceau sera admirée par tout le monde ; peuple, soldats, bourgeois, femmes et enfants, tous la comprendront.

— Qu'il est jeune et beau ! diront en soupirant les jeunes filles, qui pensent aux figures de leurs rêves.

— C'est bien celui que nous avons tant pleuré, diront les vieilles, qui ont lu les bulletins de l'armée.

— Voilà un général comme il nous en faudrait, s'écrieront les soldats qui rêvent la bataille.

— Celui-là a été un brave républicain, dira le peuple.

— Qu'il a l'air doux ! diront les enfants en courant autour de la statue.

Les artistes, les savants, les historiens, les hommes politiques, les poètes, tous seront contents d'avoir vu réaliser aussi complètement une des plus grandes figures de la Révolution, qui est en même temps la Beauté, la Jeunesse.

Les *Salons* de Champfleury valaient la peine d'être recueillis.

Cet esprit primesautier y préludait à de nouvelles batailles.

Les jeunes qui secouent aujourd'hui avec tant d'impertinence l'arbre de la liberté pour en faire tomber les fruits ne savent pas à quel prix elle fut conquise. Il n'y a aucune justice à porter des jugements comme celui-ci sur des écrivains aussi militants que le furent Castagnary et Champfleury : « Si nous nous trompons sur leur compte, c'est peut-être que nous ne les lisons plus. Mais ils ont le tort aussi de ne plus se faire lire (1). » Ces deux-là ont plus lutté pour les lettres et les arts que la plupart de ceux à qui M. Paul Monceaux décerne ses faveurs, car, à part Sainte-Beuve et Victor Hugo, les autres, Michelet, George Sand, Baudelaire, les Goncourt, About, Barbey

(1) Article de M. Paul Monceaux sur les *Mémoires d'un critique* par M. Jules Levallois, dans la *Revue Bleue* du 15 août 1896.

d'Aurevilly, Flaubert pratiquèrent peu ce qu'on appelle l'altruisme. Ils ont soutenu la lutte surtout pour eux-mêmes, rarement pour le compte d'autrui.





### III

Circulaire Billault contre les romans. — *La Mascarade de la vie parisienne*. — Impartialité de Jules Levallois. — Réalisme et naturalisme. — Indifférence en matière politique. — Audaces et gâtés de Champfleury. — Mot du prince Napoléon sur le réalisme. — Sincérité de Champfleury en matière de style.

Proudhon a démontré la Révolution sociale par le coup d'Etat. Il ne serait pas plus paradoxal de prétendre que le second Empire a été favorable aux Lettres. Elles se firent jour comme elles purent, à travers des obstructions et des obstacles, restés légendaires. Le savant Alfred Maury ne pouvait nommer, dans *le Moniteur*, le sinologue Abel Rémusat, parce que la censure officielle confondait ce dernier avec l'ami de Thiers, Charles de Rémusat, ennemi de l'Empire. Il n'était permis qu'à Sainte-Beuve et à Théophile Gautier — à qui l'on n'aurait pas osé l'interdire — de nommer Victor Hugo dans le journal du gouvernement. Le régime plébiscitaire de 1851 manquait de logique dans son ostracisme antilittéraire :



il en voulait surtout au genre le plus démocratique, dans lequel s'est moulée la pensée moderne, au Roman. Le procès de *Madame Bovary* l'a bien prouvé. Le 1<sup>er</sup> juillet 1860, une circulaire Billault invitait les préfets à sévir contre « cette littérature facile, ne cherchant le succès que dans le cynisme de ses tableaux, l'immoralité de ses intrigues, les étranges perversités de ses héros... » Cela s'est dit de tout temps et se répète encore, mais aujourd'hui avec innocuité.

Le ministre de l'intérieur faisait appel à des lois qu'on n'oserait plus appliquer contre la presse et sur le colportage pour frapper le roman-feuilleton. Notre tempérament politique s'est tellement refait depuis vingt-huit ans qu'on croit relire un ukase d'après les termes dans lesquels la presse est appréciée par la circulaire Billault : « A côté des feuilles politiques lui prêtant leur publicité en échange des abonnements qu'elle peut attirer ou retenir, nous avons vu surgir une foule de petites publications, uniquement consacrées à l'exploitation de cette littérature malsaine, et la livrant chaque semaine à vil prix, par centaines de mille exemplaires, à l'avidité des lecteurs. » — Quel droit le ministre, c'est-à-dire le bras séculier, s'arrogeait-il là de flétrir la presse et la littérature ? voilà des mœurs auxquelles nous ne sommes plus habitués et qui répugneraient

aux adversaires les plus armés du régime actuel, accoutumés à la liberté.

L'Empire, forçant les Lettres à se replier sur elles-mêmes, proscrivant toute théorie sociale ou politique des livres d'imagination sur le modèle de ceux de madame Sand et d'Eugène Sue, — ne permettant de jouer *Le Juif errant* qu'après des coupures qui châtraient le caractère du roman, — limitant l'invention dans le cercle étroit de l'observation *morale* ou de la description pure et simple, favorisa, sans le vouloir, un mouvement qui ne lui était pas hostile au début.

Persécutant le réalisme, il le mit en vedette. Champfleury put dire un jour : « on me discute, donc je suis. » On faisait plus que de le discuter, on le proscrivait aussi. *Les Amoureux de Sainte-Périne*, un doux et spirituel tableau de mœurs bourgeoises, étaient suspendus dans *la Presse*, sous prétexte que cet Asile de vieillards était une Maison impériale. *La Succession Le Camus* se voyait interdire le colportage, parce que l'auteur y avait mis, au fond d'un jardin, une statue de curé, barbouillée de confiture par un garçonnet et une fillette, qui s'asseyaient sur ses genoux. On en tolérait la vente dans les librairies, mais on la lui refusait dans les gares, ce qui faisait dire à Champfleury : « Mes livres ne sont donc dangereux que pour les voyageurs qui pren-

nent le train ? » C'était lui couper les moyens d'existence, aussi indispensables à l'homme de lettres qui ne vit que de sa plume, qu'au censeur appointé qui se venge de ne pas vendre ses livres en entravant ceux d'autrui.

La responsabilité d'ailleurs de ces préjudices matériels, portés au libre exercice d'un art, remontait plus haut que la censure. Cette dernière était heureuse d'exercer les fonctions de bourreau, mais elle subissait aussi des pressions du dehors et servait, en accomplissant son office, des rancunes personnelles. Pour une de ces raisons dont le fin mot n'a pas été dit, *la Mascarade de la vie parisienne*, un grand roman à la *Gil Blas*, où Champfleury flagellait en vrai Picard, par des traits ironiques très sanglants et trop ressemblants, des aventuriers, des intrigants de toute nature, fut arrêtée dans *l'Opinion nationale*, à la description très innocente aujourd'hui du café du Géant.

Champfleury fit remonter d'abord le coup qui le frappait à une sorte de personnage influent, M. D. ., puis à des vengeances féminines. Il pré-méditait depuis longtemps ce roman et l'échafaudait sur un dossier considérable de notes, prises d'après nature. Le document disparaissait ensuite devant l'œuvre. J'ai été témoin de la façon dont *la Mascarade*, lentement conçue, avait été com-

posée, puisque j'en copiais les feuillets, tous les matins, dans le cabinet de l'auteur, à mesure qu'il les achevait.

Mon ami Jules Levallois, le critique littéraire de tant d'honneur, qui exerçait en même temps les fonctions de lecteur au journal de Guérault, a cru que Champfleury écrivait son feuilleton au jour le jour, parce qu'il n'en envoyait que des morceaux à la fois. C'était peut-être une malice de sa part pour dissimuler ses audaces à la rédaction.

L'éminent critique de *l'Opinion nationale* a bien voulu tenir compte, avec une impartialité qui m'honore, dans ses *Mémoires d'un Critique*, des observations que je m'étais permis de lui adresser sur la manière de travailler de Champfleury.

Les adversaires systématiques du réalisme se récrièrent, dans *le Figaro* et ailleurs, à l'endroit des peausseries de chats, complaisamment étalées au début d'un roman qui devait s'appeler d'abord *le Miroir du faubourg Saint-Marceau*. L'envers « bleuâtre couleur d'opale » d'une peau de chat peut s'admettre dans un tel milieu, aussi bien que les tons irisés et chatoyants de la poulpe mollasse, dans *la Mer* de Michelet.

Le réalisme n'était pourtant que l'ancêtre, non le père, du naturalisme. Il reste à ce dernier ce que l'Assemblée nationale de 1789, avec ses trois

Ordres et sa triple formule, qui reléguait le roi au troisième rang, mais l'acceptait encore, fut à la Convention et au jacobinisme qui auraient guillotiné Mirabeau.

Le réalisme ne demandait qu'à appliquer ses moyens d'observation à l'ordre social, quel qu'il fût, sans parti pris politique ni religieux. Il eût dit volontiers à cette époque : « La politique, voilà l'ennemi. » On en signalerait à peine quelques velléités. Champfleury eut l'audace, en 1856, dans sa propre Gazette, qui eut deux numéros, *la Gazette de Champfleury*, d'écrire : « La France est une bouteille de champagne, dont l'empereur est le bouchon. » Le juge d'instruction s'en mêla. Champfleury donna des explications adroites, comme un de ces bourgeois qu'il a tant raillés, pris au piège et qui n'aiment pas à tomber dans de tels traquenards. Le pouvoir avait bien tort de lui chercher des chicanes, car lui, de son côté, ne lui en aurait pas cherché. Quand on le mettait sur un de ces terrains brûlants, qui passionnent l'opinion, il s'y montrait d'une naïveté extrême ou coupait court avec un sourire tranchant qui, dans ces moments-là, perdait de sa douceur. On avait fait vibrer à son oreille une note discordante. Un jour que je l'entretenais en tramway du scrutin de liste par opposition au scrutin d'arrondissement, « regardez donc, me dit-il, le

roman que lit si attentivement cette jeune personne, assise dans le coin...» Il y avait matière à observation, pour un vieux disciple de Balzac. C'était le véritable emploi du temps, sur la plateforme d'un tramway. Je compris ma bévue, et la corrigeai en lui racontant que, dans le train de Compiègne, un voyageur en face de moi, le matin, riait tout haut et tout seul du livre qu'il lisait. C'était *le Secret de M. Ladureau*.

Une autre rencontre d'omnibus, racontée par lui-même, peut servir de prototype à ses œuvres. Il prenait alors pension l'été, à Neuilly, chez le docteur Pigeaire, qui tenait un établissement d'hydrothérapie, dans le voisinage de Théophile Gautier, et donnait en outre des séances de magnétisme. — L'hypnotisme n'est venu que plus tard. — Champfleury put y noter des observations pour son roman de *la Mascarade parisienne*, où il a débiné certains trucs.

Un bas bleu l'ennuyait à table d'hôte (1), mais la gaieté reprenait vite le dessus au dehors. Nous relevons cette anecdote dans ses *Notes intimes* (2) :

(1) « ... Non, moi si difficile à vivre, si volontaire et si indépendant, vous n'imaginez pas dans quelle société de femmes, de filles, de tables tournantes, de magnétisme, de bavardage et d'hydrothérapie je suis plongé quatre mois de l'année. Plaignez votre ami qui rit en vous écrivant ceci, parce que, au fond, la raillerie l'emporte ; mais que cette raillerie s'achète cher, grands dieux ! » (Lettre à Max Buchon, 1853).

(2) *Souvenirs et Portraits de jeunesse*, un vol. grand in-18, Paris, Dentu, 1872.

En quittant Neuilly, une aventure d'omnibus m'a fait oublier mes fatigues de travail. Une jeune fille, la mine éveillée, est montée en voiture. C'est une petite femme de chambre, qui va à Paris porter un panier plein de choses. Comme je la regardais, elle sourit : je souris à mon tour et, quoique embarrassée, elle souriait davantage encore. Une bossue entra alors dans l'omnibus et ouvrit une grande lettre dont chaque ligne semblait indiquer de comiques nouvelles. Cela redoubla ma gaieté que la petite femme de chambre partageait en se cachant la figure. La bossue qui nous regardait paraissait heureuse de voir des gens d'aussi bonne humeur. Un de mes voisins tenait à la main un gros bouquet ; je lui demandai la permission de prendre deux roses. La première, je l'offris à la petite femme de chambre, la seconde à la bossue. Chacun, dans la voiture, nous regardait en souriant ; le conducteur lui-même. La petite femme de chambre mit la tête à la portière pour se laisser aller aux éclats d'une folle gaieté, et les chevaux piaffaient comme s'ils avaient partagé la joie des voyageurs.

Dans le récit de Thérémène, ils se conformaient à la triste pensée d'Hippolyte. L'Empire faisait donc la guerre au rire en traquant le *réalisme*.

En ce temps-là, ce mot s'appliquait à tout ce qui a créé véritablement la littérature du second Empire, sans procéder de la fameuse formule si spécieuse, comme l'écrivait Sainte-Beuve à M. Duruy, du *Vrai*, du *Beau* et du *Bien*. Dumas fils, Emile Augier, sortaient du cliché. On rompait même avec la tradition romantique, naguère si imposante. Les efforts de Rouvière et de Vacquerie

---

ne parvinrent pas à y ramener. Jamais la littérature n'avait été à ce point l'expression des mœurs. Sainte-Beuve fut taxé de réalisme pour avoir écrit deux articles sur *Madame Bovary* et *Fanny*, dans lesquels il ne répudiait pas ces études nouvelles de passion, découpées en pleine réalité.

Champfleury était plutôt, dans le roman, de l'école de Labiche. Il s'en tenait à l'étude des passions plus attendries que violentes, forçant quelquefois le grotesque. Il répugnait à certains excès littéraires, et n'aimait pas le monde des filles.

Le charmant esprit de madame Charles Reybaud sympathisait avec le sien. Le docteur Yvan, qui partageait les amitiés de madame Reybaud, voulut ménager à Champfleury un puissant protecteur au Palais-Royal. Le prince Napoléon ne manqua pas de se tromper sur l'étiquette et de confondre le romancier bourgeois avec ses amis de Cour, qui fréquentaient au moins la sienne : « Je n'aime pas le réalisme », lui dit-il. Ce n'est pas quand on est en pleine mêlée qu'on fait des leçons de stratégie. Champfleury aurait pu faire valoir ses tendances littéraires, différentes de celles des amis du prince. Ce peintre des mœurs moyennes et provinciales, qui s'efforçait de les rendre dans un style approprié, — et qu'on accusa pour cela de manquer de style, parce qu'il tirait le sien du



sujet même. — ne pouvait plaire, en effet, ni se complaire dans un milieu aussi contraire à sa propre nature.

En 1853, il disait de lui-même dans une lettre à son ami Max Buchon : « Ma façon d'écrire paraît aux gens tellement plate parce qu'elle est simple, qu'ils ne se doutent pas une minute de ce qu'il y a de travaux dans cette langue naturelle. »

C'était l'esthétique de Champfleury, qui ne trompait pas le public (1).



(1) Dans l'épilogue de sa *Comédie de l'Apôtre* (1886), il dit encore : « Le non-style, un vêtement que j'emploie de préférence pour habiller mes personnages... »



#### IV

Max Buchon. — *La Soupe au fromage*. — Duranty. — *Conseils à un jeune écrivain*. — Brevet de poète lakiste décerné par Victor Hugo à Max Buchon. — Le poète franc-comtois exilé par le coup d'Etat. — Portrait de Buloz. — Un article sur Wagner à la *Revue des Deux Mondes*. — Intervention de Sainte-Beuve. — Le roman de Max Buchon, *le Matachin*, reçu à la *Revue des Deux Mondes*.

Le nom de Max Buchon a tenu la plus grande place dans l'amitié de Champfleury pendant ces années de politique comprimée où renaissaient les querelles littéraires. Ce fut la grande époque du Réalisme. Champfleury, avec son esprit réfléchi, se souciait d'abord assez peu de ce mot d'école. Il ne l'arbora résolument, comme titre de son livre en 1857, que pour expliquer ses principes sur la littérature sincère et la peinture de la vie réelle. Il y a, dans ce livre, plus d'un manifeste.

Courbet endoctrinait la jeunesse avec sa belle humeur, et menait joyeusement le branle à la

brasserie Andler, où il prenait ses repas, dans la rue Hautefeuille, presque porte à porte de son atelier. La bande qui se réunissait là, étudiants, artistes, hommes de lettres, entonnait le chant solennel de *la Soupe au fromage*, dont Max Buchon avait écrit les paroles, Alexandre Schanne, la musique. C'était la *Marseillaise* du Réalisme. Parmi les convives qui mêlaient leur voix grave à celle de la jeunesse, Champfleury, dans sa *Notice biographique* sur Max Buchon (1), a signalé le peintre Chenavard, « dont la philosophie consistait plus particulièrement à nier tout progrès dans l'humanité », et le critique Gustave Planche. — Qu'eût pensé Buloz ? ajoutait-il avec malignité. Mais, presque aussitôt, se reprenant judicieusement : les deux *burgraves* se demandaient peut-être, dit-il, en eux-mêmes : A quoi aboutira tout ce tapage ?

Le réalisme a pourtant abouti, mais pas plus les jeunes barbes insouciantes, qui acclamaient le réalisme comme une nouveauté, que les deux vieilles barbes sceptiques ne se doutaient des pensées sévères que Champfleury prétendait apporter dans l'accomplissement du devoir littéraire. Il les a formulées dans ses *Conseils à un jeune écrivain*, dédiés, en tête des *Grandes*

(1) *Œuvres choisies* de Max Buchon, 3 vol. gr. in-18, Paris, Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 1877-1878.

---

*Figures d'hier et d'aujourd'hui* (1861), à Duranty, qui venait de se révéler un jeune maître dans *le Malheur d'Henriette Gérard* (1860). Il n'est pas toujours facile de les suivre dans la pratique, mais ils restent à l'état de principes indéracinables, quand on en a fait son *vade-mecum* au début de la vie littéraire. Ce sont des théories jacobines en littérature ; c'est presque de la prêtrise :

« Ne fais jamais de concession à personne. »

« Tâche d'être pauvre. Tu es riche, dépense vite ton argent pour demander ta vie aux Lettres. » (Je crains que le *pauvre* Duranty, s'il fut jamais riche, — je ne l'ai pas connu tel, — n'ait pris, par la suite, ce conseil trop au pied de la lettre.)

« On te demande un article sur la paix, fais-le sur la guerre, si tel est ton avis, quand même tu amènerais la ruine du journal. » (Voilà ce qu'aucun journal n'aurait toléré sous l'Empire — à moins de chercher un prétexte pour se faire sauter, — et qu'il tolérerait encore moins à présent que la presse est libre et absolument maîtresse et responsable de ses opérations de toute nature.)

Voici un conseil plus sage et d'un réconfortant à l'épreuve :

« Lis et relis sans cesse la biographie des grands écrivains et des grands artistes ; tes peines et tes privations te sembleront légères. »

Le suivant est d'une philosophie qui nous a toujours dépassé :

« Quoi qu'il arrive, ne t'inquiète pas de la forme du gouvernement. Ton art est régi par l'époque et la régit à son tour. » — Champfleury a donné depuis un correctif à cette pensée dans la note posthume que nous avons publiée, à propos de ses rapports avec Sainte-Beuve. Il a compris que l'indifférence en matière de gouvernement menait à la perte de la liberté de penser et d'écrire.

Monselet trouvait celle-ci outrée :

« Une femme est un meuble dangereux dans le cabinet de l'homme qui pense. Un chat serait préférable. » — L'un ne marche pas sans l'autre, dit, en ce temps-là, un critique souriant. L'auteur de *Mademoiselle Mariette* n'a même jamais donné l'exemple de ce rigorisme excessif. Un de ses meilleurs amis (1) m'écrivait, sans pruderie, au lendemain de sa mort : « Vous devez aussi comme moi revoir le petit passage de Champfleury (2), la *folle mouche* essuyant les assiettes du dressoir et le maître du logis souriant dans sa vareuse rouge à l'idée de quelque bonne farce. C'était un milieu simple et bon comme je les ai toujours aimés. Tout au travail et rien à la pose, avec le vif sentiment de l'art dans la simplicité. »

(1) Pourquoi ne nommerais-je pas Lorédan Larchey ?

(2) Rue Germain Pilon, 23, ci-devant rue Neuve-Pigalle.

---

Un inflexible dans ses principes et ses vertus fut le digne confident de Champfleury, le poète franc-comtois Max Buchon, dont le seul titre littéraire n'est pas *la Soupe au fromage*, réimprimée dans les recueils de *Chansons populaires*, mais d'une cuisine trop villageoise pour plaire dans les milieux provinciaux et bourgeois. J'en ai fait l'expérience. Il leur faut d'autre fumet que celui que

Lance à notre nez gourmet  
La soupe au fromage !

Dans ces salons de petite ville, on vit surtout à l'instar de Paris. Au contraire, Buchon était resté de Salins, autant que son savant compatriote, d'origine salinoise, Charles Magnin, dont un de ces vieux Noël salinois, recherchés par Max Buchon, consacre le nom d'un grand-oncle, le chanoine Magnin. Chez M. Magnin, dit Sainte-Beuve, le vin de Salins, les confitures de Salins et toutes les friandises du cru égayaient le dessert... Buchon s'attachait surtout à la poésie du cru, et il s'en inspirait dans ses propres vers. Il a mérité cette lettre, non banale, de Victor Hugo, placée en tête du Recueil posthume de ses Poésies :

« Je vous remercie, monsieur. Je vous dois la révélation de mon pays natal. Dans ces quelques pages charmantes, vous m'avez fait connaître la Franche-Comté. Je l'aime, cette vieille terre à la fois française et espagnole.

Je n'ai guère fait qu'y naître, et elle m'est aujourd'hui fermée comme le reste de la patrie. Je vous remercie de me l'avoir envoyée dans ce doux petit livre. Je la vois dans vos vers frais, vivants et vrais. Je vois le village, la prairie, la ferme, le bétail, le paysan, et aussi, ce qui est le vrai but du poète, le dedans des cœurs. Dans ma solitude un peu âpre, sur mon rocher, dans mon tourbillon, face à face avec ce sombre ciel d'hiver, côte à côte avec cet Océan qui est le plus redoutable des mécontents, vous m'avez fait vivre pendant plusieurs heures d'une vie aimable. Je vous rends grâce, Poète. »

Voilà un brevet de poète *lakiste*, décerné par le plus grand des poètes à celui qui bornait son ambition à « la facilité avec laquelle quelques écrivains allemands sont arrivés à la grande publicité sans sortir de leur bourgade... » Il a, lui-même, donné une traduction en vers du poète pasteur de l'Oberland badois, Hebel, qui fut l'un de ceux dont il a dit : « Heureuses gens, habituellement en possession de tranquilles fonctions locales, et pour qui la littérature n'est qu'un luxe aimable qu'ils cultivent en même temps que les fleurs de leur jardin. »

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire, s'efforçait de lui faire entendre Champfleury. Rien ne put le convaincre. Il tournait volontiers le dos à Paris, comme un félibre provençal avec lequel il n'est pas sans analogie, sauf qu'il ne tournait pas le dos à l'instrument national, dont il se servait pour y couler ses inspirations. Il n'en em-

ployait pas d'autre. Il y a peut-être à cela une raison qu'a dite Sainte-Beuve, répondant justement à une chicane sur les dialectes, soulevée par le poète jurassien : « Dans ce pays de l'Est et aux abords du Jura, ce n'est nullement la même question et le même état de choses que dans le Midi : il n'y a pas eu le même passé, des antécédents semblables, une belle langue romane autrefois régnante, entendue et applaudie depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées. Si j'ai défini le patois du Midi « une langue qui a eu des malheurs », je me contenterai de définir le patois de Franche-Comté, « une langue qui est restée à l'état rustique et qui n'a pas fait fortune (1). »

C'est à peu près ce que dit Champfleury de la Muse de Max Buchon. Elle est restée rustique. « De la plupart de ses pièces s'échappent une saveur domestique, une franchise de touche qui ont leur charme, à condition qu'on veuille bien y pénétrer. Sans doute l'enveloppe est parfois rugueuse ; mais combien de fruits savoureux dont il faut casser la noix ! L'homme a vécu de la vie jurassienne comme les anciens maîtres flamands vivaient de la Flandre... (2) »

(1) *Nouveaux Lundis*, tome x. *De la Poésie en 1865* (Lundi 3 juillet 1865).

(2) Certains sujets appellent la comparaison flamande. Monselet aussi a fait du flamand à sa manière, dans son fameux sonnet sur l'animal qu'il appelle *cher ange*. Dès 1862, dans son deuxième



---

Max Buchon et Courbet, deux amis de collège, avaient débuté ensemble, l'un portant l'autre. Un rare petit volume, *Essais poétiques* par Max B..., parut en 1839 à Besançon, avec des lithographies « qui pourraient servir de titres de romances. » Les grands fleuves n'ont pas, souvent, d'autre origine que ces petits ruisselets.

A douze ans de là (1851), « le peintre Courbet donnait une représentation *historique*, ainsi qu'il l'imprimait, des gens de son village, et les paysans d'Ornans, assistant à l'enterrement d'un des leurs, acquéraient sur la toile une importance égale à celle de magistrats se rendant à la messe du Saint-Esprit. »

Cette conquête des droits de l'homme, depuis longtemps acquise à l'art par les maîtres hollandais dans leurs tableaux de corporations ou de syndics, est attribuée, non sans raison, par Champfleury, à la loi qu'il a établie ailleurs : « Ton art est régi par l'époque. » Il reconnaît, dans sa *Notice biographique* de 1877 sur Buchon,

article sur *le Poème des Champs*, de M. Calemard de Lafayette, qui a également traité du *porc* dans son poème hésiodique, le critique des *Nouveaux Lundis*, à seule intention d'être agréable à un poète original, dont le nom était répercuté à ses oreilles par un écho du groupe réaliste, avait dit : « Le traducteur et l'imitateur d'Hébel, M. Max Buchon, a déjà fait une petite pièce de vers grasse, rustique, bien alsacienne et flamande, intitulée tout bonnement *le Cochon*. » — Je ne sais si l'accouchement de la vache, dans *la Terre*, ne lui aurait pas paru par trop flamand, vingt-cinq ans après.

que « le Réalisme fut une aspiration démocratique latente et inconsciente pour de certains esprits, car, vers 1848, nous étions poussés, dit-il, par un souffle particulier qui nous faisait agir sans raison apparente ; et c'est aujourd'hui seulement, confesse-t-il, que je comprends le mot de Thoré, m'arrêtant dans la rue : « Ne voyez-vous pas s'ouvrir de nouveaux horizons ? » s'écriait l'ardent patriote. »

Ces horizons se fermèrent en moins de quatre ans.

Buchon, proscrit par le coup d'Etat pour ses opinions républicaines, se réfugia à Berne. Il s'y retira dans une petite maison de campagne, au milieu des bois, se refusant à toute soumission malgré les sommations instantes de ses amis. « Le poète vivait en sage et en philosophe ; il acceptait sa destinée, se retrempait dans les lettres et étudiait les littératures de pays nouveaux, ainsi que le faisaient à la même heure à l'étranger d'autres bons esprits, victimes des folles terreurs d'un peuple se reprenant à croire à l'autocratie et à la force brutale... » L'aveu sincère est de Champfleury, moins sceptique ou éclairé par les événements de 1870.

Les traductions des romans suisses de Jérémias Gotthelf (le pasteur Bitzius) et des *Scènes villageoises de la Forêt noire*, de Berthold Auerbach,

auraient été de faibles passe-partout pour forcer les portes de la renommée en France. Buchon fit mieux : il força les portes de la *Revue des Deux Mondes* en 1854, par deux contes, publiés depuis chez Michel Lévy, dans un volume de la collection à un franc, sous ce titre : *En province. Scènes franc-comtoises* (1858). *Le Matachin* et *Le Gouffre gourmand* ne passèrent pas sans assauts sous l'œil inquisiteur du fondateur de la *Revue*, auquel on ne peut méconnaître un très grand sens littéraire.

Buloz était à la littérature ce que Michel Lévy était au théâtre. Ils jugeaient tous deux en maîtres experts et critiques de ces deux arts parallèles, dont ils tenaient deux des principaux débouchés. Octave Feuillet consultait son éditeur ; on faisait venir Lévy aux répétitions du Théâtre-Français. M. Guizot subissait les coupures de Buloz. Sainte-Beuve les prévoyait et arrangeait son article en conséquence. Quand Buloz venait en entendre la lecture, il le trouvait à point et parfait, avec tout ce qu'il en attendait pour le succès de la *Revue*.

Une des précautions matérielles de Sainte-Beuve était d'éviter de faire commencer une phrase ou un alinéa par le mot *mais*. Outre la raison invoquée par le compatriote de Vaugelas, qu'il n'est pas correct de mettre un point avant cette conjonction, l'économie bien entendue de la

---

*Revue* avait dicté à Buloz que le grand *M* tenait inutilement, dans ce cas, la place de deux petites lettres, ce qui, répété souvent, *chassait* trop la copie, et il se conformait à la règle grammaticale en substituant le point et virgule obligatoire devant le mot *mais*. Il ne fallait pas perdre du terrain à la *Revue*. En vertu du même calcul, on avait adopté la suppression du *t* dans le pluriel de tous les mots en *ant*. Cette orthographe a prévalu dans la *Revue*, où l'on écrit toujours *enfants*. L'Académie elle-même, où menait *la Revue des Deux Mondes*, n'y vit jamais rien à reprendre. On s'accordait seulement à trouver que la *Revue mangeait* trop.

Le dispensateur de la gloire cherchait son intérêt, et n'y mettait aucun parti pris, quoi qu'on en ait dit. Il ne repoussait pas systématiquement une œuvre *nouvelle*, mais il la passait à son terrible crible.

Fruste, peu commode, autoritaire, d'une irritabilité qui ne connaissait pas la résistance, et qu'aiguillonnaient ses propres infirmités, sourd et borgne, d'un travail acharné, forcé de se doubler du côté de l'ouïe et de la vue, il aurait voulu encore que le malheureux secrétaire de la *Revue* devinât les sources cachées.

Il n'est si puissant autocrate qui n'ait à compter avec ses proches. Tout pouvoir personnel a son

régime parlementaire dans sa propre famille. On a toujours auprès de soi quelqu'un qui partage l'Etat avec vous. Dans les questions musicales, Buloz avait son beau-frère, Henry Blaze, propre fils de Castil Blaze, voué, par conséquent, à la tradition rossinienne. En 1869, un jeune écrivain alsacien, M. Edmond Schuré, demanda à Sainte-Beuve une lettre d'introduction auprès de Buloz, sans en donner exactement le motif. Sainte-Beuve crut qu'il s'agissait de la succession de M. de Mars et envoya la lettre. Quelques jours après, Buloz se présenta chez Sainte-Beuve, avec lequel il vivait en bons termes. Sainte-Beuve ne laissait guère passer une année sans publier un article à la *Revue*. Le dernier, qui avait beaucoup plu à Buloz, était celui sur Jean-Jacques Ampère. La visite de Buloz tombait à l'improviste. On ne l'attendait pas. Sainte-Beuve faisait une courte promenade sur le boulevard Mont-Parnasse. Buloz demanda si M. Troubat était là. Le secrétaire travaillait dans la chambre du maître.

— Pourquoi, lui dit Buloz, Sainte-Beuve m'a-t-il envoyé un article sur Wagner ? Il sait bien que je ne peux pas le mettre... et c'est dommage, car l'article est excellent... mais nous ne pouvons pas présenter Wagner sur ce ton admiratif dans la *Revue*... la *Revue* est rossinienne... Sainte-Beuve le sait bien .. pourquoi m'a-t-il recommandé M. Schuré ?

J'expliquai que Sainte-Beuve ignorait qu'il s'agissait de Wagner dans la demande de M. Schuré.

— Mais pourquoi ne mettriez-vous pas l'article, me permis-je de dire, puisqu'il est bon ?...

— Hé ! c'est mon beau-frère qui s'y opposera...

Buloz, si jaloux de nouveautés pour la *Revue*, redoutait une innovation musicale pour son intérieur de famille.

— Qu'ont-ils donc, maintenant, avec Wagner ?.. c'est Champfleury qui a remué tout cela... *ce* Champfleury (c'était presque de l'attendrissement), je lui avais ouvert la *Revue*, il a préféré courir l'aventure... après Courbet, Wagner...

Le fait est que Champfleury, après avoir publié trois *Sensations de Josquin* dans la *Revue*, n'avait pas voulu se laisser briser plus longtemps par la discipline rigoureuse de Buloz. Sa nature indépendante avait regimbé.

Avec toute la politesse que je pus y mettre, et qui était de mon devoir dans le cabinet de Sainte-Beuve, car j'étais assoupli aussi, mais à une autre discipline : « Champfleury, dis-je, est mon ami... Il m'a initié... j'ai fait campagne près de lui aux représentations orageuses du *Tannhauser*, en 1861... »

Buloz réprima vite son étonnement de trouver

un wagnérien de la première heure dans le laboratoire de Sainte-Beuve. Il n'avait pas à discuter avec moi, mais le maître, de retour, vint à la rescousse.

— Pourquoi, dit-il, n'inséreriez-vous pas cet article ?... je ne serais pas fâché de lire une étude approfondie sur Wagner que je ne connais pas...

— C'est cela, finit par dire Buloz ébranlé ; je mettrai une note en tête pour expliquer cette dérogation à la *Revue*, et je le ferai passer en une fois, quoiqu'il soit long et contienne deux parties, pour neutraliser l'intervention de Blaze...

L'article de M. Schuré parut le 15 avril 1869.

Blaze de Bury s'imagina et me dit, par la suite, que Sainte-Beuve avait voulu lui jouer un tour. Sainte-Beuve n'y avait pas même pensé. Il n'avait pas de ces malices, et réservait les siennes pour ses articles.

Le meilleur ami de Max Buchon, Champfleury, avait le calcul adroit et faisant face à l'ennemi. Le poète franc-comtois, ami de Courbet, jouissait aussi, de loin, en 1854, d'un prestige qui, sans trop briller à l'œil calme et froid du directeur de la *Revue*, n'en prenait pas moins une certaine importance, en ces années-là, dans un Recueil d'opposition aussi considérable. Un exilé de plus, à côté d'Esquiros et d'Emile Deschanel, grossissait le groupe des ennemis de l'Empire dans la

---

*Revue des Deux Mondes*. Ces raisons n'eussent pourtant pas prévalu auprès du *dictateur*, s'il n'eût trouvé dans la littérature de Max Buchon, que lui apportait Champfleury, des éléments dignes de la *Revue*. « C'était l'époque, dit ce dernier, où madame Sand, faisant volte-face, abandonnait ses plaidoyers un peu trop prolongés sur l'adultère et entraît résolument dans la vie berrichonne, avec les décors de sa contrée natale, en transportant dans le cœur des paysans, non pas ce qui y était tout à fait, mais ce que le romancier souhaitait qui y fût. »

Rien de moins apprêté que l'idylle en prose du *Matachin*. Les paysans de Buchon manquent d'afféterie. L'art ne s'y sent pas, tant ils sont naturels. L'absence de prétention en fait justement un chef-d'œuvre, dicté à l'auteur par toutes les tendresses d'un cœur resté pur et d'une sensibilité exquise. L'amour du pays natal s'y retrempe dans la poésie même du terroir regretté. Buchon le revoit de loin. Le moindre détail acquiert sa valeur ; les crudités même, de celles qu'offre la nature quand elle ouvre son sein, y sont en leur place. Ce n'est pas de l'art de ville, ni de salon. Elles peuvent répugner à certains goûts blasés ou qui feignent de le paraître. Aucune n'y choque l'honnêteté. On se prend d'attendrissement pour les personnages du *Matachin*, dont la vie très

●



simple est rendue intéressante et sympathique par un poète, qui a emporté en exil le coin de province aimée, où il est né.

Buchon n'est pas sans analogie avec ces peintres, dont Champfleury a dit : « Les Le Nain sont des esprits mélancoliques, graves, parlant sagement, réfléchis, peu actifs, lourds, étudiant les paysans à la ferme, jamais au cabaret... (1) »

Sauf le cabaret qui se retrouve dans *le Matachin*, il y a un peu de tout cela dans l'œuvre de Max Buchon, et dans Max Buchon lui-même.

La diplomatie de Champfleury, qui l'avait très fine, convainquit Buloz, à qui n'échappaient pas les qualités sérieuses du conteur franc-comtois. Sa tactique intéressée était d'exiger des coupures, qui rabattaient la valeur de la *copie* reçue à *corrections*. *Le Matachin* en comportait nécessairement par quelques peintures de cru, trop sincèrement campagnardes. Champfleury conseilla à Buchon de passer, pour son début, sous les fourches caudines du rude savoyard, qui avait à ménager son public et ses auteurs doctrinaires. Buchon, tout résistant qu'il fût de caractère, comprit qu'il valait mieux se rendre. Champfleury, redoutant toujours de nouvelles entraves de Buloz,

(1) *Les Peintres de la Réalité sous Louis XIII. Les frères Le Nain*, par Champfleury. Un vol, in-8°, librairie veuve Jules Renouard, 1862.

---

mettait tout son esprit à les mettre d'accord. — Buchon lui en témoigna sa reconnaissance dans la dédicace de son volume (1858) à ses oncles Pasteur (de Vuillafans). — Je ne sais si ces Pasteur étaient de la famille de l'illustre savant. On ne s'appelle pas impunément Pasteur, dans ce pays d'Arbois, sans être un peu parents.





## V

Intérieur de Champfleury. — Sa vie sobre et rangée. — Jugement de Lorédan Larchey sur lui — La célèbre page du *Quatuor* mise en musique par M. Boisseau. — Baudelaire à dîner chez Champfleury. — On n'y parle que littérature et arts. — Même conversation avec Murger. — *La Faïence des Médicis*. — Rôle de comparse auprès de Champfleury. — Catalogue de ses collections par Paul Eudel. — Le blason de la Révolution. — Esprit précurseur de Champfleury. — Notes qu'il a fournies sur lui-même à M. Cuvillier-Fleury. — Biographie de Max Buchon.

Champfleury s'était fait de bonne heure l'habitude d'une vie sobre, rangée, réglée. Il savait le prix du travail et le pratiquait régulièrement toute la matinée. Ses amis n'allaient pas le voir avant une heure. Il prêchait d'exemple le conseil qu'il donne à Duranty : « Refuse toute partie de plaisir aujourd'hui si elle doit empiéter sur cinq minutes de demain. » C'est ainsi qu'il entendait la vie d'homme de lettres, il ne la croyait pas possible autrement. La sienne resta toujours digne, comme me l'écrivait, au lendemain de sa mort, le meilleur juge en pareille matière, Lorédan Larchey.

En 1858, l'ami, mon compatriote Soulas, qui nous avait rapprochés à Montpellier, me conduisit rue Germain Pillon, où Champfleury demeura jusqu'à son mariage en 1867. Il s'était créé, au fond d'une impasse, peuplée de petits ménages, un intérieur d'artiste, reflétant sa propre pensée. Pas un bibelot inutile, placé là pour remplir les vides : pas de fausse élégance, rien de mondain ni de bourgeois, tout y rompait avec la banalité ignorante et discordante. On était dans un cabinet d'étude où s'étaient, sur les meubles et sur les murs, les goûts et les tendances du maître. Toute prévention tombait contre le culte des images dans ce petit temple d'un art particulier, sans éclectisme ni puritanisme, où de joyeuses et facétieuses faïences, à portée satirique, de calmes tableaux des Le Nain, de grands fauteuils droits à oreilles, comme on en avait *vus* dans *la Succession Le Camus*, un doux paysage de Chintreuil, un buste en terre cuite de la déesse Raison, aux lèvres minces, au-dessus d'une bibliothèque, déjà remplie de brochures *ad hoc*, témoignaient de travaux encore à leur éclosion.

Ce sanctuaire du Réalisme donnait sur une cité, coupée de jardins, où il fut loisible à Champfleury de prendre des notes utiles sur les mœurs des *Chats*, pour le livre qu'il voulut bien me dédier en 1869. L'un de ses voisins était le poète-

peintre Auguste de Chatillon, qu'on voyait les soirs d'été, assis, fumant sur le pas de sa porte.

Les soirées de Champfleury se passaient souvent devant son piano à étudier de vieux airs pour son recueil de *Chansons populaires*. Le violoncelle, accroché au mur, au-dessus du piano, n'était plus qu'un survivant des *Quatuors de l'Île Saint-Louis*. Champfleury y avait renoncé parce que, dit-il dans la dédicace de son étude sur Wagner au romancier Barbara, « les efforts nerveux dépensés au service de la musique étaient autant de perdus pour le roman... (1) » Mais il eut l'intime joie, en 1878, de voir sa prose si connue et si expressive : « Rien n'est plus imposant que de voir quatre musiciens devant leurs pupitres, » traduite en un véritable *Quatuor*, sous ce titre *Quatuor pittoresque*, par un éminent musicien, premier violon de l'Opéra, M. A. Boisseau.

Champfleury, mis en musique, c'est à quoi ses plus vulgaires détracteurs ne s'attendaient pas, mais ce qui n'a pas étonné Banville lui-même, qui n'avait pas cessé de l'apprécier, à travers leurs luttes de jeunesse.

Vers le temps de la bataille wagnérienne, Baudelaire, qui fut aussi un combattant de la première heure, dînait un soir chez Champfleury. On causa art, littérature, peinture, musique, avec

(1) *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui*.

une conviction pénétrante, — la seule qu'ils eussent. — Ils en parlaient en hommes de principes (1).

Quelle initiation pour un jeune provincial, échappé à la politique, qui se destinait à la littérature ! J'épousai en une soirée la cause de Wagner et de Manet.

Pour la première fois, j'entendis parler par Baudelaire de l'intérieur de Sainte-Beuve, d'une façon si particulière, si intime, si affectueuse, que lorsque je fus enlevé à Champfleury par le docteur Veyne pour devenir secrétaire du grand critique, je ne crus pas entrer dans un monde nouveau. Il me sembla que je le connaissais déjà. Je ne fis que changer de littérature, sans changer d'assiettes. Je revenais dîner tous les dimanches dans la faïence républicaine.

Il a fallu de tout temps à Champfleury un bon compagnon, un peu passif par lui-même, une de ces utilités disponibles, qui sont les stagiaires des hommes supérieurs. Champfleury avait la

(1) La même fortune m'était échue avec Murger, du temps que je copiais chez Champfleury *la Mascarade de la Vie parisienne*. Il me fit dîner avec l'auteur de *la Vie de Bohème*. La conversation roula tout le temps entre eux sur la littérature, la peinture et principalement la musique, dont tous deux raffolaient. Cette *bohème* n'eut jamais d'autre préoccupation que l'art, et elle s'est appelée Champfleury, Murger, Bonvin, Chintreuil... (Voir en appendice, à la fin du volume, mes *Souvenirs sur Murger*).



Mais Bourne 1872  
Après Charles Dantel  
travail à Gagny



---

maîtrise nécessaire pour dresser une nature seconde à être son déversoir d'idées. Il avait besoin, près de lui, d'un esprit docile qui comprît et suivit le sien, très capricieux et très actif, plein d'initiative. Sa Nouvelle posthume, qu'a publiée *la Nouvelle Revue* (1), *Mon ami Roblin*, est un peu le portrait de l'un de ces caractères de cire, auquel il avait donné son empreinte et dont il fit le témoin de sa vie et quelquefois le complice de ses gaietés folles.

Champfleury se ressouvint toujours du temps où Balzac lui écrivait : « Mon cher monsieur, si l'on donne *la Reine des Carottes* avant le 16, faites-moi manger de ce légume littéraire en m'avertissant et me donnant une place. » Il portait l'esprit funambulesque à la ville, et l'appliquait avec un imperturbable sang-froid. Ses propres victimes venaient se plaindre à lui de ses mystifications anonymes. Un soir, au Casino-Cadet, il allongea un coup de poing sur le chapeau d'un vieux paillard, qui regardait de trop près les jambes des danseuses, levées comme des encensoirs. C'était un ancien élève de Talma, qui prit à témoin un quart d'heure après, sur un ton tragique, Champfleury lui-même de l'outrage qui venait de lui être fait. La consigne, dans ces moments, était de ne pas éclater de rire.

(1) Nos des 15 mars, 1<sup>er</sup> et 15 avril 1893.



Le rôle de comparse n'était pas toujours facile à tenir, surtout quand il fallait jouer seul et remplir le premier emploi, comme dans *la Faïence des Médicis* (*Fragment des Mémoires du secrétaire d'un homme illustre*), cette histoire machiavélique qu'a racontée l'auteur de *l'Hôtel des Commissaires priseurs* (1), à peu près comme elle s'était passée. Il l'a légèrement transposée et s'est donné de la ressemblance avec Balzac. Le coup avait été réglé et machiné, comme une pantomime, dans son cabinet.

Ce fut sa façon de se débarrasser d'un bas-bleu qui le poursuivait de ses manuscrits, et qu'il retrouvait encore lui *soufflant* ses assiettes chez les marchands. Le bric-à-brac sans discernement envahissait déjà nos mœurs, et la dame en question allait sur les brisées de celui qui ne s'entourait de ces curiosités que pour en tirer un enseignement utile à tous.

Les Catalogues de ses outils de travail, méthodiquement rédigés et précédés d'une Biographie étendue et explicative par Paul Eudel, firent enfin comprendre aux amateurs du *beau* et du *joli* pourquoi Champfleury attachait tant d'importance à des assiettes grossièrement peintes, mais expressives, qu'il appelait le *blason de la Révolution*. C'étaient les armes parlantes du peuple, son mu-

(1) Un vol. gr. in-18, E. Dentu, 1867.

---

sée et son enseignement supérieur. L'*Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution* (1867) et l'*Histoire de l'Imagerie populaire* (1869), longuement conçues, sont sorties de cette idée philosophique. — La moue et le dédain *bourgeois*, que je vis afficher la veille encore de leur dispersion, à l'hôtel Drouot, pour ces témoins, rassemblés avec tant d'amour et de persévérance, d'une branche d'art populaire, qui eut sa raison d'être autrefois, me donnèrent une pauvre idée des prétendus amateurs, qui parlaient *grand Art*. — C'est l'art du peuple, disais-je. Mettez-vous à sa portée ; c'est là qu'il a appris à lire les premiers principes de la Révolution. — La journée du lendemain donna raison aux amis de Champfleury, accourus pour la vente. Elle dépassa vingt mille francs, plus qu'on n'aurait osé espérer, et le musée Carnavalet s'enrichit du magnifique encrier de Camille Desmoulins, que Champfleury avait un jour installé chez lui comme la plus belle pièce de sa collection.

C'est Champfleury, je le répète, qui a mis la faïence révolutionnaire à la mode. On la trouve maintenant accrochée dans toutes les salles à manger qui se respectent, à côté de derniers arrivages de Chine à bon marché ou de pseudo-produits de Sèvres. Les maîtresses de maison tâchent d'harmoniser tout cela, sans se douter des effroyables

cacophonies que font à un œil exercé ces accouplements mal assortis ; mais le courant y est.

Champfleury a vu l'avènement de toutes ses idées et inventions sans en profiter. Dans un dossier destiné à M. Cuvillier-Fleury qui l'engageait à concourir, en 1882, pour le prix Vitet à l'Académie française, il a résumé philosophiquement sa vie militante dans une note inachevée (rien n'est plus facile que de la compléter) :

Ce qu'il y a de particulier dans M. C. (c'est ainsi qu'il se désigne), c'est son détachement de tout intérêt, c'est son abandon de tout ce qu'il a découvert.

Il trouve le réalisme et combat pour la doctrine, jusqu'à ce que les naturalistes s'emparent de ses idées et en battent monnaie.

Il est le premier à parler de l'art de la Révolution : il veut en faire un Musée ; son élève M. de Liesville fonde le Musée révolutionnaire à l'hôtel Carnavalet.

Il découvre la Caricature antique en 18.. ; les universitaires se fâchent, M. Chassang en tête ; arrive M. Georges Perrot qui publie...

Voilà quatorze ans que M. C. organise le Musée de Sèvres où le public ne va pas, comme il serait bon que le Louvre organisât ses collections ; ne soyez pas étonné le jour où M. C. quittera son musée, qui l'aura empêché d'écrire tant de romans (1).

La vie de M. C. s'est dispersée en luttes : pour Balzac, pour Delacroix, pour Courbet, pour Wagner, pour Manet ; mais aussitôt qu'il pressent une église, un dogme, ce diable d'homme disparaît et on ne le voit plus dans l'église.

C'est un chercheur, un trouveur qui se dégoûte trop tôt de ses trouvailles.

(1) Il ne l'a pas quitté, il y est mort en 1889.

Naturellement, Champfleury n'eut pas le prix.

Un académicien avait dit : « L'Académie doit *encourager* et non *récompenser*. »

Champfleury répondit : « Il (le prix Vitet) fut donné en 1881 au chansonnier... âgé de... ans. Etait-ce pour l'encourager ? »

Des sentiers battus l'eussent mené plus sûrement à la fortune. Il a bien frayé d'autres voies qu'il n'en indique dans cette autobiographie sommaire. L'amour de l'art populaire et de tout ce qui s'y rattache, inné chez Champfleury, fit de lui le peintre des pauvres gens. Son roman, *les Oies de Noël*, devenu plus tard *l'Usurier Blaisot*, qui paraissait dans *la Voix du peuple* de Proudhon (1), est plein de ce qu'il appelle « le musée des pauvres », c'est-à-dire de chansons villageoises, de complaintes et de l'enseignement que peut offrir la vieille imagerie. Il couvait déjà en pensée le volume des *Chansons populaires des provinces de France* (2), qui ne parut qu'en 1860, et fut une initiation à cette poésie du peuple, qui n'a rien de commun avec l'esprit de café-concert. Il ne recueillait que des *simples*, dont la métrique et la poétique s'adaptent naturellement au sentiment

(1) Nos du 8 janvier au 31 mars 1850. — Voir à ce sujet l'anecdote que raconte Eugène de Mirecourt dans la Biographie de Champfleury (1855).

(2) *Notices* par Champfleury, accompagnement de piano par J.-B. Wekerlin, illustrations par Bida, Courbet, etc. Un vol. in-4°, Librairie nouvelle, 1860.

populaire des villes et des campagnes qui les a fait naître. Cette botanique offre bien des variétés de la même espèce, qui se retrouvent dans des contrées éloignées, où des vents contraires les ont poussées. Quelquefois elles reviennent à Paris sur nouveaux pieds, comme celui *qui remue*, qui est justement dans le Recueil. Champfleury ne s'occupait que de la fleur, indiquant toutefois dans d'ingénieuses notices ces phénomènes de transplantation et d'origine assez compliqués. Il en a composé une anthologie assez intéressante pour qu'une des plus jolies, rapportée du Bourbonnais, ait frappé Sainte-Beuve, qui l'a reproduite dans son article des *Nouveaux Lundis*.

Max Buchon suivit Champfleury dans la même voie et publia, en 1863, sous son impulsion, un petit volume de *Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté*, qui s'est agrandi depuis et forme le troisième volume de ses *Œuvres choisies*.

La liaison de ces deux esprits, si bien faits pour s'entendre à distance, devait remonter aux années de 1848 où Champfleury bataillait pour Courbet. Le 1<sup>er</sup> mars 1851, Champfleury, dont les articles de critique littéraire, très vifs, mériteraient d'être recueillis, commençait ainsi son feuilleton du *Messager de l'Assemblée* :

J'ai un ami que j'aime beaucoup et que je n'ai jamais vu. Il s'appelle Max Buchon et fait des vers. Quand il en

---

a plein un tiroir, il les imprime en petits volumes. Les petits volumes vont où ils peuvent. Max Buchon ne s'en inquiète pas... »

Il eut à s'inquiéter, cette année-là, de mieux encore que de ses vers. Un ami, qui est aussi le mien, a raconté son exode du 2 décembre 1851. Je reprends d'un peu haut le récit des attentats prémédités qui furent un peu partout, pendant ces années de réaction, les préliminaires du coup d'Etat. Je laisse la parole à son compatriote jurassien.

En 1848, Buchon, apprenant la proclamation de la République, s'était écrié : « Eh bien, on la défendra. » Huit jours après, à l'aide d'une presse mal outillée et de caractères usés, il publiait le premier numéro du *Démocrate salinois*.

Pendant dix-huit mois, il porte à lui seul le poids de la rédaction, déployant toutes les qualités du journaliste français, *vraiment digne de ce nom*. Doué à un haut degré du sens politique, prêt à écrire n'importe sur quoi, à toute heure, à toute minute ; ayant la promptitude, le trait, la clarté ; exerçant avec une implacable sévérité les justices du bon sens et les revanches de sa passion, seul il faisait face à *trois* adversaires et s'en faisait craindre.

En juin 1849, le *Démocrate salinois* tomba sous le coup de trois poursuites dirigées contre son rédacteur, qui était transféré de Salins à Besançon, entre deux gendarmes, la chaîne au cou, et de Besançon à Lons-le-Saunier, où il était en fin de compte acquitté par le jury sur les trois chefs de prévention retenus contre lui.

A sa sortie de prison, Buchon, fatigué sans

doute de luttés stériles qui ne satisfaisaient plus son esprit, retourna à ses travaux littéraires et renonça à la politique.

Depuis deux ans, il vivait dans la retraite, quand tout à coup il apprit par quelles réjouissances on célébrait l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz.

Un 2 décembre était effacé par un autre.

Buchon ne conçut d'abord aucune inquiétude ; il espérait avoir donné suffisamment de gages d'apaisement pour se croire à l'abri de toute recherche ; mais, un matin, avant le jour, il entendit un cliquetis d'armes à sa porte : sa maison était cernée et toute fuite impossible. Il alla se blottir dans une petite armoire à bois ; on se livra à une perquisition qui dura deux heures ; le moindre recoin fut lardé, ses tonneaux furent défoncés ; le commissaire de police fureta dans son armoire, lui frôla même le genou de la main. (Ce commissaire n'était pas fort, ou l'on peut croire qu'il y mit de la bonne volonté. Cela s'est vu de la part de magistrats, à qui répugnait cette sale besogne d'arrêter des républicains, qu'ils savaient être d'honnêtes gens.) (1)

Buchon allait se rendre... il ne fut pas découvert. Prévoyant que, à la nuit, les perquisitions recommenceraient avec une nouvelle fureur, il eut l'audacieuse inspiration de sortir en plein midi ; il s'échappa sans encombre de la ville, gagna à travers bois la frontière et quitta la France pour n'y rentrer qu'après six ans d'exil. (2)

(1) Je demande à l'auteur pardon de la parenthèse que j'introduis ici. Elle m'est dictée par l'expérience.

(2) J'emprunte cette narration à un article de M. Ch. Baille, de Poligny, écrit le lendemain de la mort de Buchon et paru dans le journal *le Doubs* du 18 décembre 1869. — M. Baille, un savant, plein d'estime pour l'exilé, n'est pas un homme à passions politiques. — La même brochure me donne l'âge de Max Buchon : il était né le 15 avril 1818, « dans l'âpre et fière vallée de Salins. » Il avait quelque chose de sa vallée.

Dans sa Notice de 1877, Champfleury a fait ce portrait de son ami, mort depuis huit ans.

Il fallait être de bien bonne trempe pour laisser après les années écoulées, — surtout celles que l'on venait de passer, — une impression aussi vive chez un lutteur aguerri qui venait de perdre sa fille et sa femme :

Fils d'un ancien militaire, Max Buchon en avait gardé l'empreinte autoritaire ; une sorte d'estafilade, qui sillonnait



l'une de ses joues, semblait une ancienne cicatrice de coup



de sabre, et la physionomie résolue de l'homme faisait penser à quelque capitaine d'infanterie, retiré dans ses foyers avant l'âge ; mais cette impression ne venait que d'un premier aspect. Les yeux qui étaient bons, purs, bien regardants et malgré tout songeurs, conservaient trace des mélancolies d'un enfant dont la jeunesse a été douloureusement comprimée. Le poète, privé tout jeune de sa mère, n'avait pas connu les tendresses de la famille : son père l'éleva rudement ; pourtant Max Buchon, fermé en apparence, avait au contraire le cœur largement ouvert et était tout amour pour ses amis, pour la nature, de même que pour les choses intellectuelles et artistiques. Ne se livrant que rarement, sinon à des intimes, il était né confident...

Champfleury trouva en lui celui dont il eut toujours besoin pour essayer ses idées :

Je viens de parcourir, dit-il, deux cents lettres écrites par moi au poète, au fur et à mesure des événements. A quinze ans de distance, j'ai cru lire la correspondance d'un autre. Actuellement détaché de toute prévention et de toute prétention, je peux juger ces lettres avec sérénité. Max Buchon était bien informé et il en savait plus, dans sa petite ville de Salins, ou en Suisse, que moi qui, le soir, lui transmettais fiévreusement le récit de nos journées de lutte. (1)

(1) Champfleury a écrit sur le manuscrit révisé par lui, dont il m'autorisa à faire des extraits : « Les lettres à Max Buchon de 1852 à 1864, on a bien fait de m'en rendre copie. Elles sont le miroir de la période la plus agitée de ma vie, de mes travaux, de mes efforts, de mes défaillances, de mes incertitudes. » Il a raison de parler de ses travaux qui forment une cinquantaine de volumes ne devant rien les uns aux autres. La Bibliographie en a été consciencieusement reconstituée dans une brochure indispensable à consulter : *L'Œuvre de Champfleury dressée, d'après ses propres notes, et complétée par M. Maurice Clouard*. In-8, Paris, chez Léon Sapin, 3, rue Bonaparte, 1891.



## VI

Lettres à Max Buchon. — Champfleury et Courbet. — Un cénacle à la d'Arthèz. — Opinion de Champfleury sur le Réalisme. — Lettre à madame Sand. — Le comédien Philibert Rouvière.

Les lettres de Champfleury à Max Buchon reflètent un coin d'histoire littéraire sous le second Empire. Le bruit fait autour du Réalisme et de ses deux porte-drapeau avait créé une espèce d'indissolubilité aux noms de Champfleury et de Courbet. Entre ces deux natures qui ne se ressemblaient point, il y aurait eu des froissements si Champfleury n'y eût mis le plus d'esprit. « Depuis mon retour de Suisse, écrivait-il à Buchon le 12 février 1856, nous n'avons plus eu aucun nuage. Je me suis plié à lui ; ayant beaucoup vécu ensemble, Courbet ne me blesse plus... » Max Buchon leur servait à tous deux de tampon et de soudure.

Champfleury blême, bilieux, méditatif, tel que Courbet l'a peint, en 1855, dans le portrait légué

au Louvre, contraste avec le peintre gros, gras, florissant, exubérant, en quête perpétuelle de prosélytisme. « Dans une conversation de cinq heures, Courbet ne vous parle que de Courbet... (1) »

Dans sa vieillesse, Champfleury, ne se souvenant que de ce qui unissait et rapprochait durant ces années de luttes et de combats, m'écrivait, après m'avoir confié ces papiers à la fin de sa carrière : « (20 février 1889)... Ce fut un cénacle à la d'Arthez (voir Balzac) et, en cela, très honorable et très sincère. » Il remontait aux *Illusions perdues*.

« Nous te soutiendrons, dit d'Arthez, voilà précisément à quoi servent les amitiés fidèles (1). » C'est ce qu'avait fait Champfleury pour ses deux amis, sans perdre le sens critique.

Le Réalisme ne fut, somme toute, qu'une arme de guerre tellement transitoire que Champfleury, quand il fit le pèlerinage de la *Ronde de Nuit* à Amsterdam, en rapporta cette « certitude que la poésie est au-dessus de la réalité (2). » Le réalisme de Champfleury confina toujours au romantisme.

Le provincialisme sincère et convaincu de Buchon aurait pu s'étonner et se scandaliser, dans

(1) Lettre de Champfleury à Max Buchon, du 6 janvier 1854.

(2) *Un grand homme de province à Paris*.

(3) *Souvenirs et Portraits de jeunesse. Notes intimes*.

son culte pour la doctrine et pour Courbet en particulier, du scepticisme qui travaillait Champfleury, quand il en recevait les aveux suivants :

Quant au *réalisme*, je regarde le mot comme une des meilleures plaisanteries de l'époque. Courbet seul s'en est servi avec la robuste foi qu'il possède heureusement et qui ne lui permet pas de douter. Ma sincérité m'a fait longtemps lutter, avant de me servir du mot, car je n'y crois pas. Le réalisme est aussi vieux que le monde ; de tout temps il y a eu des réalistes ; mais les critiques, en employant perpétuellement ce mot, nous ont fait une obligation de nous en servir. D'ailleurs le public veut se représenter avant tout une génération qui lutte...

... Le réalisme fait des progrès, je le sens, mais il faudrait beaucoup d'effronterie pour le répandre. Malheureusement, j'ai trop de bonne foi, de sincérité, pour m'attacher à un mot. Courbet était, lui, plus malin et plus naïf, quand il en parlait. Je crois qu'il était les deux ensemble...

Et cet autre :

... La comédie du réalisme m'irrite, parce que, au fond, ce n'est qu'une comédie, et que je ne veux pas tromper le public qui, d'ailleurs, finit toujours par voir clair... L'acharnement qu'on déploie contre Courbet vient d'une réaction bien légitime contre sa vanité exagérée, et j'en subis un peu le contre-coup...

La badauderie, qui les confondait dans une même tête de Janus, l'excédait.

Poussé à bout, il s'écrie un jour :

... Les journaux m'agacent... Je ne peux plus ouvrir une feuille quelconque sans y trouver mon nom. J'en suis juste à la position de Courbet, comme un chat qui se

sauve traînant à sa queue la casserole du réalisme que des polissons y ont attachée. Quelques sympathies isolées ne me font pas oublier cette damnée casserole...

Sa conscience littéraire lui dictait ce cri de réprobation qui n'est ni d'un chef de parti ni d'un chef d'école :

Du jour où je verrais le réalisme mal compris suivant moi et porter de mauvais fruits, j'abandonnerais le réalisme, quitte à passer pour réactionnaire. Ce n'est pas ainsi qu'on réussit en politique ni en littérature.

En attendant, il met toute son adresse à faire triompher la cause du réalisme, tel qu'il l'entend. La lettre suivante révèle une de ses meilleures ruses de guerre. Ce jour-là, il trompa l'ennemi :

Je n'avais pas lu *l'Indépendance belge*, et je suis content de cette petite publicité qui ressort d'une cour que j'ai faite à M. Jules Lecomte. L'article est de moi, vous ne l'auriez pas cru ; c'est-à-dire que, pour m'amuser, j'écrivis ce petit mot en envoyant votre volume d'Auerbach (1) (il y a longtemps comme vous voyez) : « Le Réalisme fait du progrès à l'étranger, etc... Voyez plutôt. » Lecomte a coupé dans cette malice. J'en étais certain d'avance. *Réalisme* leur fait peur comme *Socialisme* sous la République. Ce monstre de Courbet l'avait bien compris. J'ai longtemps craint d'employer ce petit charlatanisme : la préface des *Contes de Noël* (2) le prouve bien ; mais on m'a tellement ennuyé que j'ai été forcé de me servir du mot...

(1) *Scènes villageoises de la Forêt noire*, de Berthold Auerbach, traduites par Max Buchon.

(2) Nous pensons qu'il s'agit ici de la préface de *l'Usurier Blaiçot*, dédiée à sa mère, dans laquelle il dit : « Tu ne trouveras dans *l'Usurier Blaiçot* ni parti pris ni système ; si le hasard t'a mis sous les yeux des accusations de *réalisme*, ne t'inquiète pas de

Il s'en sert tellement que, dans une prochaine lettre, il annonce, comme devant paraître bientôt dans la *Revue de Paris* (1), *l'Aventurier Challes*, qui sera, dit-il, « ma préface de *Cromwell*, c'est-à-dire l'exposition du Réalisme. »

Vous recevrez dans quelques jours, écrit-il, mon premier article de la *Revue de Paris* d'où l'hypocrisie moderne a enlevé des choses charmantes. Comment trouvez-vous celle-ci ? Il s'agit d'une jolie personne, un peu maigre et dont la poitrine n'est pas fort développée. — « Bah ! dit-elle plaisamment, il en reste toujours assez pour remplir la main d'un honnête homme. » On a coupé ceci comme attendant aux bonnes mœurs. Mon auteur (2) en est plein, mais je me rattraperai si je publie l'édition.

Bientôt il adresse à Buchon ce bulletin de victoire :

... Madame Sand m'a écrit une lettre de neuf pages (3) ce mot, qui est un grelot qu'on attache de force à mon cou. Les mœurs de la famille, les maladies de l'esprit, la peinture du monde, les curiosités de la rue, les scènes de campagne, l'observation des passions, appartiennent également au *réalisme*, puisque le mot est à la mode... » (Champfleury eut probablement l'idée de donner à ce volume le titre de *Contes de Noël*, qui fait d'abord penser, dans sa lettre, aux *Oies de Noël*, premier titre de *l'Usurier Blaiçot*.)

(1) N° du 1<sup>er</sup> mai 1854. La même étude reparut en tête du volume intitulé : *Le Réalisme* (Michel Lévy, 1857).

(2) Challes, *les Illustres Françaises*.

(3) Cette lettre, du 18 janvier 1854, a été reproduite en partie dans le *Catalogue des autographes composant la Collection Champfleury*, vendus après sa mort (Paris, Etienne Charavay, 1891). — Le fragment, cité contre le réalisme, est bien peu concluant : « Prenez garde, avant de ramasser un gant quelconque, de bien savoir si c'est un gant. C'est peut-être un chiffon, l'ombre d'un chiffon... » Gant ou chiffon, la mise en valeur fait tout en art. N'avons-nous pas les *haillons radieux* de Victor Hugo qui, pourtant, n'était pas réaliste ?

où elle veut bien discuter le Réalisme avec bonne foi. Elle me dit justement des choses que j'ai imprimées dans *l'Aventurier Challes*. C'a été ma confirmation.

... Le pas que nous avons fait est considérable. Je n'en veux pour preuve que cette correspondance de madame Sand, le *réalisme* invoqué en propres termes par Eugène Sue à la fin de son dernier roman (1). Je n'entends plus parler de Courbet : il sera étonné en arrivant du chemin que nous avons fait. Seulement j'ai un système contraire au sien, ne pas former de groupe avec des inutilités, des sots et des imbéciles. Loin de chercher à me les attacher, je les brusque et ne les salue même pas. Je sais de quoi sont composées les majorités, d'hommes à la douzaine (2). On s'en fait respecter peut-être plus en les écartant et en les traitant avec un mépris superbe, sans le jouer, du reste. Je ne peux pas causer avec un de ces êtres-là sans souffrir et je ne saurais me plier à les écouter et à les supporter. Je leur dis tout simplement : « Vous êtes des sots, laissez-moi tranquille. »

Ce mot de *sots* revient assez souvent sous sa plume, pour qualifier les espèces dont il parle. On le retrouve dans une autre lettre du 12 décembre 1855 :

(1) Le mot *réalisme* est, en effet, employé par Eugène Sue dans la préface de *la Famille Jouffroy* (1854). Il y dit : « Nous avons surtout tâché d'être *vrai*, et, pour atteindre à cette vérité, à ce réalisme, nous n'avons dû négliger aucun détail. » C'est sa façon de comprendre et d'appliquer à la littérature le nouveau mot d'école, détourné du vieux sens qu'il avait au moyen âge.

(2) Dans une lettre du 6 janvier 1854, Champfleury se sert de la même expression empruntée, dit-il, à Hoffmann : « Ah ! mon ami, quels gens à la douzaine ! »

J'ai eu le bonheur, dit-il, de défendre encore à temps Balzac, Delacroix et Rouvière le comédien. Depuis, j'ai été effrayé de l'immense quantité de sots qui se sont mêlés au cortège, et je me demande naïvement : « La lumière s'est-elle faite en une nuit dans tous ces cerveaux épais ? » Pas du tout. Il y a des chercheurs, des initiateurs ; à la suite, les moutons arrivent.

Les wagnériens de la première heure auraient mauvaise grâce à s'en plaindre à cette heure où le même mouvement s'est reproduit avec une rapidité fulgurante.

Le 2 septembre 1855, un article de *l'Artiste : du Réalisme, lettre à madame Sand* (1), met le feu aux poudres.

Vous savez, écrivait-il le 1<sup>er</sup> octobre, que je suis très guerroyant et que j'ai toujours prêché la bataille. La voici qui commence. Bon symptôme pour les Lettres.

L'article porta coup. Madame Sand en fut effrayée :

Un moment, écrit Champfleury le 24 octobre, nous avons eu une comédie assez drôle : la colère de J. J. (2) goutteux, ne pouvant plus sortir de son fauteuil, contre madame Sand, Rouvière le comédien, Courbet, moi et le

(1) Reproduit depuis dans le livre : *le Réalisme*, sous ce titre : *Sur M. Courbet, lettre à madame Sand*, p. 270. (Le volume n'a pas de table).

(2) J. J. (cela peut commencer à ne plus se savoir), c'était Jules Janin, du *Journal des Débats*. Il y a eu aussi les G. G., signature de Théophile Gautier et Gérard de Nerval, quand ils faisaient en commun le feuilleton dramatique de *la Presse*, auquel collaborait anonymement Noël Parfait.



drame de *Favilla*, qu'il accusait de ne faire qu'un. D'où deux feuilletons très fous dans les *Débats*. Mon article de *l'Artiste* avait troublé la tête de ce pauvre J. J., ainsi que celle de madame Sand elle-même qui, effrayée, m'écrivit de Nohant : « Rouvière est-il un réaliste ? » Vraiment, la bouffonnerie se mêle à tout cela. J'en ai ri de grand cœur.

Champfleury avait dit dans sa *Lettre à madame Sand sur le Réalisme* :

Si la liberté du théâtre existait, nous ne verrions pas un Rouvière obligé de jouer *Hamlet* devant des paysans, dans une grange, faisant sourire l'ombre du vieux Shakespeare, qui se croirait, au XIX<sup>e</sup> siècle, à Londres, représentant ses pièces dans un bouge de la Cité.

Madame Sand, dans son Berry, avait pris peur pour *Maître Favilla*, dont Rouvière était le principal interprète (1855). Il y eut même un si beau succès qu'il passa de l'Odéon au Théâtre-Français.

Philibert Rouvière est une des figures qui tiennent le plus au cœur de Champfleury. Il avait écrit sur lui, dans la *Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> octobre 1853, une de ses meilleures *Sensations de Josquin* sous ce titre : *le Comédien Trianon*. Il le revoit un soir à la Gaité, et il écrit à Buchon :

J'ai retrouvé à Paris le comédien Trianon, un fameux homme qui crève de faim et qui joue dans un affreux bouge, à la Gaité, *les Mousquetaires* de M. Dumas. Nous l'avons été voir avec Alfred de Vigny, que je tâche de monter pour faire jouer son *Othello* et sa *Maréchale d'Ancre* à ce pauvre Rouvière. C'est son vrai nom.

Il est nîmois et a un peu l'accent du Midi. Je l'ai attendu à la porte du théâtre, le soir ; nous avons failli

nous embrasser, moi ému de sa grêle tournure et de son triste costume que je devinais plutôt que je ne le voyais ; lui m'a témoigné une grande reconnaissance pour ce bout d'étude (1) qu'un comédien lui avait fait lire. Une connaissance précieuse qu'un être nerveux, intelligent et ayant souffert tout ce qu'il est possible. Ça me faisait une peine de le voir débiter cette abominable prose de Dumas, redondante, avec des mots à effet, des niaiseries qui font ouvrir de grands yeux et qu'on applaudit à tout rompre. Et les comédiens qui entouraient Rouvière ! Il faut les voir ! vous ne connaissez pas, et vous êtes bien heureux, ces d'Artagnan de la rue Saint-Denis et ces Aramis avec leurs manteaux de velours râpé. Je désire quelquefois que le tonnerre tombe sur le théâtre et pulvérise tous ces cabotins. Ma parole, je crois que j'applaudirais.

Je vais me mettre en quatre pour Rouvière et tâcher qu'il sorte de là et qu'il apparaisse triomphant comme il le mérite. Avant que je ne le connusse, il paraît qu'il jouait des bouts de rôle à l'Odéon et qu'il y mettait sa griffe, n'eût-il qu'un mot à dire.

Il n'est pas jeune. C'est un peintre qui s'est fait comédien à trente ans...

Baudelaire a également accroché Rouvière de son côté ; mais je tremble pour le comédien. Baudelaire s'imagine toujours avoir fait un drame, un roman ou poème ; et le tout consiste dans un titre plus ou moins original qui court Paris pendant deux mois et qui est remplacé par un autre, à un moment donné. Baudelaire fait tourner la tête à ce pauvre grand comédien déclassé...

Un de mes souvenirs de jeunesse à moi-même, qui a sa place ici, est d'avoir attendu Rouvière

(1) *Le Comédien Trianon de la Revue de Paris.*

avec Champfleury, après une représentation d'*Hamlet*, au café du théâtre (je ne saurais plus dire si c'était au Cirque ou à Déjazet, par exception). Champfleury lui avait donné rendez-vous par signe, de l'orchestre. Au café, nous nous assîmes avec Baudelaire qui nous dit : « Je sors de la loge de Rouvière. Il m'a embrassé...

— Pourquoi vous a-t-il embrassé ? demanda Champfleury.

— La joie de voir un ami...

On comprend cela au sortir de la lutte que l'artiste soutenait à chaque représentation. — Il nous rejoignit bientôt.

Ce sont là de petits événements, mais qui comptent dans la vie d'un jeune homme, initié aux luttes romantiques, pendant ce mémorable mois de mars 1861, qui fut celui de *Tannhauser* et des *Funérailles de l'honneur*.

Nous fîmes vaillamment notre devoir aux deux *journées*, sous la conduite de Champfleury.

Un soir que nous retournions ensemble à la Porte-Saint-Martin pour applaudir encore une fois *Don Jorje* (Rouvière) dans le cimetière du cloître, Catulle Mendès nous arrêta sur le boulevard. « Le rideau vient de tomber, » dit-il, tout échauffé encore lui-même de la bataille. Et il n'était pas dix heures !... Comme à *Tannhauser* !... Ce fut la dernière des *Funérailles de l'honneur*.

---

Le beau portrait du *Comédien Trianon* est à relire dans les *Sensations de Josquin* (1). Quant à celui de Baudelaire, Champfleury l'a complété dans ses *Souvenirs et Portraits de jeunesse*. Il y raconte cette autre anecdote caractéristique. Lors de la comparution de Baudelaire en police correctionnelle, le 20 août 1857, Champfleury rencontra Baudelaire avant l'audience :

— Vous serez certainement accusé de réalisme, lui dit-il.

Le poète poussa un cri de colère. Non pas qu'il craignit les horions et les ruades de l'opinion. Il les recherchait, au contraire ; mais il voulait recevoir, *seul*, les coups de bâton. Telle était sa marotte.

A peine levé, le procureur impérial prononçait le mot de *réalisme* et tenait le poète pour un de ses plus ardents sectaires. Baudelaire grimaçait à son banc, irrité de la réalisation de son pronostic.

Le public a besoin d'une étiquette, ajoute Champfleury, et il cite un mot de Sainte-Beuve à ce sujet :

Les Français ont toujours un de ces sobriquets commandés à chaque mode nouvelle et que chacun répète comme une injure en se signant.

Par amitié pour Baudelaire, lorsque le poète tomba malade de la maladie dont il mourut, Champfleury demanda pour lui un secours au Ministère de l'Instruction publique, qui accorda cinq cents francs (5 octobre 1866).

(1) Un vol. de la Collection à un franc, chez Michel Lévy (1859).

•



## VII

La question Courbet. — Vanité du peintre. — Courbet et la princesse K...off.

La question Courbet, comme on disait alors, tient une grande place dans ces lettres. Champfleury y apporte l'inquiétude d'un tacticien préoccupé de la victoire et qui la voit souvent compromise par l'inégalité des travaux parallèles. Il ne se sent pas soutenu. Il s'informe sans cesse de Courbet avec esprit, avec humour, avec persiflage même, quand le compagnon d'armes lui échappe trop.

Vous ne serez pas long, mon ami, à voir Courbet. Il veut aller à Fribourg. Surtout ne manquez pas de m'envoyer le bulletin exact de ses victoires et conquêtes...

La vanité du peintre, en cela comme en tout, était inénarrable. La lettre suivante en donnera une idée :

A vous je raconterai une petite histoire que je n'ai pas voulu confier à madame P... (amie de Buchon) et dont Courbet a été victime. C'est réellement gai ; son diable d'amour-

propre, joint à une forte dose de naïveté, lui jouera des tours sans nombre.

Silvestre, l'auteur des *Peintres modernes* (1), a fait afficher aux carreaux des libraires les portraits photographiés de ses peintres, entre autres celui de Courbet, *en habit noir* et joli garçon. Un farceur dit à Courbet : « Vous ne savez peut-être pas qu'une grande dame est allée chez l'éditeur acheter votre portrait ; elle fait grand cas de votre figure, etc., etc... » Voilà Courbet aux abois. *Une grande dame* ! il n'en dort pas. Quand reviendra-t-elle ? où demeure-t-elle ? Comment est-elle ? Si je savais où la rencontrer ! etc.

Trois jours après, on revient à la charge près de Courbet. « La grande dame est retournée chez l'éditeur qui s'est fait passer pour vous et a triomphé de la séduisante personne. » Comprenez-vous que Courbet donne dans un piège pareil ? Il ne se dit pas qu'une dame qui

(1) Théophile Silvestre, auteur d'un livre très remarquable sur les artistes contemporains. Il était très redouté pour sa façon de forcer les portes et de faire de la littérature toute vive avec les observations qu'il pouvait surprendre. Il eut un procès avec Horace Vernet, dont il avait publié, sans autorisation, des lettres à lui confiées. Ce terrible Pyrénéen était devenu ami de l'empereur. Il se réconcilia plus tard avec Gambetta, chez qui il vint mourir en déjeunant. *La République française* pallia si fort ses anciennes opinions et relations politiques, qu'un député fraîchement débarqué de Béziers, passé depuis ministre et resté sénateur, me disait le lendemain : « Il vient de mourir un homme de haute vertu chez Gambetta... » — « Oh ! oui, répondis-je, c'était surtout un homme de talent, ami de Barbey d'Aurevilly, dont il partageait l'humeur pamphlétaire. Un écrivain vigoureux que ce Théophile Silvestre, avec ses sourcils en accent circonflexe, mais pas républicain le moins du monde... » Mon député — un Auvergnat pourtant, quelque peu cadet de Gascogne — ne me crut pas. Il donnait raison à son journal. C'est assez naturel.

a vu son portrait ne peut pas prendre un libraire pour lui ; il croit tout. Alors il court tout Paris, se plaint du scélérat d'éditeur qui a trompé la grande dame, tandis que lui, Courbet, perd le fruit de ses *travaux*, sa fortune peut-être, des commandes importantes.

Tout le Paris qui aime à s'amuser répète cette farce dont est victime Courbet qui ne s'aperçoit de rien. Silvestre, que cette farce finit par fatiguer, lui dit : « Mon cher, on se moque de vous, il n'y a pas de grande dame, on ne court pas après vous, l'éditeur n'a pas vu la moindre jarretière de grande dame. » Courbet va alors trouver le philosophe *Bellegarrigue* (excentrique littéraire et méridional, rédacteur en chef du *Journal des épiciers*), et se plaint de Silvestre qui, dit-il, est jaloux de sa conquête.

Vous ne connaissez pas assez Paris, mon cher Buchon, pour savoir avec quel bonheur certains êtres se plaisent à faire courir des histoires pareilles sur les gens. Le piquant est que Courbet raconte les choses d'une manière si maladroite qu'on voit tout de suite, malgré le beau rôle qu'il se donne, combien il est dupe. Il n'y a rien à faire à cela. Aussi j'écoute habituellement Courbet sans le contredire ; je le laisse même se lancer dans des théories littéraires fort aventurées. Il se corrigera de cela à la longue. D'ailleurs, tous nous avons de ces folies plus ou moins marquées ; mais il faut savoir les contenir dans Paris...

Dans une autre lettre, Champfleury dit encore :

Le plus gai dans tout cela était Silvestre, qui a un certain talent simiesque de comédien et qui racontait des histoires interminables à faire mourir de rire. C'est là, mon ami, la vie parisienne, une moquerie perpétuelle, et personne n'a le droit de s'en fâcher.

---

Avec Champfleury, c'était continuel et corrigé aussitôt par de l'esprit où l'amitié entraînait toujours en ligne de compte :

Tant que ses tableaux réussiraient, Courbet n'a pas besoin de moi ; du jour où il sera attaqué par des sots, je suis tout à lui.

Les sots seuls pouvaient garder rancune à Champfleury de ses plaisanteries perpétrées à froid. Il les avait dans le sang.

La farce suivante est une de ces bonnes rapi-nades, comme il en avait écrit dans sa jeunesse et comme il en imagina toujours. L'esprit de l'in-venteur s'y révèle, en même temps qu'il met bien en scène et au naturel le maître-peintre d'Ornans.

On allait encore en diligence à Auteuil.

L'ami de Courbet qui, seul, pouvait avoir l'idée qu'on va voir, grimpé sur l'impériale, aperçut sous la bache un panier de raisins soigneusement recouverts de paille, adressé à la princesse K...off, à la Villa paisible, à Auteuil.

La princesse K...off était une noble étrangère, qu'on rencontrait un peu partout dans le monde et au théâtre.

Je laisse la parole à l'auteur malin qui s'exprime à la troisième personne :

Profitant de l'attention que portait le conducteur à ses chevaux, le diable d'homme introduisit dans le panier de raisins le billet suivant qu'il venait de tracer au crayon :



« Madame, je vous aime plus que la vie et je ne peux vivre sans vous. »

Le billet était signé en gros caractères : « *Courbet, maître-peintre, 32, rue Hautefeuille.* »

Le lendemain, on frappe à la porte du peintre qui, mollement couché, rêvait à la conception des *Demoiselles de village*.

— Entrez, crie Courbet.

Une paire de longues moustaches, fines et aiguës comme un poignard, pointe dans l'alcôve du maître-peintre.

A ces moustaches, appartenait un personnage inconnu, le nez légèrement cosaque.

— Vous êtes monsieur Courbet ?

— Oui, monsieur.

— Et moi je suis le prince K...off.

— Très bien, monsieur, je suis à vous, dit Courbet qui flaire une forte commande et prie l'étranger de vouloir bien faire un tour dans l'atelier, pendant qu'il passera un pantalon.

Au bout de quelques instants, Courbet apparaît dans une *élégante* toilette du matin, grand bonnet de coton assujetti sous le menton par deux cordons, une robe de chambre qui, au besoin, sert de palette. Au lieu de trouver le Russe admirant les tableaux, le peintre l'aperçoit campé au milieu de l'atelier et l'attendant d'un air peu commode.

— Monsieur, dit le visiteur, je suis le mari de la princesse K...off.

Intérieurement, Courbet fredonne sa chanson familière : *Le mariage, mes amis*. Et il pense que le Russe vient pour commander le portrait de la princesse.

— Qui vous a permis, monsieur, de faire une déclaration à la princesse ?

Courbet allume alors une forte pipe, cherchant à se rappeler quelle grande dame il a pu poursuivre de ses hommages.

— Je ne me souviens pas, monsieur, dit-il, d'avoir eu le plaisir de me trouver en votre société.

— Pas de phrases banales, monsieur. Vous avez osé envoyer à la princesse une déclaration dans un panier de raisins, commandé à la maison Potel et Chabot.

— Ces choses-là n'arrivent qu'à moi, pense Courbet dans le cerveau duquel se heurtent un panier de raisins, une déclaration, la maison Potel et Chabot.

— Avouez, monsieur, que vous avez soudoyé le commissionnaire, s'écrie le Russe aux terribles moustaches.

— Bon ! un commissionnaire maintenant ! pense le maître-peintre.

— Répondez, monsieur, voilà le billet que vous osiez adresser, dans le panier de raisins, à la princesse, à la Villa paisible, à Auteuil !

Courbet part d'un éclat de rire.

— Auteuil, des raisins, une princesse, un billet doux... oh !... mais ce n'est pas mon écriture...

Ici le peintre rallume sa pipe.

Le Russe se promène à grands pas.

— Si ce billet n'est pas de vous, monsieur, vous m'aidez à trouver le mauvais plaisant dont vous devez connaître l'écriture.

— Présentez-moi un coin de tableau de ces gens qu'on appelle Raphaël ou Titien et je reconnaitrai leur façon de peindre, quoiqu'elle me soit antipathique, mais je ne suis pas assez au courant des écritures...

Et le maître peintre tournait le billet à l'envers, à l'en-droit, sens dessus dessous et fronçait le sourcil, comme si on lui eût confié un palimpseste à déchiffrer.

— Voilà un drôle de mari tout de même, dit Courbet, reconduisant l'étranger.

Cependant il réfléchit et arrive à se persuader que le Russe est victime d'un stratagème de la princesse.

— Les femmes ne savent que faire, se dit-il, elles ont le diable en tête...

Et il chantonne avec un accent de Méphistophélès ou de don Juan : *Le mariage, mes amis...*

Une troisième pipe le plonge dans des réflexions sans nombre : « Ce serait tout de même drôle, se dit-il, si une princesse voulait faire ma connaissance !... »

L'an passé, reprend alors le narrateur après une pause, Courbet, ayant abandonné les *Casseurs de pierres*, était allé planter sa tente au milieu des élégances de Trouville.

Son ami X...y (*voilà un y révélateur*) ne l'appelait plus que *le Paysan perversi*.

La fashion réunie sur la plage n'empêchait pas le maître-peintre d'allumer sa pipe, et le soir, à l'hôtel, il n'en buvait pas moins un certain nombre de choppes.

Ce fut dans une de ces soirées que Courbet reçut ce petit billet ambré :

« Venez demain à trois heures... je le veux.

» Princesse K...off. »

— Je m'en doutais depuis longtemps, s'écria le peintre qui, d'une voix de chantre, entonna : *Le mariage, mes amis !*

Le lendemain du jour où il reçut le billet parfumé de la princesse K...off, Courbet passa près d'une heure et demie à entrer dans son pantalon noir qui s'était changé en collant, le maître-peintre ayant oublié que depuis trois ans il avait considérablement engraisé.

Ce ne fut pas sans émotion qu'il se rendit au rendez-vous.

Dans un appartement tendu de rideaux épais, Courbet fut introduit. La princesse était libre. Le prince était mort. La dame n'avait pas oublié que le peintre *ne pouvait vivre sans elle*. Elle avait vendu ses biens en Russie, réalisé sa fortune pour l'offrir à celui qui, quoiqu'il eût nié le billet en face du mari, ne pouvait le nier devant la femme. Qui pouvait avoir envoyé cette déclaration ? Depuis longtemps la princesse attendait l'âme-sœur, dont les ailes devaient protéger la sienne.

Au milieu de mille coquetteries, la princesse offrait au maître-peintre sa fortune et sa main.

Quand les rideaux furent tirés, Courbet reconnut que si la fortune était lourde, la main était maigre.

Une princesse peut avoir la main maigre.

Sans doute la princesse avait une belle âme ; mais cette âme manquait d'enveloppe suffisante.

C'était une princesse diaphane, avec un teint de cierge resté vingt ans à la montre d'un marchand.

La dame aventureuse comptait une cinquantaine de printemps.

Et, s'échappant de ce traquenard, le maître-peintre fredonnait d'un ton amer et tout à fait désillusionné : *Le mariage, mes amis !*

Champfleury ne pouvait tenir cette histoire que de lui-même, qui nous l'a transmise. Nous lui en avons vu jouer bien d'autres. Celle-ci pouvait se terminer comme une comédie de Diderot. Le mystificateur prévoyait-il ce dénouement par une demande en mariage, ou a-t-il voulu rendre son invention plus piquante, faire coup double ? c'est une *Sensation de Josquin* de plus, restituée à son œuvre posthume.



## VIII

Coup de cravache donné par Napoléon III sur *la Baigneuse* de Courbet. — *Bonjour, monsieur Courbet*. — Ouverture de la *Courbet-Exhibition* de 1855. — Proudhon et Grassot à l'Exposition de Courbet. — Courbet parodié par Arnal. — Courbet mystique. — Les tables tournantes. — Tableau de *mœurs* commandé à Courbet par Khalil-Bey. — *Les Sensations de Josquin*. — *Histoire de M. T...* — Sélection de Champfleury.

Sainte-Beuve définissait Champfleury de la trempe des esprits comiques, du temps de Boileau, qui s'acharnaient après Chapelain, et mettaient en action contre lui ce qui ne passait pas dans leurs écrits. Ils lui montaient, comme on dit, des *scies*. « C'est de la vieille humeur française, » disait Sainte-Beuve. Chez Champfleury, elle était *picarde*.

C'est surtout quand leur goût se trouve blessé, que la verve, chez ces esprits-là, entre en mouvement.

Ce qui aiguisait momentanément Champfleury contre Courbet, c'étaient les tableaux de lui qu'il

n'aimait pas. Ainsi *les Demoiselles de village*, ainsi *les Casseurs de pierres*. Dans la lettre suivante à leur ami commun Max Buchon, il le prémunit contre la *Baigneuse* :

(Vers février 1853). Courbet est enfin arrivé avec ses tableaux. Je crois à un grand succès cette année ; il a surtout une *Fileuse* que je regarde comme un chef-d'œuvre. Les *Lutteurs* ne seront pas contestés ; je n'en dirai pas autant d'une certaine bourgeoise nue qui sort de l'eau et qui montre les fesses au public. Grand scandale, attendez-vous-y, si le tableau est reçu ; car l'opinion s'effraie déjà. Mais la *Fileuse* sauvera l'exposition de Courbet, et il est évident qu'il la vendra fort cher...

Le scandale fut tel que l'avait prédit Champfleury.

Courbet racontait que la veille de l'ouverture du Salon, l'empereur donna un coup de cravache sur cette *Baigneuse*, — ce qui témoigne de plus de délicatesse plastique que d'amour et de connaissance de la peinture. Courbet ajoutait :

— Si j'avais su, j'aurais pris une toile mince, il l'aurait crevée et je lui aurais intenté un procès qui aurait fait du bruit...

La politique était au fond de la pensée de Courbet.

— Oui répondit quelqu'un qui n'était pourtant pas bonapartiste, mais l'empereur n'aurait pas attendu le procès pour payer la toile et le tableau.

Champfleury n'aimait pas non plus qu'on bravât le public impunément. Dans une autre lettre à Buchon, il disait :

Courbet fait, je crois, un portrait de lorette en amazone, avec son cheval à ses côtés. Il désire trouver une femme très belle pour la peindre. Sans doute pour faire antithèse à *la Baigneuse*.

*La Baigneuse* et *la Fileuse* appartiennent à la galerie Bruyas du musée de Montpellier. Courbet s'étant fait quelque illusion, à la veille de l'Exposition de 1855, sur les ressources du grand amateur, qui ne jouissait pas encore de sa fortune, Champfleury écrit à Buchon :

Ne désenchantez ni Courbet ni Cuenot... (1) J'ai l'habitude de ne jamais contrarier Courbet et de lui laisser dire tout ce qu'il veut. Vous jetteriez une goutte d'eau sur une poêle rouge. La réalité vis-à-vis de Courbet, c'est la goutte d'eau...

Champfleury se tracasse beaucoup pour Courbet à la veille de l'Exposition universelle de 1855 :

Si Courbet est arrivé, engagez-le fortement à ceci. Il doit savoir qu'à l'Exposition prochaine, les peintres ont le droit d'exposer ce qu'ils regardent comme leurs meilleures œuvres, connues ou non. Cette mesure a été prise pour rallier à l'Exposition le père Ingres, les Scheffer, Delaroche, etc., qui ne produisent plus rien.

Courbet doit exposer *l'Enterrement* et le faire revenir n'importe où il se trouve et à n'importe quel prix. Cette Exposition universelle va amener une foule immense en 1855. Chacun sera curieux de voir *l'Enterrement* dont il a été tant question, et ce tableau est celui de tous qui

(1) « Cuenot, d'Ornaus, ami d'enfance de Courbet, qui a fait dans son bon temps un curieux portrait de lui. »

représente le mieux les aspirations de Courbet. Il exposera en outre ce qu'il jugera convenable ; mais s'il ne le fait pas, il y perdra.

Rien ne prouve mieux la valeur d'un homme que son œuvre revue quelques années plus tard. Si la machine est faible et fausse, malheur à lui ; mais si elle est sérieuse et vraie, alors elle a gagné comme le vin vieux. Je crois que *l'Enterrement* a dû gagner...

*L'Enterrement* est refusé ainsi que *l'Atelier*, « exécuté trop rapidement dans un boyau de salle, d'où sont résultées beaucoup de fautes qui lui auraient été reprochées par le plus ignorant. » Champfleury, trop sage pour ne pas se connaître lui-même, qui a donné son propre portrait en chat à la fin de son livre (1), et s'est fait représenter sous la physionomie burlesque de *M. Tringle* (2), dans ce conte si comique et si extravagant, qui dépasse en folie la ballade de *John Gilpin*, de William Cowper (3), Champfleury refuse de se reconnaître dans *l'Atelier* de Courbet :

... J'ai été atterré par ma propre image qui m'a fait l'effet du général des Jésuites. Je ne sais où Courbet m'a vu avec cette physionomie, mais j'avoue que mentalement j'ai pensé que le tableau pouvait être refusé et qu'ainsi

(1) *Les Chats*, première édition, gr. in-18, Paris, J. Rotschild, 1869.

(2) *M. Tringle*, par Champfleury, illustré par Léonce Petit, Paris, Hachette, 1886.

(3) Sainte-Beuve en a donné l'analyse dans ses articles sur *William Cowper*, *Causeries du Lundi*, t. XI.



---

je serais sauvé. Il y a, malgré tout, assez de ressemblance pour qu'on me reconnaisse et, sans fatuité, sans amour-propre, je ne serais pas content qu'on me vit ainsi. Les caricatures qu'on peut faire sur moi m'amuse infiniment, mais ce diable de portrait est monstrueux... (1)

On sait que Courbet, refusé pour ses deux principales toiles, se fit à lui-même, en 1855, une Exposition à part et très retentissante. C'est là que le lumineux tableau de *la Rencontre* du peintre avec M. Bruyas, sur la route de Montpellier, fut baptisé : *Bonjour, monsieur Courbet*.

Rien qu'avec cette plaisanterie, écrit Champfleury, le tableau deviendra populaire. Tout le monde courra à *Bonjour, monsieur Courbet*, et voilà comment la chose la plus simple du monde, grâce à une personnalité puissante, devient une œuvre importante...

Enfin le grand jour arrive :

(28 juin 1855). J'ai bien fait de partir, car je suis arrivé à temps pour l'ouverture de la *Courbet-Exhibition*, et réellement j'aurais manqué un des plus comiques spectacles de ma vie.

A midi, Courbet, en habit noir, attendait ses visiteurs. Théophile Gautier arrive, je crois, le premier, s'assied, regarde une heure et demie les tableaux, tout en flairant de temps en temps Courbet qui, lui, de son côté, n'osait aller à l'ennemi.

(1) Si le portrait de Champfleury était raté, celui de Courbet avait été choyé. Comment ne pas être indulgent pour la vanité naïve de ce grand artiste qui, dans la description minutieuse de son tableau, parlait de lui-même en ces termes : « Puis vient la *toille* sur mon chevalet et moi peignant, avec le côté assyrien de ma tête ? »

Vers les trois heures, je trouve assis à la porte d'un café un groupe de récalcitrants, composé de Gautier, Chenavard et de M. Peisse, critique officiel, attaché à l'Ecole des Beaux-Arts.

Je vois déboucher Mathieu (1), suivi de quelques jeunes *Amis de la Nature*, ses élèves, lesquels entraînaient deux petites poupées assez agréables. Tout à coup se précipite Grassot, oui, Grassot lui-même.

Connaissez-vous ce grotesque du Palais-Royal, l'homme qui réussit avec des chapeaux éculés, des gestes fous ? On était entré. Le frénétique Grassot, que je ne connaissais pas, s'était pendu à mon bras, me tutoyait et m'expliquait le drame de *l'Enterrement* figure par figure.

Proudhon arrive bientôt avec son chapeau à larges bords en poils de lapin blanc. Jamais on n'inventera plus comique séance que celle qui a réuni Proudhon et Grassot, Grassot lorgnant ce soleil pâle ou plutôt le fromage de Brie qui sert de couvre-chef au philosophe. Deux vieilles dames du monde entrent, sévères et curieuses, un peu étonnées et de la peinture et des *Amis de la Nature*, et du chef du parti des buveurs (Guichardet) qui s'écrie sans regarder : « C'est superbe, mon cher Courbet, superbe !... on ne peut donc pas boire ici... »

Les coquines amenées par les *Amis de la Nature* se tenaient médiocrement, riaient, couraient et scandalisaient complètement les dames du monde.

Après Grassot, Proudhon m'a expliqué *l'Enterrement* à sa manière. Pensez si on a discuté toute la journée.

Je revenais de voyage l'esprit calme. Je suis rentré le soir, ne comprenant plus rien aux arts. Tout ce que j'ai cru remarquer, c'est que l'ensemble est bon et que les anciens tableaux de Courbet ont beaucoup gagné, ce dont.

(1) Le poète chansonnier Gustave Mathieu.

j'étais certain. La comédie des discussions sera gaie pendant une huitaine ; il ne restera plus qu'à faire les frais de l'*Exhibition*...

P.-S. — Je vous envoie le prospectus de Courbet contenant sa profession de foi (1).

Mais voilà que les inquiétudes reprennent Champfleury pour Courbet :

Rien n'est plus dangereux pour lui que de vouloir écrire, dit Champfleury, plutôt alarmé.

Courbet, dans l'entre-temps, avait joué à la Bourse et perdu.

Avec la perte est venu le dégoût du travail. La critique l'abat. Depuis son Exposition, il n'a rien fait que de courir les cafés, prêcher, passer les nuits. Il aurait dû quitter Paris depuis longtemps et se retremper dans son pays. Je déplore son manque de bon sens parce que j'aime beaucoup l'homme, mais les conseils ne peuvent rien sur lui et je le vois dans Paris comme une feuille d'arbre tournoyant dans un tourbillon.

(1) Cette profession de foi peut se reconstituer à l'aide du Catalogue, rédigé par M. Georges Lafenestre, de la Collection Victor Desfossés, vendue après décès, le 26 avril 1899. La lettre où Courbet décrit à Champfleury son tableau de *l'Atelier* « avec le côté assyrien de sa tête, » y est reproduite presque tout entière, et elle reste comme un monument de la parfaite confiance du peintre en lui-même. La postérité a ratifié la foi robuste de Courbet, puisque « *l'Atelier du peintre*, allégorie réelle, » où revivent tant de figures faiblement traitées à l'exception de la principale, Baudelaire, Champfleury, Proudhon, Promayet, compatriote de Courbet, Bruyas, le grand amateur d'art de Montpellier, Max Buchon, — un vrai tableau *historique*, comme on voit, — a été adjugé 60 mille francs à la vente Victor Desfossés.



Courbet n'était déjà plus dans Paris : il avait été « aperçu à Besançon, en partance pour Montpellier, gros et gras, à ce qu'il paraît... »

Son Exposition, écrit Champfleury le 22 juillet 1855, coûte cinquante centimes d'entrée ; la recette a été mince jusqu'à présent. Quelques articles de blague, et c'est tout. Je n'avais l'intention de rien faire, mais j'ai fini par écrire un article dont je ne suis pas content, et cela uniquement dans le but de donner, autant que possible, la publicité à cette tentative qui doit finir par faire rentrer Courbet dans ses frais. Si cet article paraît, je vous l'enverrai, car il y a dedans quelques violences difficiles à faire digérer (1).

Il ne manquait qu'une gloire à Courbet, et il l'eut à la fin de l'année :

(12 décembre 1855). — Hier, nous sommes allés aux Variétés voir jouer une pièce sur Courbet. Rien de plus misérable et de plus niais que ces revues de fin d'année ; mais nous avons fini par rire. Le comédien Arnal a persécuté les auteurs pour avoir un acte entier sur Courbet. Il paraît que sa peinture, sa personnalité, rendent l'acteur hydrophobe, comme les réactionnaires sous la République. — Vous verrez des feuilletons là-dessus dans tous les journaux. Gautier en a parlé dans *le Moniteur*. Le père Jay, Etienne du *Constitutionnel*, n'étaient réellement pas plus ramollis quand ils défendaient le classicisme contre le romantisme. Il n'y a pas de plaisir à lutter contre de si vieux adversaires.

(1) Ce fut la *Lettre* du journal *l'Artiste* sur *le Réalisme*, dont nous avons parlé plus haut et qui effraya tant madame Sand à qui elle était adressée. Elle commençait ainsi ; « A l'heure qu'il est, madame, on voit à deux pas de l'Exposition de peinture, dans l'avenue Montaigne, un écriteau portant en toutes lettres : DU RÉALISME. G. Courbet. Exposition de quarante tableaux de son œuvre. (Voir le volume intitulé : *le Réalisme*, p. 270.)

---

Champfleury a reproduit les flonflons d'Arnal dans l'article sur *Courbet en 1860*, qui termine *les Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui*. On comprend, en lisant ces *jolis* couplets, la portée du conseil donné en tête du volume : « Prends garde d'avoir de l'esprit. »

Courbet tarda probablement à remercier, car Champfleury demandait à Buchon :

(5 février 1861). — Est-ce qu'il n'est pas content de mon étude (1) ? Vous ne m'en dites pas un mot. J'ai pourtant poussé l'enthousiasme fort loin et quoique me souciant très peu de ce que les gens que je juge pensent, je préfère cependant que ceux que j'aime soient satisfaits.

Champfleury aurait pu se décourager de la lutte :

Si Courbet n'est pas riche, disait-il dans la même lettre, moi je ne gagne absolument rien...

Il n'avait jamais mieux parlé à *la d'Arthez* que dans une réponse antérieure à une objection de même nature : — le scrupule élevait la voix en lui et il marchait, comme on dit, la conscience droite :

(16 avril 1856). — ... Courbet ne vend pas ; il est attaqué ; mais quel est le grand artiste qu'on n'a pas fait

(1) Courbet ne l'avait peut-être pas lue. Un de ses biographes raconte : « La vue d'un livre le mettait en colère. L'aspect d'un encrier le faisait reculer. Il se bornait à parcourir les articles où il était question de lui. » (GROS-KOST, *Courbet, Souvenirs intimes, illustré de dessins originaux hors texte...* Paris, Derveaux, libraire-éditeur, 32, rue d'Angoulême, 1880, in-18).

mourir à petit feu ? Si les cris, les conseils vous font changer de route, c'est que vous n'avez pas une ligne arrêtée dans la tête. Alors que sont les systèmes ? Des mensonges, puisqu'ils cherchent à tromper le public sur le manque de rectitude d'un esprit égaré.

Ce sont là des principes qui auraient leur application en dehors même de l'art et de la littérature.

En 1857, il juge les *Demoiselles des bords de la Seine* « affreuses ! affreuses ! »

Décidément, Courbet ne comprend rien aux femmes. Vous allez me trouver corrompu. Je vous ai toujours dit que, depuis *l'Enterrement*, notre ami avait perdu la piste. Il a trop tâté le pouls de l'esprit public, il veut lui plaire et il n'a pas la souplesse nécessaire pour cela. Courbet devrait rester un franc et solide franc-comtois.

Champfleury est, avant tout, pour la sincérité :

Flatter le goût public ! étonner les gens !... aucun des deux moyens n'est le bon. C'est se flatter soi-même par des œuvres qu'on aime, à quoi il faudrait arriver. Courbet me raconte un sujet de tableau très beau à peindre, *l'Abattoir à Ornans*, et il me dit : « Mais tout le monde en sera choqué. » Moi je vois le tableau, le sujet ne me répugne pas et je ne comprends pas pourquoi Courbet s'inquiète des sentiments des acheteurs, puisqu'il vendra avec beaucoup de peine les concessions comme *le Chevreuil* (1).

En un mot, Champfleury ne voit dans les productions de Courbet, depuis *l'Enterrement* et *l'Après-dînée*, que de la bonne peinture pure-

(1) Un tableau exposé en 1857 : *Chasse au chevreuil dans les forêts du grand Jura ; la Curée*.

---

ment matérielle, un talent d'ouvrier-peintre, préoccupé d'étonner et n'obéissant plus à son propre tempérament.

Il était en proie à d'autres suggestions.

Qui le croirait ? Courbet, qui passait son temps, dans les brasseries de Bruxelles, en 1858, à « engueuler l'idéal, » eut, dans la jeunesse, son heure de mysticisme. Il ajoutait foi aux tables tournantes.

Champfleury, auteur lui-même, en collaboration avec Eugène de Mirecourt, d'une *Table tournante*, jouée aux Variétés le 22 mai 1853, se montra toujours rétif à l'esprit... de bois. Il n'eut jamais de ces croyances.

Il m'a raconté cette amusante anecdote.

Courbet avait été initié par un Franc-Comtois, qui possédait, au dire du peintre, un petit guéridon fort agile, dès qu'on se mettait en posture de le consulter.

Avec tout autre provincial, peut-être Courbet eût-il été moins confiant ; mais tout ce qui émanait d'un compatriote devenait pour lui parole d'Évangile. Il poussait le *félibrisme* franc-comtois jusqu'au fétichisme.

Un ami que Champfleury n'a jamais voulu me nommer mais qui se devine, consentit à accompagner Courbet rue de la Verrerie, dans la maison où se pratiquaient les expériences.



Le compatriote de Courbet demeurait au cinquième. On monte. Courbet sonne. La bonne qui vient ouvrir, connaissant Courbet et sachant pourquoi il venait, fait signe vers l'intérieur du logement dont Courbet avait l'habitude, et les laisse seuls dans une petite antichambre, donnant sur une cour étroite par une fenêtre ouverte.

— Voilà la table, dit Courbet, montrant un petit meuble rond à un pied, posé devant la fenêtre.

Avec la rapidité de l'éclair, l'ami, profitant de ce que Courbet passait devant lui pour lui montrer le chemin, saisit la table et ne résista pas à la tentation diabolique de la jeter par la fenêtre.

Il n'eut que le temps de prendre le bras de Courbet, qui n'avait rien vu. Presque au même instant, la porte du salon s'ouvrait.

— Ah ! bonjour, mon cher Courbet, tous nos amis sont là, nous n'attendions que vous pour commencer...

C'était le maître de la maison qui venait chercher la table.

— Mais où est-elle donc ? s'écria-t-il, ne la trouvant plus à sa place.

Il appela la servante.

— Pourquoi avez-vous dérangé la table ?

— Moi, monsieur ? je n'y ai pas même touché... Elle était tout à l'heure là, quand ces messieurs sont entrés.

---

Un bruit d'escalier, suivi d'un brusque coup de sonnette, ne laissa pas le temps de chercher. C'était le concierge, avec des habitants de la maison, qui remontait les restes de la table... morte. Elle avait failli endommager un locataire qui traversait la cour. Heureusement elle était légère, mais les membres en étaient complètement éparés et fracassés. Songez donc ! une telle chute du cinquième pour un meuble aussi fragile !

Le concierge commençait une scène, parlait déjà de congé. Le propriétaire de la table tournante ne voyait que l'irréparable malheur.

— Pauvre petite table !... lamentait-il. Elle tournait si bien... mais comment cela a-t-il pu se faire ?...

Puis, tout d'un coup, illuminé d'une idée subite :

— Ce n'est pas étonnant, reprit-il. Elle ne pouvait pas tenir en place... Elle se sera penchée pour regarder par la fenêtre...

Courbet seul, qui connaissait son ami, conçut des doutes et ne le ramena plus à des expériences de tables tournantes.

Le mysticisme fit place, de longues années après, à des théories philosophiques qui lui venaient de toute main. Son cerveau subissait toutes les influences. Celle de Proudhon s'y croisait avec la verve d'un original que tout le quar-

tier latin a connu et qui soufflait dans un sens contraire aux systèmes déjà si contradictoires du polémiste franc-comtois. Le docteur Dupré, professeur libre d'anatomie, et qui l'enseignait d'une façon magistrale, contribua pour sa part à tourner l'esprit de Courbet. Son pinceau en était troublé. Il lui vint à l'idée de peindre un Prométhée dévoré, non par un vautour, mais par un aigle. J'ai su plus tard qu'elle lui avait été suggérée par le docteur Dupré et j'ai retrouvé dans les conversations fantasques de ce dernier bien des idées qui germaient mal dans le cerveau de Courbet.

Courbet pouvait s'inspirer du grand peintre Prud'hon — plutôt que de Proudhon — pour exécuter cette composition symbolique, qui ne lui était pas conseillée par un disciple, admirateur du poète des *Châtiments*. Le maître-peintre possédait toutes les ressources de son art, mais il s'éloignait un peu plus du réalisme.

Proudhon, qui ratiocinait sur la peinture, a du moins flairé un tableau *de mœurs* dans la représentation lesbienne, où le vautour était figuré par une brune prête à fondre sur de la chair blonde. La main de l'ouvrier avait retrouvé toute sa sûreté dans cette scène, où il mettait à nu des vices éternels. Il en donnait des explications assez semblables à celles de Labiche, qui

---

moralisait sur ses propres pièces du Palais-Royal. L'esprit complexe et franc-comtois de Courbet s'aidait de Proudhon pour tirer la leçon d'une œuvre pourléchée par lui.

Sans y chercher tant de malice, je parlai un lundi matin, en arrivant chez Sainte-Beuve, de ce tableau que je venais de voir dans l'atelier de Courbet. Le critique des *Lundis* se donnait volontiers congé ce jour-là. Sa curiosité s'éveillait facilement. Il voulait connaître. Je l'avais conduit une fois dans l'atelier de Chintreuil, à un cinquième étage de la rue de Seine, à côté du passage du Pont-Neuf. Nous visitâmes un autre jour *la Fin des Religions*, chez son ami Chenavard, dans le quartier Notre-Dame-des-Champs. A une heure, je le menai chez Courbet prévenu et qui l'attendait.

Dans ces années, madame de T... réunissait tous les beaux esprits le vendredi à sa table, rue de l'Arcade. Sainte-Beuve faisait sa visite de digestion le lundi. Il y rencontra cette après-midi Khalil-Bey, ce grand seigneur ottoman, qui dépensait tant d'argent à Paris. Sainte-Beuve parla du tableau de Courbet. Khalil-Bey demanda aussitôt l'adresse. Sainte-Beuve la donna rue Hautefeuille. La rive droite n'avait pas de secrets pour Khalil-Bey, mais la rive gauche lui était inconnue. Il se fit conduire rue Hauteville. Dépité, il crut qu'on s'était moqué de lui. Après

explication, rendez-vous fut pris entre lui et Courbet, qui fit les honneurs de son tableau. Khalil-Bey voulait l'acheter tout de suite, mais la *commande* était déjà vendue, vingt mille francs.

— Faites-m'en un pareil, dit le prince.

— Non, je vous ferai la suite, répondit Courbet.

Il en résulta une série de tableaux et de tableautins, qui se cachent dans quelque musée secret d'Europe ou d'Amérique.

C'était le plus parfait contraste, avec la littérature de Champfleury, dont le réalisme s'arrêtait toujours, par honnêteté, aux frontières de ce qui, de son temps, offensait le goût et les bonnes mœurs. Sainte-Beuve qui, lui-même, avait souvent la pensée hardie et l'expression toujours réservée, a écrit du célèbre romancier réaliste :

Champfleury ne croit pas que ce soit une supériorité en littérature que d'être cruel, inhumain et dépravé (1).

Il aimait mieux passer pour *réactionnaire*, comme il le dit dans une lettre citée plus haut. Sa psychologie s'exerçait de préférence sur des drames de la vie intime et moyenne, dans lesquels il s'attachait surtout à démêler le côté comique, toujours plus près de la réalité que les conclusions forcées et tragiques du roman ou du théâtre. Il obéissait à un don de nature, qui était de rire.

On le tenait pour un observateur malin.

(1) *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, Paris, Alphonse Lemerre, 1876.

Une lettre de lui à Buchon donne sa pensée là-dessus :

(6 janvier 1859). — ... J'arrive de Rambouillet où la société bourgeoise m'attendait, soi-disant effrayée. Je connais ce genre de finesse. Chacune des dames se dit : « Il va se moquer de madame une telle, » quand je n'y pense guère. La preuve, c'est que, de cette société de province, je n'ai rapporté qu'un excellent type de savant parisien...

Il choisissait, et nul ne se doutait de sa sélection.

Je puis parler savamment d'un de ses types, *Histoire de M. T...* (dans *les Sensations de Josquin*). Celle-ci parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1857). Elle fit grande sensation à Montpellier. Tout le monde y reconnut M. Bruyas. Le *Mécène* de Courbet y gagnait un portrait de plus, mais qui ne devait pas figurer dans sa galerie, où il était représenté de tant de manières, par les plus grands artistes, jusqu'au plus « incapable du moindre asservissement ». Lisez : Delacroix.

Par quelle habileté M. T... était-il arrivé à posséder son image de la main d'un homme effrayé de courber sa pensée sous la volonté d'un être étranger aux arts ? Ce fut là ce qui me donna la certitude de la force de l'idée fixe et de l'adresse qu'elle communique à ceux qui en sont possédés.

On cria beaucoup dans Montpellier. On plaignait ce *pauvre* Bruyas. Je crois bien que nous

n'aurions pas eu les *Caractères* de La Bruyère si celui-ci avait cédé à la peur des criaileries.

Champfleury mettait l'art au-dessus de tout et s'inquiétait peu des rancunes locales qu'il ameutait. Il n'avait pas écrit pour Montpellier seulement, et n'avait pas été exprès y chercher un cas exceptionnel. Il l'y avait recueilli (1).

Un de ceux qui récriminèrent le plus se plaignit à Champfleury d'avoir été négligé par lui. « C'est moi que vous auriez dû peindre, » lui écrivait-il. C'était un être commun et tapageur, qui se croyait un type. Mais Champfleury n'emportait pas dans son herbier des plantes ordinaires et vulgaires. L'amateur de peinture l'avait frappé justement par la distinction et la singularité de traits particuliers qui le rendaient digne de la *Revue des Deux Mondes*.

L'*Histoire de M. T...* reste encore un morceau friand d'observation, dont celui qui en fut l'objet garda si peu de rancune à l'auteur, qu'à quelques années de là, ils se promenaient de compagnie au Concert Besselièvre, des Champs-Élysées.

(1) C'est si vrai qu'à quelque temps de là, un de mes compatriotes, Soulas, à qui je devais la connaissance de Champfleury, ayant rencontré à un dîner du *Figaro*, où il écrivait quelquefois, l'illustre romancier de *haute vie*, Octave Feuillet, qui n'avait rien de commun avec le réalisme, celui qu'on appela le *Musset des familles* fit compliment à mon ami Soulas, qui lui parlait de Champfleury, de cette *Histoire de M. T...*, parue récemment dans la *Revue des Deux Mondes*.



## IX

Visite de Champfleury avec Proudhon et Courbet à Chenavard. -- Opinions proudhoniennes de Champfleury sur le mariage et la famille. — Histoire d'une Muse. — Portrait de Jules Simon dans l'*Histoire de madame d'Aigrizelles*. — Un roman de Max Buchon au *Journal pour tous*.

Proudhon avait contre lui deux races naturelles d'ennemis, et qui se regardaient elles-mêmes en chiens de faïence : les littérateurs et les républicains de 1848. Les premiers ne pardonnaient pas à Proudhon ses négations antipoétiques qui s'étendaient à toute la littérature. Il partageait là-dessus le dédain doctrinaire des hommes politiques de son temps et de tous les partis. — On commence à en revenir un peu aujourd'hui : c'est peut-être que les convictions de part et d'autre sont ébranlées. — Blanqui repoussait Balzac avec horreur en prison, au dire de Catulle Mendès qui subissait là un apostolat littéraire. Un illustre savant, qui fut à la démocratie ce que Pasteur a été à l'Académie, me dit un jour avec une sorte d'impatience : « Je ne connaissais pas *tous ces littérateurs...* »



Ce parti pris des hommes politiques contre la littérature n'empêchait pas les hommes de lettres et les révolutionnaires de 1848 de tomber d'accord sur Proudhon. Les uns n'aimaient pas en lui cette sorte de Platon, qui ne leur reconnaissait aucune utilité dans l'Etat et les subordonnait aux bateliers du Rhône ; les autres répudiaient le socialiste qui, par ses théories sur la propriété, avait effrayé les intérêts conservateurs. « Dieu ! que je voudrais être aimée comme les Français aiment la propriété ! » s'écriait une dame russe chez M. Thiers, en ces années où il n'était question que de conservation sociale.

Sainte-Beuve, par son livre sur *Proudhon*, malheureusement arrêté à 1848 et qu'il n'eut pas le temps d'achever, a rendu au philosophe le service de débrouiller, de faire mieux connaître et d'expliquer, *avant la lettre*, à l'aide de sa Correspondance volumineuse et encore inédite, les paradoxes économiques et sociaux de cet esprit précurseur, qui a prévu longtemps à l'avance la dépréciation du capital.

J'étonnai bien Champfleury, le jour où je lui écrivis, après la lecture de ses lettres à Max Buchon :

« Une de vos plus belles lettres est celle où vous racontez la visite à Chenavard avec Proudhon et Courbet. Ce qui me frappe, c'est que vous y faites

---

l'apologie de la famille contre Chenavard et Courbet, qui blâmaient Proudhon de s'être marié. Vous y dites qu'un célibataire, dans les arts et dans les lettres, a trop d'occasion pour ne pas devenir *vieux* et corrompu. Or, un jour que vous veniez de causer avec Sainte-Beuve, il me dit après votre départ : « Champfleury a plus d'affi-  
« nité qu'il ne croit avec Proudhon, son antipa-  
« thique. Ce sont deux tempéraments qui se  
« rencontrent en se fuyant. Ils ont des principes  
« arrêtés et communs sur l'amour, la femme, le  
« mariage, contre la poésie, l'adultère et madame  
« Sand... des préoccupations identiques de cer-  
« taines questions sociales... »

Courbet avait pour principe qu'en art, tout homme marié est réactionnaire.

La lettre qui me rappelait la conversation de Sainte-Beuve mérite d'être citée pour l'époque lugubre qu'elle reflète (1852) :

... Nous avons passé, il y a quelques jours, une journée avec Proudhon et Courbet. Proudhon est tout à la fois illusionné et désillusionné. On empêche son nouveau livre (1) et on ne vend ses anciens qu'en cachette, et il est certain qu'on n'en permettra pas la réimpression (2). Proudhon a les idées naïves encore et je me suis donné une comédie

(1) *La Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat*. Il y eut peut-être quelque obstacle au début, mais elle fut cependant tolérée.

(2) Voilà où l'on en était en 1852, — pour ceux qui regrettent ces années de terreur bonapartiste.

en l'emmenant voir les peintures symboliques de Chenavard que la réaction a chassées du Panthéon.

Notre entrée dans les ateliers du Louvre, nos diables de cannes en grossier bois de vigne, nos noms inscrits sur une feuille de papier, surtout celui de Proudhon, ont jeté la terreur dans l'esprit des gardiens. Quoique Chenavard soit un des esprits les plus séditieux de France, je crois qu'il nous maudit en ce moment d'avoir pensé à le visiter.

Proudhon a été enchanté. Il a trouvé de la peinture historique et philosophique, qui lui permettait de discuter avec un homme appuyé sur le système de M. Auguste Comte (le positivisme). Je crois que j'écrirai pour moi cette séance. Seulement je suis préoccupé d'un détail physiologique, à savoir comment Proudhon existe (intellectuellement), avec un tout petit nez, des yeux louches ou à peu près et un crâne conformé d'une façon singulière... Au fond, c'est un être facile à vivre, naïf et bon. Courbet et Chenavard l'ont beaucoup tracassé en lui disant qu'il avait sacrifié à l'erreur en se mariant.

Pour moi, ils sont dans le faux. J'aime la famille et je trouve que là seulement on peut retrouver un peu de pureté et de bonheur. Certainement la femme est difficile à rencontrer, mais elle existe, même la femme d'un poète.

Un célibataire est peu intéressant. Il est certain que, dans les arts et les lettres, il a trop d'occasion pour ne pas devenir vieux et corrompu. Ce sont des questions graves que les poètes allemands ont résolues, si j'en crois les pages qu'ils ont consacrées à la vie domestique...

Avant de dédier en 1855 *les Bourgeois de Molinchart*, roman d'adultère, à Buchon, Champfleury lui écrivait :

Si vous saviez, mon ami, ce que je pense des liaisons irrégulières dans la société ! Je crains toujours le châti-

ment sur la terre. C'est là ma seule croyance. J'ai vu des choses si bizarres et si funèbres autour de moi que plus je vais, plus je m'enfonce dans ces idées...

Il ne se peut rien de plus sain — ni de plus *proudhonien* — que ce qu'il écrivait dans la lettre suivante :

(5 décembre 1856).—... Petit à petit, j'en suis arrivé à un affaiblissement considérable, provoqué par la solitude dans ce Paris si plein de monde. Les amis ne me suffisent pas ; et des amis, sinon vous et Courbet, je n'en compte guère. Une femme seule peut me tirer de là, *s'il n'est pas trop tard* ; et, par femme, j'entends le ménage régulier. Hors de la femme pourvue de qualités considérables auxquelles je n'ose croire, il n'est point de salut pour moi. Je rêve des enfants, des chiens, des chats...

J'ai le corps délicat et la bourse encore plus délicate. Quel bourgeois sera assez audacieux pour me donner une excellente femme et un peu d'argent pour le pot au feu !

S'il n'est pas trop tard ! dit-il ; il entra, si je ne me trompe, dans l'âge de la consultation de Panurge. Il atteignait sa 36<sup>e</sup> année.

Buchon ne pouvait que partager les idées proudhoniennes de Champfleury sur le mariage. Il annonce un jour le sien à Champfleury qui lui répond (13 septembre 1861) :

Adieu, mon cher ami, vous devez être heureux en ménage. J'en suis jaloux, vraiment, et je voudrais pouvoir en dire autant. Vous connaissez mes idées sur le mariage que je crois vous avoir prêché jadis...

Le 24 juillet 1862, il lui fit part d'un projet qui n'eut pas de suite :

Adieu, mon cher ami, priez pour moi. Malheureusement vous ne priez guère. Tournez-vous donc vers la nature à laquelle j'obéis, l'homme ayant été fait pour la femme, la femme pour l'homme, sans apporter d'autre dot que la protection du fort au faible.

Encore une fois, est-il rien de plus sain et de plus honnête ?...

Par une coïncidence qui tient encore moins au hasard qu'à la nature des esprits, bien qu'il n'aimât pas Proudhon, Champfleury et le rude Franc-Comtois jugeaient avec la même sévérité, à quatre jours de distance, le livre de Michelet sur *l'Amour* :

Ah ! l'amour (pas de Michelet), écrivait Champfleury le 20 janvier 1859. Avez-vous lu ce... livre dont on parle depuis trois mois partout, toujours et toujours ? Je ne connais qu'une façon de le juger, assez sale elle-même. Ce sont deux mots, l'un des *Débats* qui a appelé ce livre : « l'art de vérifier les dates, » et l'autre, de mademoiselle Brohan (1)...

Voilà de quoi nous nous occupons ici. De lubricités et de farces.

Proudhon n'était pas plus naturaliste que Champfleury :

(16 janvier 1859). — M. Michelet, écrivait-il, m'a envoyé son livre sur *l'Amour*... Il faudra que je revienne à la charge sur ce sujet qui me répugne ; mais il y a nécessité. Tout tourne à la fornication ; il n'y a plus que cela. Si personne ne se charge de nettoyer cette pourriture, je suis décidé à prendre sur moi la chose...

(1) Elle avait fait un jeu de mots assez roide sur le nom de Michelet.

---

Les *bas bleus* ne trouvent pas plus grâce aux yeux de l'un que de l'autre.

Buchon reçut un jour de Champfleury cette confidence :

25 janvier 1856.

### HISTOIRE D'UNE MUSE

Je suis lié depuis deux ans avec une Muse blonde, grande, forte, tout à fait virile, dont les aventures amoureuses ont fait quelque bruit à d'autres époques. Je suis resté longtemps sans lui faire de compliments sur ses poésies qui ne m'intéressaient guère et sur un restant de beauté qui ne me touchait pas du tout. Il y a un an, elle me racontait un soir les troubles de son cœur et moi les miens... Je voyais beaucoup de jeunes gens venir dans la maison et je me demandais quel était le préféré. Malgré la mauvaise opinion que j'ai des personnes littéraires de l'autre sexe, j'avais fini par croire celle-ci calomniée dans l'opinion, car un soir le comédien Trianon ayant embrassé ses épaules dans l'obscurité, elle appela à grands cris de la lumière, raconta l'histoire à tous ses invités, et je songeai qu'elle avait eu réellement tort de ne pas profiter d'une telle ardeur, si vivement manifestée.

La Muse dit un jour à table, étant avec moi et d'autres, qu'elle ne penserait jamais à faire la coquette avec ses hôtes. Je le crus et je me dis : c'est qu'elle ne nous trouve pas assez beaux. — En effet, ses vers dénotent des tendances grecques qu'aucun des invités ne justifiait par la pureté de ses traits.

Deux ans se passèrent ainsi, moi prenant une réelle amitié pour cette franche personne qui ne jetait pas le trouble dans sa société, accueillait vivement ses visiteurs, savait les mettre en lumière dans son salon, bref se montrait charmante.

Un soir, un fort incendie éclata à \*\*\*, où se trouvait la fille de la Muse dans un pensionnat religieux : troublée, elle quitte sa soirée brusquement, m'emmenant en fiacre, moi et un jeune philosophe de Chambéry. J'étais en face d'elle dans le fiacre ; naturellement, nos jambes entrecroisées se frottèrent légèrement et m'apportèrent quelque trouble. Mais ce ne fut qu'une pensée fugitive à laquelle je n'attachai aucune importance.

Un mois se passa là-dessus, jusqu'à ce que, ayant écrit *Madame* à la Muse, elle se plaignit que j'avais supprimé tout à coup : *et amie*. Pour me punir, elle m'invitait à diner afin de causer de ce refroidissement subit. Après quoi nous devions aller au spectacle.

Par extraordinaire, j'étais seul à diner avec la Muse, dans une petite chambre. Il ne se dit rien à table que des histoires du monde ordinaire, des amours de gens que je connaissais, des histoires de vieilles dames littéraires qui avaient déclaré leur passion à de jeunes poètes et qui avaient été repoussées, sans qu'elles en témoignassent de rancune.

Puis, nous montâmes en fiacre et la Muse me mit sur le chapitre de M<sup>lle</sup> Mariette (1). « Ce sont-là, dis-je, des amours de bas étage ; mais j'ai passé par bien d'autres souffrances, » et je contai comment une femme d'une haute condition, — beaucoup plus âgée que moi, — s'étant éprise de ma personne, j'avais rendu sans doute cette dame très malheureuse, en même temps qu'elle me causait de tels tracas que, pour échapper à ces ennuis, je m'étais lancé dans la débauche. Cinq maîtresses à la fois !

(1) L'héroïne du roman bien connu de Champfleury. Elle eut une triste fin. Partie avec ses économies qui s'élevaient à une trentaine de mille francs gagnés à l'aventure, elle périt corps et biens dans le naufrage de *l'Atlas*, qui se rendait à Alger et dont on ne recueillit jamais la moindre épave.

Tout cela était vrai. La Muse me dit : « — Après ce que vous venez de me raconter, il m'est impossible de vous dire ce qui me pesait. — Dites toujours. — Jurez-moi, me dit-elle, de dire la vérité, quand vous m'aurez entendue. — Je le jure, » et je riais. — « Eh bien, vous rappelez-vous la soirée de l'incendie ? — Pas du tout. — Comment, rien?... — Rien. — Vous m'avez serré les genoux avec force... — Est-il possible?... » m'écriai-je toujours en riant, car au fond je crois que c'était elle. — « En effet, dis-je un peu épouvanté de ce duo en fiacre, j'ai cru ressentir quelque chose. — Vous m'avez troublé la tête depuis un mois, me dit-elle. — Vraiment?... C'est le hasard qui entre-croisait nos jambes. — Le hasard ! soupira-t-elle, n'en parlons plus alors ! » La Muse me serra la main.

Heureusement, nous étions arrivés au théâtre ; mais cette conversation m'avait tellement bouleversé que je me sauvai après le premier acte sans rien dire. Le lendemain, lettre, cadeaux avec invitation de revenir et *solide amitié*. Courbet avait le cœur vacant. Je lui conte l'affaire. Il consent à m'accompagner. Je demande la réception. Elle est accordée pour le dimanche suivant.

Nous n'y sommes pas allés !

Moi qui demandais dernièrement une passion ! Hélas ! l'occasion s'est présentée, mais ce n'est pas la passion que je voulais. Quarante-six ans — une forte santé — un caractère hommasse — une nature peu distinguée — et de la littérature ! Pouah !

Notez qu'à l'avant-dernière soirée de la Muse, j'avais jeté mes vues sur une grosse veuve brune de quarante ans, qui me semblait bonne et peut-être un peu bête. Jamais je ne sortirai de ces embarras.

Tout à vous, mon ami.

P.-S. — Au départ du courrier, les hostilités continuent. Moralité de l'affaire : j'avais trouvé une société où je m'amusais, je vais être obligé d'aller ailleurs.



... Il faut une femme littéraire, ajoutait-il quelques jours après, marquant une fois de plus son mépris, pour avoir de ces audaces ; mais ce qu'on appelle *amour* est une chose que personne n'expliquera jamais, à cause du manque de sincérité de part et d'autre et des raisons physiologiques qui jouent un si grand rôle...

Cette façon de disséquer le sentiment prouvait bien que Champfleury n'était plus amoureux.

Ce petit drame se retrouve en quelques chapitres dans *la Mascarade de la vie parisienne*.

Quand *la Mascarade* parut, Buchon se montra naïf et sincère dans ses critiques.

Je n'accepte pas tout à fait vos reproches, lui répondit Champfleury (le 3 mai 1860), quant au portrait d'*Amandorine* et je n'ai pas obéi à un sentiment de vengeance ; mais vous comprenez que je n'étudie pas un être grotesque pendant cinq ans pour qu'il reste dans mes cartons. Je suis de l'avis de Proudhon ou plutôt de Molière quant aux femmes poètes. D'un autre côté, vous connaissez ma férocité vis-à-vis des types que je rencontre et que je suis obligé de peindre, car ils ne sont pas si communs. Vous savez quels cris a fait pousser la silhouette de M. B...; j'ai toujours dit que ce serait à recommencer que je n'hésiterais pas...

Champfleury rappelait ici l'*Histoire du jeune T...*, des *Sensations de Josquin*. On voit qu'il y mettait de la conviction.

Buchon lui adressait ses remontrances à cœur ouvert. Ils se parlaient comme deux vrais francs-maçons des Lettres, qui se doivent avant tout la vérité. C'est ainsi qu'ils entretenaient à distance

une amitié, qui les rendait forts, se sentant soutenus et pouvant compter l'un sur l'autre.

Les bonnes relations de Champfleury avec Jules Simon, qui dirigeait *le Journal pour tous*, facilitèrent, en 1855, la vente à cette importante publication d'un nouveau roman de Buchon, *Le fils de l'ex-maire*. Quand on a traversé la *Revue des Deux Mondes* et *le Journal pour tous*, on laisse un nom dans les Lettres.

Champfleury, par un caprice qui ne se discute pas, introduisit dans un livre plein de fantaisie, les *Souvenirs des Funambules*, une nouvelle dont on ne pourrait tirer une pantomime qu'en forçant la note. *L'Histoire de madame d'Aigrizelles* est plutôt puritaine. Le fond est vrai. Champfleury la tenait, dit-il, « du philosophe Jules Simon, républicain cavaignaquiste, qui n'est autre que le *Raymond* de la nouvelle. Son caractère répond assez au livre du *Devoir*, récemment publié (1854). »

Madame d'Aigrizelles, mère d'un jeune voleur, sollicite la grâce de son fils. Raymond, de qui dépend la grâce, tombe amoureux de la grande dame veuve. La passion entre en lutte avec le devoir. Le devoir triomphe, et le cœur de Raymond se brise. Le principal intérêt porte sur les combats que se livre cette conscience délicate devant l'évidence de crimes indéniables. Il ne

---

fera pas fléchir la justice. Le sacrifice impose le respect à madame d'Aigrizelles. La réaction qui suivit 1848 ramène au pouvoir des hommes de son bord. Elle obtient la grâce de son fils et se met en quête de Raymond, qui voyageait pour faire passer son mal. Elle le trouve mourant de consommation et de douleur dans un hôtel d'Anvers. Un mariage s'ensuit et le fils libéré de madame d'Aigrizelles est remis peu à peu dans la bonne voie.

Dans la Table analytique des *Souvenirs des Funambules*, dressée par un « esprit chagrin et trop porté à la méthode, » chaque chapitre est suivi d'observations, « un peu dures », mais c'est « afin d'enlever l'aridité ordinaire des Tables. » On y lit à l'*Histoire de madame d'Aigrizelles* :

Les coloristes en littérature n'appellent-ils pas ce genre : *gris* ?

Ce fut probablement l'opinion de Max Buchon, quand la nouvelle parut dans la *Revue de Paris* (1<sup>er</sup> février 1854). Champfleury lui fit là-dessus une théorie de style, qui sent le réformé :

Vous parlez, mon cher Buchon, du manque de tableau extérieur dans *Madame d'Aigrizelles*. Vous frémirez, car j'arrive à nier la description de l'individu, du costume, de la figure et du paysage, comme inutiles à une bonne œuvre. Mon sentiment est qu'on leur a donné aujourd'hui une trop grande importance et qu'il est plus facile de décrire des objets que des sentiments...

Champfleury, qui n'aimait pas plus la tragédie que Proudhon, défendait en cela, sans y prendre

garde, le génie de notre plus grand psychologue, Racine.

Je ne sais à propos de quel manifeste Champfleury donne des leçons de petite guerre à son ami. Il lui enseigne l'art de tirailler. Il lui écrit le 26 novembre 1855 :

Dans ces sortes de travaux, je préfère la phrase qui va-t-en guerre, c'est-à-dire légère, courte, incisive...

Buchon a l'argumentation un peu pénible, à l'allemande ; il parle trop en écrivant, c'est-à-dire que des tournures de phrases, qui n'ont le piquant ni des proverbes, ni des dictons de campagne, sont trop de langage commun :

C'est là un grand vice, lui dit Champfleury, mais bien plus sensible encore dans un exposé de doctrines.

La qualité maîtresse de Proudhon, qui le rend invincible, c'est le style. Champfleury le prend pour modèle de polémiste :

Voyez Proudhon dans la discussion, écrit le romancier réaliste. Certainement il y apporte son tempérament brutal et positif. Il ne rit guère avec son adversaire, il l'assomme, mais toujours en employant une langue correcte, savante, qui lui a même amené beaucoup de partisans. La forme n'est rien, la forme est tout...

Ne croyez pas, se hâte d'ajouter Champfleury, que je sacrifie l'idée, loin de là ; mais je vais retourner le plus que je pourrai aux sources de la langue et étudier beaucoup...

Les sources, c'est peut-être remonter un peu haut et peu pratique. Il suffit de se retremper dans Paris pour un écrivain provincial. Champfleury le lui dit :

... Nulle part en Europe on n'apprendra à écrire un réel français qu'à Paris. Partout on augmentera la somme de locutions banales, dont tout homme a son bagage, quand il est né à trente lieues de la capitale. Le provincialisme a son côté utile, à la condition d'en sortir.

Buchon ne suivit guère ce conseil. Champfleury appuie sur le côté faible :

Mon ami, dit-il, ne vous fâchez pas trop de mon pédantisme. Pour moi, je crois que vous feriez bien de lire tout entier Voltaire, ses *Contes* et surtout sa *Correspondance*. L'agilité merveilleuse de cet homme, si elle peut se combiner avec votre logique, produirait, selon moi, de bons résultats.

C'était lui conseiller de donner du jeu à son style. Buchon manquait de souplesse. Il ne changea rien à sa manière d'écrire. Il resta jurassien, insoucieux de son renom littéraire.

Ce que lui écrivait Champfleury n'était pas toujours fait d'ailleurs pour le déraciner :

(26 novembre 1859). —... Des loisirs en quantité dans un monde très opposé, chez des femmes de théâtre et chez des banquiers, des diners, je ne m'y reconnais plus et je commence à soupçonner depuis un mois la vie de Paris. Mon cher ami, quelle galère !

Vous avez bien fait de rester chez vous. Il faut être organisé expressément pour Paris ; mais vous savez combien je suis curieux et surtout je ne veux pas passer plus longtemps pour un Jean-Jacques.

Tout homme qui vit à l'écart est un ennemi pour la société parisienne qui ne se contente pas de l'œuvre, mais qui veut voir de près l'ouvrier, bon ou mauvais, beau ou bossu. Voilà le secret de bien des gens arrivés, ils se sont tout simplement répandus...



## X

Rengaînes d'Alphonse Karr sur le Réalisme. — Prospectus du *Bulletin des Romanciers*. — But démocratique assigné par Victor Hugo à la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. — Réponses de Baudelaire et de Sainte-Beuve.

La curiosité autant que l'irrésistible amour de se déplacer, qui le prenait fréquemment, avait poussé Champfleury, au mois de mai 1859, jusqu'à l'entrée de l'Italie. Il n'alla pas plus loin que Gênes.

J'ai vu maintenant, écrivait-il à Buchon, ce que je voulais : une armée française entrant en alliée dans un pays étranger, l'enthousiasme, le campement, les populations agitées, cela suffit à mon but.

Des raisons de santé le firent rétrograder. Le régime du Midi ne convient pas à tout le monde.

Cette diable de maladie de l'estomac et des intestins ne me quitte pas et m'enlève plus des trois quarts de mes facultés...

En fuyant la cuisine épicée, il avait cru, passant à Nice, devoir rendre visite à Alphonse Karr. Celui-ci le reçut poliment, mais avec des réserves qu'il a exprimées dans *les Guêpes* (mai 1859). On se demande à quoi a servi la révolution

de 1830, quand on lit de telles banalités chez des écrivains de cette génération :

— Etes-vous plus *réels* que Balzac dans les *Parents pauvres* ? demandait le vieil homme d'esprit qui tournait au provincialisme. Prenez garde — ce beau livre paraît être sur une limite étroite. — Balzac nous montre son héroïne marchant dans le ruisseau — et ayant quelques taches de boue sur ses bas.

Voulez-vous nous donner seulement la boue et les bas sales ?

Vous n'empêcherez jamais l'art d'être dans son expression la plus large : « un choix dans le vrai. »

Tout un numéro des *Guêpes* est rempli de ces rengaines. Ce n'est pas même du girondinisme : c'est de la réaction pure. La révolution est nécessaire pour renouveler l'art comme la société.

Champfleury, tout à son art, qui ne voulut guère dépasser les limites d'un 89, s'était dit : « Qu'est le roman dans la littérature actuelle ? — Rien. — Que doit-il être ? — Tout. » Par roman, il entendait celui de Balzac, l'historien des mœurs, le Saint-Simon d'une période bourgeoise. C'est dans ce sens qu'il a écrit : « L'art est régi par l'époque et la régit à son tour. » Mais son exclusivisme n'allait pas jusqu'à proscrire tout ce qui n'entrait pas dans la pure donnée du roman moderne. Tourmenté par un besoin de réformes qui le travailla toute sa vie, et qu'il appliqua partout où il passa, il entreprit en 1860 une campagne dans le but de redorer le roman, de lui donner la place

à laquelle l'ont appelé depuis les besoins de plus en plus incessants et multipliés de lecture, dans les hautes classes aussi bien que dans les rangs les plus infimes de la société, qui se contentent du roman-feuilleton.

Champfleury adressa à tous les romanciers indistinctement, même les moins réalistes, un *Prospectus* encadré de noms propres, dans lesquels se lisent ceux de Dumas le père, de Sandeau, de Gautier, de George Sand, de Lamartine, de Janin, de Houssaye, de Méry, de Karr lui-même, à qui Champfleury ne gardait pas de rancune, et d'un grand nombre d'autres, tant anciens que contemporains, français ou étrangers. C'est déjà un bulletin de victoire, l'Arc de l'Etoile du Roman, que cette mise en vedette, d'un arrangement savant, sur la couverture d'un prospectus, destiné à rallier tout ce que le genre comptait de plus divers. Champfleury demandait à tous ceux qui pouvaient répondre, leur adhésion à la fondation d'un *Bulletin des Romanciers*, qui serait l'Encyclopédie vivante d'un art devenu une science, dont le lecteur ne soupçonne pas les appareils :

Qu'y a-t-il d'étonnant, disait ce prospectus généralisateur, à ce que le public, voyant les romanciers sans défense, les regarde comme des conteurs intarissables, des improvisateurs sans portée, des inventeurs qui n'ont qu'à prendre une plume pour que l'œuvre se trouve faite en un clin d'œil ? Si de funestes exemples de fécondité incessante ont été donnés en spectacle, il n'en reste pas



moins, depuis trente ans, une race de romanciers puissants, fortement doués, savants, s'étudiant eux-mêmes, étudiant les autres, recherchant dans le passé les causes qui agissent sur le présent, et fondant en un seul métal les qualités diverses du philosophe, du moraliste, de l'historien et du physiologiste, qui ont donné au roman moderne une forte impulsion.

Le roman veut aujourd'hui pour servants des esprits encyclopédiques.

C'est le passé, le présent et l'avenir du roman que le *Bulletin* actuel prend à tâche d'étudier.

Ce sont les différents courants de l'intelligence qui, tour à tour, se transforment en idéalisme ou en naturalisme...

Vous le voyez, messieurs les naturalistes, Champfleury l'avait dit avant vous. — Il faisait néanmoins la part large à la fin de son Prospectus et tenait compte de tous les emplois du roman :

Le roman est aujourd'hui, disait-il, la forme la plus populaire. Si la majorité des romanciers français tient pour l'observation des passions et du cœur humain, il est une minorité qui s'en sert comme d'un moyen d'*enseignement*. Le protestantisme prétend l'employer à la moralisation des masses ; le catholicisme ne l'a pas dédaigné tout à fait. Quelques esprits, préoccupés de l'éducation des enfants, cherchent, par cette même forme, à se faire petits avec les petits ; certains en ont fait un instrument de parti, de réforme sociale ; d'autres essayent de le bourrer d'idées philosophiques.

Toutes ces manifestations seront accueillies sans parti pris, quoique le *Bulletin* tienne pour forme souveraine, indépendante de l'*actualité* et relevant de l'Art plus directement, la peinture des passions qui a toujours fait la gloire du roman français...

Victor Hugo avait accepté, en 1846, la dédicace de *Chien-Caillon* par une lettre où l'auteur des *Misérables* perçait déjà sous le pair de France :

Vous avez médité, écrivait-il à Champfleury, sur ceux qui souffrent, et moi aussi... Un soir que vous passerez place Royale, montez au numéro 6, nous causerons de toutes ces choses graves qui ne préoccupent point les législateurs et les gouvernants, et qui préoccupent ces espèces de rêveurs frivoles qu'on appelle les poètes...

Il interpréta à sa manière le prospectus du *Bulletin des Romanciers*, et répondit à Champfleury :

(Hauteville-House, 18 mars 1860). — ... J'applaudis de tout cœur à votre entreprise et je vous crie : courage ! — Je l'ai dit dès 1830, en rejetant toutes les appellations qui passent et qui ne caractérisent rien : — la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle n'aura qu'un nom ; elle s'appellera la littérature démocratique (1).

Elle n'aura qu'un but : l'agrandissement de la lumière humaine par le double rayonnement combiné du réel et de l'idéal.

(1) Champfleury pensait comme Victor Hugo. A l'occasion des premiers essais de *Lohengrin*, qui suscitèrent des protestations et des troubles, il écrivait en mai 1887 : « L'art doit être démocratique, c'est-à-dire s'adresser aux masses, émouvoir le peuple comme la bourgeoisie. En faire un instrument d'aristocratie mène l'artiste à convier à l'audition de son œuvre cinq cents riches désœuvrés ou, à leur défaut, à s'adresser à un maniaque couronné, tel que le roi de Bavière.

» Très partisan des hautes tentatives de Wagner, son défenseur à l'origine, je ne puis, malgré sa valeur intellectuelle, le suivre, lui et ses enthousiastes, dans ces représentations exceptionnelles auxquelles ne peut assister le peuple. »

---

Le roman est presque une conquête de l'art moderne : le roman est une des puissances du progrès et une des forces du génie humain en ce grand XIX<sup>e</sup> siècle ; et vous êtes, monsieur, par la précision comme par l'élévation de votre esprit, un des maîtres du roman. Courage donc ! — Je vous serre cordialement la main.

Baudelaire écrivit à Champfleury cette remarquable lettre :

(28 février 1860). — Mon cher Champfleury, j'ai reçu votre prospectus. Vous avez eu, selon votre habitude, une idée excellente. Il est certain que le roman a pris, dans la littérature et dans les jouissances des lecteurs, une part plus considérable qu'on ne le vit jamais. Cependant nous connaissons des critiques d'un rare talent qui dépendent beaucoup de temps à rendre compte de toutes les sottises des vaudevillistes, et peu d'entre eux s'appliquent à noter les tendances, les couleurs et les méthodes diverses des romanciers. Nous avons même vu des ouvrages de ce genre, vraiment remarquables et d'une qualité tout à fait suggestive, passer inaperçus de la critique. On a fait, à différentes époques, des *Bibliothèques* de romans, assez mal conçues généralement, servant toutefois et constatant le goût universel des lecteurs pour ce genre de composition ; mais une collection de notes critiques sur les romanciers anciens et modernes serait une chose non moins précieuse. Faites cela, et vous aurez accompli une œuvre importante. Je ne vous promets pas ma collaboration assidue, mais de temps à autre je saurai rédiger pour vous des notes sur quelques auteurs qui me sont plus familiers que les autres. Je n'aurai jamais eu tant de plaisir à travailler que sous votre direction...

Le meilleur conseil fut donné à Champfleury par Sainte-Beuve, dont la *Correspondance* a publié la lettre suivante :

---

Ce 28 février 1860.

Mon cher monsieur,

Je me trouve très honoré de me voir inscrit par vous sur la liste de nos romanciers, moi qui ne l'ai été qu'une seule fois, et comme par accident.

J'ai été d'autant plus sensible aux témoignages déjà anciens que vous m'avez donnés de votre approbation. Vous avez bien voulu reconnaître dans cet unique roman de ma façon un caractère de réalité et de vérité. C'est un suffrage que j'ai apprécié, surtout venant d'un observateur exact et consciencieux comme vous.

Aujourd'hui, vous désirez savoir mon avis sur votre entreprise ; j'ai peu d'idées à ce sujet, et vous me prenez au dépourvu.

Le roman, en effet, a eu jusqu'ici cet inconvénient, qui est aussi un avantage, de n'être point compté et rangé régulièrement dans les genres consacrés : il est resté libre, en dehors des classifications de rhétorique et de poétique. Aristote n'en a pas connu, ni Horace, ni Boileau, ni aucun des *législateurs du Parnasse*.

Tant mieux pour lui ! les chefs-d'œuvre, certes, ne lui ont pas fait défaut pour cela, ni ne lui manqueront, mais des chefs-d'œuvre toujours imprévus. Le roman est un vaste champ d'essai qui s'ouvre à toutes les formes de génie, à toutes les manières. C'est l'épopée future, la seule probablement que les mœurs modernes comporteront désormais.

Ne le resserrons pas ; n'en faisons pas trop la théorie ; ne l'organisons pas. Que chaque romancier expose à l'occasion ses idées, à la bonne heure ! Mais que les expositions et les apologies ne nous coûtent pas un seul bon roman que l'auteur pourrait composer pendant ce temps-là. La meilleure explication à donner pour l'artiste, c'est de produire toujours, d'aller en avant et de marcher.

A cela près, et cette réserve posée, je ne puis qu'applaudir, mon cher monsieur, à vos efforts pour servir et étendre ce genre si moderne auquel vous vous êtes consacré.

Le *Bulletin des Romanciers* en resta là.

Quant au roman, plusieurs générations l'ont renouvelé depuis et le renouvellent encore. Dans ma jeunesse, la dernière expression de l'art en peinture était représentée à Montpellier par la galerie Bruyas, où figuraient tous les maîtres contemporains. Il serait essentiel qu'un nouveau don au Musée la rafraîchît et la rallongeât de toute une période de quarante années. De même, le *Bulletin des Romanciers* de Champfleury ne datant que de 1860, que de noms de maîtres à ajouter depuis, — de *jeunes* maîtres, comme les appelait un soir, chez Dentu, en 1878, le romancier réaliste lui-même, qui leur avait passé la main ! Nous avons eü les Daudet, les Zola, les Claretie, et de nos jours, actuellement, prenez la liste de la Société des Gens de Lettres et même en dehors, et choisissez à votre gré parmi les Vandérem, qui nous a donné ce chef-d'œuvre des *deux Rives*, les Theuriet, toujours sur la brèche, les Coppée (qui produisait l'an dernier un roman social de haute et humaine portée, *le Coupable*), les Duvauchel, à qui nous devons *la Moussière* et *le Tourbier*, peints ou plutôt décrits sur place, et tant d'autres chercheurs d'effets à surprendre et à saisir dans

---

la nature, ou, selon que l'observation les y pousse, dans un siècle ligueur et frondeur qui n'a peut-être pas eu son pareil pour les agitations, dont l'art sait tirer parti.

Buloz disait en 1868 à Sainte-Beuve, dans un temps qui n'avait pas l'originalité de celui-ci : « La société française actuelle mériterait un grand tableau. » Balzac, qui fut aussi de la *Revue*, avait fait son temps. On ne comptait encore que dix-huit ans depuis sa mort, — et ses hommes touchaient à leur fin. — Dix-huit ans, c'était la durée d'un régime politique. La République a plus que doublé le cap, et tout porte à croire qu'elle le redoublera.

Le XX<sup>e</sup> siècle verra naître le génie créateur dont rêvait Buloz, précurseur et voyant (comme le fut Balzac), sur lequel se modèleront les types de la société future.





## XI

Mort d'Henry Murger. — Souvenir du journal *le Réalisme*, fondé par Duranty, Assézat et le docteur Thulié. — Champfleury ouvre la voie aux chercheurs de province par ses études sur l'art populaire. — Le banquet des *Misérables*. — Article de Sainte-Beuve sur Champfleury. — Les pudeurs de la censure. — Un Priape-Hermès.

La question *sociale* n'en préoccupait pas moins Champfleury. La lettre suivante qu'il écrivait à Buchon n'intéressera que les gens de Lettres, non rentiers :

(19 août 1860). — ... Mon cher ami, j'ai fait déjà beaucoup d'enfants, ou plutôt de volumes. Je veux en faire encore, mais la *Mascarade* n'ayant pas porté auprès du public (pour le moment), il m'est impossible d'aller plus loin. C'était un grand effort de ma part ; le succès n'y a pas répondu. Je n'y peux rien. Sans être dérouté et sans sacrifier au goût du jour, à la mode du quart d'heure, je me demande cependant ce que veut le public ; car moi je prétends vivre un peu, et les quinze ans que j'ai traversés jusqu'ici ont été quinze ans de privation qui ont tout au plus donné quarante à quarante-deux mille francs, ce qui fait trois mille francs par an, lesquelles trois mille livres sont venues tirées par la queue comme le diable et irrégulières comme l'été de cette année. J'ai vingt

volumes faits, mais qui me constituent une bien petite rente, car j'ai besoin pour mes études d'après nature d'une dizaine de mille francs par an.

Telle est, mon cher ami, ma situation. Je n'en gémis pas, mais je mange le peu qui me reste sans trop m'inquiéter, attendant un jour peut-être quelque tranquillité.

Champfleury posait là le problème dans toute sa réalité. Le roman d'observation, qu'il a tant contribué à fonder et à faire triompher des genres factices et du faux goût, ne répondait pas toujours par ses résultats aux sacrifices que s'était imposés l'écrivain. Un grand et célèbre amateur très éclairé, ami des Lettres, écrivain lui-même, me disait il y a une vingtaine d'années : « Ce qui me frappe, c'est que les romanciers les plus en vogue sont forcés de doubler leur art par un emploi plus lucratif de leur plume. Ils s'attellent au feuilleton dramatique, littéraire ou artistique. » Et il citait les maîtres du roman moderne. Ils ne sont jamais que deux ou trois, quand le chiffre ne se réduit pas à un seulement. Je ne pus répondre qu'en renvoyant à une page très humoristique de Sainte-Beuve sur *l'ouvrier littéraire*, qu'il a introduite dans ses articles de 1864 sur *la Réforme sociale en France*, par M. Le Play (1).

Baudelaire entraînait dans de grandes colères, quand des filles, rencontrées au Casino-Cadet

(1) *Nouveaux Lundis*, t. IX.



(les Folies-Bergère de ce temps-là), ne lui parlaient que de Musset et témoignaient une grande frayeur au seul titre de *Fleurs du mal*.

Champfleury aurait eu bien autrement à se plaindre que le poète d'une de ces injustices naturelles de l'opinion, qu'il constate dans cette autre lettre à Buchon :

(5 février 1861). — ... Vous n'avez pas été, mon cher ami, sans avoir eu connaissance par les journaux du bruit causé par la mort de Murger, qui a atteint une célébrité inouïe. Il est étonnant combien l'opinion s'emporte en France et ne reste jamais dans la raison. Murger, que j'ai connu plus que quiconque, avait une nature de poète formée par l'étude des œuvres de Musset. Il a été à l'école de *Mimi Pinson*, et par une volonté suprême il n'a jamais voulu dépasser l'attendrissement. Je l'ai connu très jeune ; je l'ai élevé, pour ainsi dire, et les *Scènes de la vie de bohème* sont dues à mon insistance et un peu à mon exemple. Car enfin je publiais ces sortes de farces de rapins qu'on appelle les *Confessions de Sylvius*. Murger était plongé dans la poésie presque académique ou tout au moins déclamatoire.

Il a montré un grand esprit de conduite, s'est fait l'ami de tout le monde. Sa nature, faible d'ailleurs, se refusait à lutter et ainsi il est arrivé au plus haut point qu'il pouvait espérer, fort inquiet d'ailleurs de son avenir, car il n'avait plus rien de nouveau à donner et depuis longtemps ses romans vivaient du succès de sa première œuvre. Il nous craignait beaucoup et nous nous voyions à peine, quoique j'eusse conservé pour lui l'amitié des premières années qu'il est difficile de rompre ; mais à quelques mots lancés par Duranty dans *le Réalisme*, un

peu taquin et agressif, Murger avait cru (et bien d'autres) qu'il y avait un mot d'ordre de ma part. Je n'ai pourtant jamais donné à ce journal que votre chanson.

Enfin, cette mort m'a valu quelques coups de pied qui ne m'ont nullement touché, car j'ai été le premier à faire deux grands feuillets sur Murger (1), alors que je prévoyais combien sa réputation facile allait dominer la mienne.

L'auteur des *Scènes de la vie de bohème*, chevalier de la Légion d'honneur, me fit un soir la leçon à propos de Champfleury. Je lui racontais, à la rencontre, la dernière farce de Josquin ou de Sylvius. Je croyais qu'il allait rire. Il me répondit gravement : « La drôlerie n'est pas la vie. » Il tournait à l'épique, même en mangeant, à minuit, des saucisses aux choux avec Monselet, à la brasserie des Martyrs.

Buchon lui-même, l'auteur de *la Soupe au fromage*, avait été attaqué par *le Réalisme*, une machine de guerre qui n'eut que six apparitions (1856-1857), fondée par Duranty, Assézat, Thulié, et où, en haine de la poésie, on imprimait les vers comme de la prose, sans aller à la ligne. Cela ne leur faisait pas grand mal. C'était seulement un peu plus désagréable que de la musique, moulue par des serinettes de barbarie.

L'homme politique survit encore, dans Thulié, au réaliste mort jeune et resté convaincu. Du-

(1) Dans le *Messenger de l'Assemblée*, 11 avril 1851.

ranty fit preuve de talent dans *le Malheur d'Henriette Gérard*, que la critique opposa à Champfleury, bien qu'on y sentît son influence directe<sup>(1)</sup>. Assézat, employé dans les bureaux du *Journal des Débats*, partageait en philosophie les opinions et les admirations de son ami Louis Asseline. Il mourut jeune, comme Duranty, laissant inachevée la grande édition des Œuvres de Diderot, commandée par les éditeurs Garnier, et qu'a terminée l'infatigable et consciencieux travailleur Maurice Tourneux.

Champfleury, dans la lettre suivante, présumait peut-être trop des forces du réalisme et de la place qu'aurait pu prendre une doctrine littéraire, faite pour rester à mi-côte. Les hauteurs étaient occupées et gardées depuis 1830 ; mais dans les régions moyennes de l'observation, le champ n'est jamais épuisé. Champfleury s'y est donné toute carrière. Il n'a manqué au réalisme que des chefs d'école à la hauteur de la situation, *bons princes* comme Victor Hugo, sachant prendre la direction d'un empire littéraire. Champfleury s'en rend parfaitement compte :

(30 mai 1861). — ... Nous avons été trop francs, écrivait-il, et avons manqué absolument de politique, ce qui nous a retardés de dix ans ; mais nous étions ainsi, comme les républicains en 1848, sans nous douter que nous

(1) Voir l'appendice à la fin du volume.

---

pourrions être appelés tout à coup à la tête de la littérature et de l'art. Pour moi qui me sens encore indigne et qui ai fait de grands retours sur moi-même, à qui, d'ailleurs, la critique a rendu de grands services, quoiqu'elle m'ait mis fortement en colère avec ses passions, ses injures et la fâcheuse position dans laquelle elle me jetait, j'ai repris un peu de philosophie, et je ne demande maintenant qu'à travailler pour mon plaisir intellectuel et y trouver de quoi vivre modestement...

Cet Hoffmann français, doué des fantaisies, des caprices et de la passion musicale du conteur allemand, a constaté, dans les *Contes posthumes* de ce dernier, que le fantastique écrivain abandonnait, vers la fin de sa vie, le bizarre pour arriver à la réalité. Chez Champfleury, c'est la réalité qui le mène à l'étude du grotesque :

Le sentiment mélancolique continue à m'envelopper, écrit-il à Buchon, et, chose étonnante, je serais heureux de pouvoir aborder audacieusement le grotesque. Est-ce pour m'en réjouir tout le premier ? Ainsi, deux chapitres dans les *Bourgeois de Molinchart* m'amusent comme s'ils étaient d'un autre. C'est le premier, l'arrivée du chevreuil, et la scène des plaidoiries au tribunal. Le reste m'est indifférent.

Dans une autre lettre (4 août 1854), il attribue à des raisons de santé sa façon d'apprécier les contes cruels, algébriques et *cauchemardants* d'Edgar Poë, traduits par Baudelaire. Il marque ainsi la différence des tempéraments et des caractères :

... J'ai passé par là étant très jeune, dit-il, et je ne manquais pas de tuer mes héros à la fin. Alors je me portais très bien. Aujourd'hui que je suis toujours très maladif, je pense beaucoup plus au comique, à la gaieté, au grotesque. La raison, je n'en sais rien. Serait-ce pour me divertir de mes propres créations?...

Le romancier fait place peu à peu à l'érudit qui porte, dans ses nouveaux travaux, le goût fin d'un artiste. La *fabrication* de ses livres exigeait une mise en page très soignée, où la gravure commente le texte. Ses *Histoires de la Caricature* dans l'Antiquité, au moyen âge, à la Renaissance, sous la République, l'Empire, la Restauration et jusqu'au dernier règne, sont des œuvres considérables, qui témoignent de facultés particulières. Elles l'ont consolé de l'ostracisme qui pesait, en 1861, sur les romans et en particulier sur les siens :

Si je n'ai pas continué mon droit chemin (comme romancier, observateur de la vie réelle), ce sera la faute de mon temps et non la mienne, écrit-il... Je me dis que ces études (ses autres études) sur l'art et la littérature populaire (chansons, légendes, contes, imagerie, faïences, etc.) ne me sortent pas de ma route.

Elles coïncident et donnent le branle à toute une légion de chercheurs de province, Max Buchon en tête.

Champfleury en eut quelque satisfaction et de l'apaisement.

Pendant le mois de septembre 1862, Sainte-Beuve, très fin, me demandait souvent des nouvelles de Champfleury. Je me sentais un peu gêné pour lui en donner. Je n'étais pas encore ancien dans la maison. Champfleury ayant rompu un mariage était parti le jour même pour le banquet des *Misérables* à Bruxelles. Je l'avais accompagné à la gare du Nord, où il m'avait recommandé de ne pas prononcer tout haut le nom de Sainte-Beuve. Cette discrétion s'expliquait à l'heure du départ, à la gare, où s'étaient donné rendez-vous toutes les trompettes de l'opposition qui prenaient le train pour Bruxelles, mais auprès de Sainte-Beuve la contrainte était inutile. Comme il s'était intéressé à Champfleury pour lui faire avoir une place en prévision de son prochain mariage, je dus bien, un matin qu'il m'en parlait, lui avouer que le mariage était rompu. Champfleury avait appréhendé d'aliéner son indépendance et sa bonne humeur ; il avait reculé au moment de sauter le pas. « Faut-il tout de même demander la place sans la femme ? » fut la réponse de Sainte-Beuve. Il était trop bien disposé pour que je dise : non. — La place ne vint pas, mais d'autres compensations s'ensuivirent.

Il était difficile de rien cacher à Sainte-Beuve. Il voulait tout savoir, tout connaître. Il avait essentiellement un nez de curieux.

Il me demanda avec bienveillance :

— Mais où est-il donc ?...

— Je crois qu'il est à Bruxelles, répondis-je sans trop d'embarras.

— Ah ! comme cela, nous aurons des nouvelles du banquet...

Je transmis cette bonne parole à Champfleury. Je ne me trompais que de deux ans dans la même lettre, où je disais : « Dans six ans, peut-être, Victor Hugo sera en France ! »

Sainte-Beuve versa du baume sur les blessures que l'année 1862 avait faites à Champfleury.

L'article de Sainte-Beuve (1), écrivait Champfleury à Max Buchon le 8 janvier 1863, a dû produire un excellent effet et j'en ai été très content. Il est certain que, connaissant parfaitement ma vie, il a voulu m'être utile ; mais je ne suis qu'un animal qui ne sais guère que travailler et je vise difficilement à me tirer moi-même de mon cabinet pour obtenir quoi que ce soit qui me permette de travailler en paix...

Il se sentait soutenu et protégé, en quelque sorte, par un œil attentif, qui s'intéressait à ses travaux :

Sainte-Beuve a lu la moitié des *Mémoires* (2) : il me conseille d'attendre dix ans avant de les publier ; ç'a été son premier mot. Voilà donc deux ans de travail fortement enfouis.

(1) L'article du *Constitutionnel* sur Champfleury, reproduit dans les *Nouveaux Lundis*, t. iv, est du 5 janvier 1863.

(2) Les *Souvenirs et Portraits de jeunesse*.

Les *Mémoires* attendirent. Champfleury se replongea dans l'érudition ; mais l'érudition elle-même ne marchait pas toujours sans encombre.

La pudeur de la censure s'alarmait, en 1865, de la reproduction, dans l'*Histoire de la Caricature antique*, d'une mosaïque trouvée à Herculanum.

Un Priape-Hermès, représenté par un coq avec les attributs exorbitants du dieu, attend l'arrivée de trois oiseaux, une poule, une oie et un canard, qui gravement viennent l'implorer (1).

Champfleury nous a transmis ses démêlés avec la censure dans une lettre curieuse, adressée à Sainte-Beuve (3 mai 1865) :

MOI à M. Juillerat. — Quoi que vous disiez, monsieur, le livre de la *Caricature antique* n'a aucun rapport avec le musée secret du roi de Naples. D'ailleurs, vous avez laissé vendre à MM. Didot le sixième et septième volume d'*Herculanum et Pompéi*, qui contient une grande partie des reproductions des monuments licencieux de l'antiquité.

M. JUILLERAT. — Je ne connais pas ce livre.

MOI. — Mon livre sur la *Caricature antique* a été traité partout avec une bienveillance générale, à laquelle je ne m'attendais pas ; je n'ai pas l'intention de vous faire lire ces comptes rendus ; mais, comme je sortais, on m'a remis un article d'un de vos anciens collègues au Ministère de l'intérieur, d'un chef de division de la Sûreté, d'un homme considérable, conseiller à la Cour impériale, qui, spontanément, a fait le plus grand éloge de mon

(1) *Histoire de la Caricature antique*, 2<sup>e</sup> édition, p. 153 et 154, Paris, Dentu, 1867.



livre. Vous devez connaître M. Desmaze ; certainement sa position l'empêcherait de pousser à la vulgarisation d'un livre dont quelques pages seraient dangereuses. Bien mieux, M. Desmaze m'invite dans cet article à creuser le sillon et à écrire l'*Histoire de la Caricature au moyen âge*. Or, monsieur, avec la rigueur dont vous accablez Priape, vous ne laisseriez passer aucune reproduction des satires dirigées contre les moines.

M. JUILLERAT. — Certainement.

MOI. — Donc, vous m'empêchez de poursuivre mon but, vous m'empêcherez de graver ce moyen âge qui frappe tous les yeux aux frontons des cathédrales, et que les prêtres eux-mêmes font réparer par les architectes d'aujourd'hui.

M. JUILLERAT. — Nous ne permettrons jamais les gravures licencieuses. Mais enfin pourquoi tenez-vous tant à un phallus qu'il serait si facile de gratter ?

MOI. — J'y tiens comme à l'arc de Diane, comme au hibou de Minerve, comme à la massue d'Hercule.

M. JUILLERAT. — J'en parlerai au ministre demain.

MOI. — Et comme le ministre peut ne pas connaître le nom de M. Champfleury, qu'il ne lira pas mon livre, qu'il en ignorera la portée, que M. Juillerat ne me défendra pas, le ministre trouvera que M. Juillerat a raison.

Là-dessus je quitte M. Juillerat et cours attendre M. Malher.

M. Malher, décoré il y a quelques jours, a fondé l'*Événement* en 1848 en notre compagnie. Il est gendre de M. Barthe, ce qui ne doit pas le rendre indulgent pour la presse ; mais il a quelque parenté éloignée avec la famille Hugo ou avec celle de Meurice.

M. MALHER (dans la rue). — Ah ! je suis heureux de vous faire compliment de votre *Caricature*. J'ai lu le volume en entier et j'en ai été enchanté.

MOI. — Je ne m'en fais pas compliment et, loin d'en être enchanté, je quitte M. Juillerat qui ne veut pas donner l'*exeat* à une vignette, celle relative au Priape que voici.

M. MALHER. — Ils ne savent ce qu'ils font dans ces bureaux. Tous les jours nous poursuivons des livres et des gravures que M. Juillerat laisse passer. Le prix de votre livre, le public auquel il s'adresse, la nature des recherches, tout vous porte à concourir pour un prix à l'Académie. Y avez-vous pensé ?

MOI. — Je pense aux terribles magistrats de province qui, suivant M. Juillerat, pourraient me poursuivre.

M. MALHER. — Ce serait trop comique, et je vous souhaite un pareil procès.

MOI. — Moi aussi ; mais comme on ne veut pas laisser passer le corps du délit, malheureusement je ne jouirai pas du bénéfice d'une de ces poursuites fantastiques.

M. MALHER. — Le bureau de la presse (ou de la librairie) a deux poids et deux mesures. Il protège les uns, condamne les autres et cela sans appel. Nous sommes plus justes au Palais.

Cela, mon cher maître, pourrait s'allonger indéfiniment...

J'ai appris, au milieu des explications de M. Juillerat, qu'un monsieur, dont je ne me rappelle plus le nom, a envoyé ou doit envoyer au Sénat une pétition contre les livres immoraux... Et M. Juillerat tremblait de peur.

A ceci, j'ai répondu qu'il y aurait toujours un Chapuys-Montlaville pour demander le transport à Cayenne des romanciers ; que d'innocentes pièces de l'Odéon avaient été signalées comme des abîmes de perversité par un sot qui s'amusait à ennuyer le Sénat de ses imaginations ; ... qu'il se pourrait que votre entrée au Sénat, en qualité d'homme de Lettres, fût signalée par une défense énergique de la littérature, et que j'étais enchanté de la

pétition au Sénat si elle vous fournissait l'occasion de réagir contre ces demandeurs de morale.

Sainte-Beuve avait déjà résolu ces questions d'art et de morale dans sa *Lettre au Moniteur*, du 20 février 1860 (1), où il se défendait lui-même contre certaines accusations d'*immoralité*, au sujet de ses deux articles sur *Madame Bovary* et *Fanny*. Son passage au Sénat (de 1865 à 1869) fut marqué par des incidents assez célèbres pour qu'il ne soit pas nécessaire de rappeler ici qu'il y prit constamment la défense des droits revendiqués par Champfleury.

---

(1) Réimprimée depuis dans les *Causeries du Lundi*, t. xv.



## XII

*Le Retour de la Conférence.* — Opinion de Champfleury sur ce tableau. — Courbet prend mal ses observations. — Vermorel endoctriné par Courbet. — Déjeuner de Courbet avec M. de Nieuwerkerke. — Courbet naturaliste. — Republicanisme de M. Thiers.

Pendant que l'écrivain réaliste, qui n'avait pas dit adieu au roman, se recueillait, le peintre de plein air et de pleine eau, qui me disait un jour : « J'aurais cent bras que je ne peindrais pas tous les tableaux que j'ai dans la tête (1), » se détendait

(1) Les mots de peintres sur leur vocation seraient à recueillir. Prud'hon s'exprimait à ce sujet de façon très pittoresque, mais tout à fait crue. Il disait avec quelle partie de lui-même il peindrait s'il n'avait pas de bras, — et ce n'étaient pas les pieds. — Horace Vernet rappelait le mot de Prud'hon, quand parlant de sa propre peinture à lui, qui ne devait rien à personne, il disait où il ne mettait pas le nez, mais où Eugène Delacroix mettait le sien, chez Rubens. Gavarni était plus poli quand il prétendait que Daumier brossait ses pierres à dessiner avec son ventre. Courbet qui, à un moment donné, ne voulait plus être un *peintre*, mais un *homme*, se débarrassa un jour de sa vision de paysagiste, dans une brasserie de Besançon, en *peignant*, sur une table de bois, avec un doigt trempé dans de la bière, un grand et magnifique paysage, où tout y était, ciel, montagnes et forêt. Ses amis le laissèrent à sa contemplation. Ne voilà-t-il pas le vrai peintre ?

et se prodiguait en des manifestations où l'on ne retrouvait plus la main du maître. *Le Retour de la Conférence*, refusé au Salon de 1863, pouvait exciter le rire villageois, qui se contente du sujet. Les amis du peintre furent inquiets :

Je n'ai pas besoin de demander à l'homme, écrivait Champfleury à Max Buchon le 2 juin 1863, la raison de ce lâché si grave, lui qui exécutait la peinture en maître.

Courbet est dans un moment de crise par laquelle passent beaucoup d'artistes, suivant l'importance démesurée qu'ils s'attribuent. Il ne faut jamais se blesser d'être méconnu et de n'être pas récompensé suivant son mérite. Ces injustices ont été commises de tous les temps par la foule et les représentants de la foule.

Courbet s'est lassé trop vite : la peinture l'ennuie. Il ne trouve pas au bout de son pinceau les résultats considérables qu'il en attendait. Alors il peint à la diable avec ce secret raisonnement : « Cela est encore trop bon pour un public idiot ! »

Faute et très grande faute. J'en parle sagement, ayant moi-même passé par des crises semblables qui m'enlevaient tout ressort. Mais j'en suis guéri et vis dans une philosophie parfaite.

Quant à ce qui regarde plus spécialement les *Curés*, je me doutais par avance du manque d'adresse qui devait présider à cette conception difficile à faire passer.

Indépendamment de certaines pauvretés d'exécution, il y a des parties grossières, triviales, communes et en même temps peintes en papier d'auberge. Le groupe du paysan et de la paysanne qui rient de la débauche des curés est absolument raté. Le paysage est faible ; les mains des curés sont des vessies flasques.

Tout ceci pouvait se réparer. Je l'ai dit à Courbet, sans rien lui cacher. Mais l'homme se grise au milieu de bavards, de badauds, de railleurs qui l'assassinent de compliments en face et ne peuvent que l'ancrer dans un amour-propre déjà trop robuste.

Quand on emploie de si violentes machines de guerre, il les faut solides et portant coup. Un canon qui envoie des boulets à cent mètres, quand il doit atteindre à cinq cents mètres, est un mauvais canon. Courbet a tiré dans le vide...

J'en suis désolé pour Courbet qui loge une âme faible dans un corps robuste. Il lui faut maintenant cinq ou six ans de solitude à Ornans pour se rattraper de cet échec.

Ces conseils et ces exhortations déplurent à Courbet.

Nous sommes à moitié fâchés avec Courbet, écrivait Champfleury dans une lettre suivante (30 juin 1863).

Je lui ai fait quelques observations sur son tableau ; naturellement, il a dit le lendemain que *j'étais vendu au gouvernement*.

Courbet, mieux que personne, connaissait la dignité de Champfleury ; mais il se dévoyait parmi des têtes fêlées qui le faisaient déraisonner. Il devenait l'apôtre d'une philosophie née dans les brasseries, d'après laquelle il devait cesser d'être *peintre* pour n'être plus qu'un *homme*. C'était la religion de l'*homme*. Un soir de discussion sur ses tendances nouvelles, il avait déclaré à Champfleury et à Bonvin qu'il aimait mieux être un *homme* que d'avoir pour état la littérature ou la peinture. « Je respecte le peintre et le littérateur, leur avait-il dit parlant à eux-mêmes, mais non *l'état*. »

Quant à son tableau des *Curés*, il disait :

Je prends ce que je pense dans la nature, et pour moi l'ensemble des hommes et des choses, c'est la nature.

Cette théorie naturaliste, excluant le choix du sujet, comporte du moins une exécution parfaite, le soin et le souci du style et de la forme qui sauvent, en littérature et en peinture, les sujets les plus audacieux.

Si Courbet traitait à l'occasion ses meilleurs amis de *vendus*, il avait de lui-même la haute idée que le gouvernement voulait l'acheter, et surtout il aimait à la répandre. Il dépassait les bornes du prosélytisme, quand il parlait de lui : nous l'avons entendu, un soir de 1867, endoctriner Vermorel, qui était un *jeune*, en revenant de Chatou. Nous avions hâte de les quitter, tellement il devenait intolérable d'entendre Courbet ne parler que de Courbet. Il était loin d'être un maître dans l'art d'engendrer le fanatisme autour de lui, et ne possédait rien de ce que Léon Daudet a décrit dans *l'Astre noir*. Le Franc-Comtois procédait de Proudhon plus que de Victor Hugo, né par hasard à Besançon. Dans la jeunesse, ces défauts, qui grossirent comme chez tous avec les années, pouvaient paraître amusants. Sa correspondance, qu'on a renoncé à publier, peut-être parce qu'il y aurait trop à élaguer, est curieuse. Il y abonde en lui-même avec

un abandon complet ; et ce sont des aveux qui sortent de l'ordinaire, comme quand il dit : « Le gouvernement désirait que je fasse un tableau *dans toute ma puissance* pour l'Exposition de 1855... »

Sa personnalité éclate, en toute sincérité, dans une lettre communiquée par M. le docteur Léon Coste, ancien maire de Montpellier, ami et exécuteur testamentaire de celui qui fut le Mécène de Courbet, Alfred Bruyas. Les *Archives historiques, artistiques et littéraires*, qui reproduisent ce document (1), l'ont intitulé : *Le déjeuner de M. de Nieuwerkerke et de Gustave Courbet* (1854). L'éditeur nous apprend qu'un des convives, traités ici de *satisfaits, de décorés et de vendus*, (c'était tout un dans le langage de Courbet), et désignés seulement par des initiales, M. C..., a eu la bonne grâce de confirmer l'absolue exactitude du récit de Courbet. La fameuse théorie de l'*homme* primant le *peintre*, dont se moquait tant Champfleury, s'y développe avec une expression arrogante. Cette lettre nous fait mieux connaître Courbet, et c'est ce qui la rend intéressante.

A la veille de l'Exposition universelle de 1855 (on était en décembre 1854), l'intendant des

(1) Tome deuxième (1890-1891), page 379, Eugène Charavay, éditeur, 4, rue de Furstenberg.



Beaux-Arts, M. de Nieuwerkerke, voulant grouper tous les noms glorieux ou marquants, tous les génies et talents célèbres, pensa à amadouer Courbet, non comme homme politique, mais comme peintre, et le fit prier, pour lui expliquer ses plans, à déjeuner chez Douix, au Palais-Royal. C'était choisir un terrain neutre. Daumier aurait décliné purement et simplement l'invitation, comme quand il refusa la croix la même année que Courbet ; mais Courbet fit avec l'intendant en 1854, comme il devait faire avec le ministre de 1870. Il feignit de se laisser dorer la pilule et il se donna tous les gants dans sa lettre à son ami Bruyas.

Le grand amateur, que nous avons bien connu, homme du monde, quoique partageant le symbolisme de Courbet en peinture, cherchant le sens mystique de ce qui n'avait d'autre signification qu'un magnifique effet de style et de couleur, et qui finit par être décoré par Gambetta, à la sollicitation de Théophile Silvestre, dut se sentir tout de même troublé et bousculé, dans sa distinction et sa politesse, par les termes et l'esprit de cette lettre. Il ne partageait pas les opinions sociales de Courbet :

Avant que je ne quitte Paris, lui écrivait le peintre, M. de Nieuwerkerke, directeur des Beaux-Arts, m'a fait inviter à déjeuner au nom du gouvernement, et de crainte que je ne refuse son invitation, il avait pris pour

---

ambassadeurs MM. C... et F..., deux *satisfaits et décorés*. Je dois dire à leur honte qu'ils remplissaient un rôle gouvernemental vis-à-vis de moi ; ils préparaient mon esprit à la bienveillance et secondaient les vues de M. le directeur ; d'autre part, ils auraient été contents que je me vendisse comme eux. Après qu'ils m'eurent bien conjuré d'être ce qu'ils appelaient *bon enfant*, nous nous rendîmes au déjeuner, chez Douix, au Palais-Royal, où M. de Nieuwerkerke nous attendait. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'élança sur moi, en me prenant les mains, en s'écriant qu'il était enchanté de mon acceptation, qu'il voulait agir franchement avec moi, et qu'il ne me le dissimulait pas, qu'il venait pour me convertir ! (Les deux autres échangèrent un coup d'œil qui voulait dire : quelle maladresse ! il vient de tout gâter !) Je répondis que j'étais tout converti, que pourtant, s'il pouvait me faire changer de manière de voir, je ne demandais pas mieux que de m'instruire. Il continua en me disant que le gouvernement était désolé de me voir aller seul, qu'il fallait modifier mes idées, mettre de l'eau dans mon vin, qu'on était tout porté pour moi, que je ne devais pas faire la mauvaise tête, etc., toutes sortes de sottises de ce genre ; puis il termina le discours d'entrée en me disant que le gouvernement désirait que je fasse un tableau dans toute ma puissance pour l'Exposition de 1855, que je pouvais compter sur sa parole, et qu'il mettait pour conditions que je présente une esquisse et que, le tableau fait, il serait soumis à un comité d'artistes que je choisirais et à un comité qu'il choisirait de son côté...

C'était bien mal connaître Courbet et aussi maladroit que le jour où M. Necker parla impertinamment à Mirabeau.

Je vous laisse à penser, continue le peintre, dans quelle fureur je suis entré après une pareille ouverture ; je ré-

pondis immédiatement que je ne comprenais absolument rien à tout ce qu'il venait de me dire, d'abord parce qu'il m'affirmait qu'il était un gouvernement et que je ne me sentais nullement compris dans ce gouvernement, que moi aussi j'étais un gouvernement, et que je défiais le sien de faire quoi que ce soit pour le mien, que je puisse accepter. Je continuai en lui disant que je considérais son gouvernement comme un simple particulier, que, lorsque mes tableaux lui plairaient, il était libre de me les acheter et que je ne lui demandais qu'une seule chose, c'est qu'il laisse l'art libre dans son Exposition et qu'il ne soutienne pas, avec un budget de trois cent mille francs, trois mille artistes contre moi. Je continuai en lui disant que j'étais seul juge de ma peinture ; que j'étais non seulement un peintre, mais encore un homme ; que j'avais fait de la peinture, non pour faire de l'art pour l'art, mais bien pour conquérir ma liberté intellectuelle, et que j'étais arrivé par l'étude de la tradition à m'en affranchir, et que moi seul de tous les artistes français, mes contemporains, avais la puissance de rendre et traduire d'une façon originale et ma personnalité et ma société.

Ce à quoi il me répondit : « Monsieur Courbet, vous êtes bien fier.

— Je m'étonne, lui dis-je, que vous vous en aperceviez seulement. Monsieur, je suis l'homme le plus orgueilleux de France...

Pour un peu, il s'écrierait comme un autre : « Je suis Raspail ! offrez-moi donc un titre qui me vaille ! »

La discussion s'échauffa sur ce ton, jusqu'au moment où M. de Nieuwerkerke dit « qu'il était bien malheureux qu'il se trouve au monde des gens comme nous, qu'ils étaient nés pour perdre les plus belles organisations et

que j'en serais un exemple frappant. » Je me mis à rire aux larmes, ajoute Courbet, en lui assurant qu'il n'y aurait que lui et les Académies qui en souffriraient. Je n'ose vous parler davantage de cet homme, je crains de vous ennuyer par trop.

Alfred Bruyas pouvait se sentir *ennuyé*, mais dans un autre sens, taquiné plutôt.

Pour terminer, continue Courbet, il finit par quitter la place, et, nous laissant en plan dans la salle du déjeuner, il allait passer la porte ; je lui pris la main et lui dis : « Monsieur, je vous prie de croire que nous sommes toujours aussi amis... »

Sentait-il qu'il était allé un peu loin ? Sa bonhomie se réveillait à l'égard de l'intendant des Beaux-Arts, tout aussitôt corrigée :

Puis, je me retournai du côté de C... et F..., en les priant de croire aussi qu'ils étaient deux imbéciles ; ensuite nous allâmes boire de la bière...

Ce n'était pas ce qui valait le mieux à Courbet.

Son mépris pour tout ce qui touchait au pouvoir tombait dès qu'on était franc-comtois. Il s'épanchait avec Francis Wey, ami du gouvernement, et à propos de son paysage de *la Roche Oraguay*, envoyé au Salon de 1861, il lui écrivait ainsi qu'à madame Wey :

Je vous parle à cœur ouvert, mes chers amis, parce que je sais depuis longtemps à quoi m'en tenir sur vous ; vous savez mieux que tout autre que j'agis sans spéculation, sans vergogne, et que je fais assister le public même à mes défauts. C'est peut-être de l'orgueil, mais en tout cas ce serait un orgueil louable, puisque ça me

prive, par honnêteté, de ce que ma peinture aurait pu me rapporter. Dans ma pauvreté, j'ai toujours eu le courage de n'être que ce que je suis, sans *balançoires*, sans monter le coup à personne, et pourtant, connaissant mon art à fond comme je le connais, ça m'eût été facile d'agir autrement ; mais il y a les lois de la naissance qu'il est difficile d'enfreindre. Mon grand-père, qui était un républicain de 93, avait trouvé une maxime qu'il me répétait toujours, c'est celle-ci : *Crie fort et marche droit*. Mon père l'a toujours suivie, et moi j'ai fait de même... (1)

Il invoque l'atavisme, et c'est un autre point de commun qu'il a avec les maîtres si *personnels* du naturalisme moderne, dont il est le père, encore plus que du réalisme, forme douce et tempérée d'un art qui comptait avec l'esprit, les mœurs et le goût des classes moyennes. Courbet écrivait d'Ornans, le 26 novembre 1849, à ses amis Wey, à propos de ses *Casseurs de pierre*, dont il leur faisait une description minutieuse et choyée :

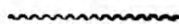
Oui, M. Peisse, il faut encanailler l'art ! il y a trop longtemps que les peintres mes contemporains font de l'art à idée et d'après des cartons... (2)

(1) Lettre des 19 et 20 avril 1861, publiée par les *Archives historiques, artistiques et littéraires*, tome premier (1889-1890), page 171. — Bourloton, éditeur, 20, boulevard Montmartre.

(2) *Archives historiques, artistiques et littéraires*, tome premier (1889-1890), page 35. — Pour épuiser cette riche mine que m'a signalée un ami, M. Gabriel Marcel, je citerai encore, dans le tome 11, page 279, *Une entrevue de Thiers et de Courbet* (1870) extraite de fragments de Mémoires laissés par le peintre. C'était

Son tort à lui était de croire que chacune de ses manifestations picturales portait un coup de cognée dans le tronc social.

Quant à Louis Peisse, c'était un honnête critique d'art de la *Revue des Deux Mondes* et du *Constitutionnel*, plutôt porté à l'impartialité pour les tentatives nouvelles.



avant les désastres et après le refus de la croix par Courbet, dont M. Thiers avait tenu à le féliciter. « Les divers propos et appréciations sur ce sujet terminés, il me demanda si j'étais toujours républicain. Je lui répondis que oui... » La conversation dévia sur les questions du prolétariat, où nécessairement on ne se trouva pas d'accord. Thiers s'y montra aussi peu éclairé que possible. Il alla même jusqu'à dire : « C'est comme la question de l'éducation du peuple. Trouvez-vous cela bien nécessaire ? Quand ils sauront lire et écrire, ils seront bien plus avancés ! Ils deviendront absurdes et voilà tout. » Courbet répondit avec raison à M. Thiers qu'il reniait ses propres origines, et que si on l'avait laissé dans l'ignorance, il ne serait pas devenu... M. Thiers. « Je crois que je ne serai jamais républicain, » dit, entre autres hérésies, M. Thiers. Comme il était bon prophète ! Et comme le *sic vos non vobis* serait encore applicable entre le peintre révolutionnaire et le réactionnaire attardé qui fonda la troisième République !



### XIII

Champfleury obtient le privilège du théâtre des Funambules. — Sa démission de directeur des *Fantaisies-Parisiennes*. — Lettre de Nadar. — Echange de lettres entre Champfleury et Courbet. — Disjonction définitive du groupe réaliste. — *La Femme au perroquet*.

Champfleury venait en 1863 (1) d'obtenir le privilège d'un théâtre des Funambules, qui devait être bâti sur le boulevard des Amandiers ; et c'est à quoi faisait allusion le mot stupide de Courbet.

Le privilège demandé par Champfleury tardait à venir et peut-être ne l'eût-il pas obtenu, sans la goutte d'eau, tombée à propos, qui fit déborder le vase. Le secrétaire de Sainte-Beuve, tout dévoué à Champfleury, profita d'une visite amicale de M. Camille Doucet pour lui faire présenter une requête à bout portant. Pendant que le directeur des Théâtres au Ministère d'Etat attendait dans le salon, madame Dufour, intendante de la maison, entra et lui dit le plus naturellement du monde : « Eh bien, monsieur Doucet, quand est-ce que vous accordez le théâtre des Funambules à mon ami Champfleury ? »

(1) Le privilège est du 16 avril 1863.

M. Doucet, pris d'assaut, exprima son étonnement à Sainte-Beuve qui comprit la comédie qui avait dû se jouer en bas et appuya.

Le privilège des Funambules ne servit à rien, d'ailleurs, à Champfleury, puisque la liberté des théâtres le débarrassa bientôt des embarras financiers que cette entreprise lui aurait créés.

Il n'en garda pas moins la marotte d'une direction de théâtre, et, deux ans après, il prenait celle des *Fantaisies-Parisiennes*, qui venaient d'être fondées, au boulevard des Italiens, par M. Louis Martinet, sur l'emplacement d'une salle où le grand amateur avait ouvert jusqu'alors des expositions de tableaux. Nous lui dûmes d'y voir pour la première fois l'œuvre rassemblée d'Eugène Delacroix. Un autre hiver, ce fut une exhibition très instructive de portraits de la Révolution. M. Louis Martinet possédait un journal, *le Courrier artistique*, qui prit le nom de *Fantaisies parisiennes*, le 3 décembre 1865, à l'occasion de l'ouverture du nouveau théâtre. M. Edouard Lockroy en fut rédacteur en chef. Paul Parfait, le futur auteur des *Mouchards*, joués par Dailly, y collaborait, ainsi que Francisque Sarcey. Champfleury m'a raconté, de longues années après, la joie de Paul Parfait et de M. Edouard Lockroy, lorsqu'il leur donna, comme directeur des *Fantaisies-Parisiennes*, le premier argent qui



les faisait hommes de lettres. — C'était le temps enfin où le même *Courrier artistique* annonçait que « M. Courbet, en reconnaissance des remarquables articles publiés sur Proudhon par M. Sainte-Beuve (dans la *Revue contemporaine*), allait, dit-on, peindre un portrait en pied de l'illustre sénateur, pour le prochain Salon. »

Le malheur est que ce *canard* ne se soit pas réalisé.

Les amis de Champfleury s'inquiétèrent de le voir directeur de théâtre. Un correspondant du *Courrier de l'Aisne* écrivit à M. Edouard Housaye, directeur du journal laonnois (qu'il ne faut pas confondre avec le *Journal de l'Aisne*, dirigé par le propre frère de Champfleury, M. Edouard Fleury) :

Dites-moi donc où veut en venir votre compatriote Champfleury. Le savez-vous ?

Après avoir lancé son *Histoire de la Caricature antique*, il lance celle de la *Caricature moderne*. Puis il se fait directeur de pantomimes, de fantocchi.

Quel est le but du plus illustre champion qu'ait eu le Réalisme ? Je le suis de l'œil depuis et devant ses *Bourgeois de Molinchart* ; je sais qu'il ne donne au hasard que ce qu'il ne saurait lui refuser ; ce n'est ni un fou ni un sot. Que veut-il ? où tend-il ?

Champfleury adressa au frère d'Arsène Housaye cette lettre justificative et motivée qui résume la vie d'un homme de lettres — et rien que de lettres — sous le second Empire :

(17 novembre 1865). — Un correspondant de votre journal s'étonne de me voir diriger le théâtre des Fantaisies-Parisiennes et demande avec trop d'inquiète sympathie où tendent ces nouveaux efforts pour ne pas lui répondre.

Mon premier volume date de 1847 ; mon dernier, d'octobre 1865.

Entre ces ouvrages ont été publiés une vingtaine de volumes, — un par an, à peu près, — tous travaux pour lesquels le public m'a encouragé autant qu'il était en son pouvoir.

Arrivé à quarante ans, je dus songer à répondre par des œuvres longuement méditées aux encouragements de la presse et des lecteurs.

Comme j'étais préoccupé de l'indépendance dans l'étude, un de mes amis, M. Louis Martinet, m'offrit spontanément de diriger le théâtre dont il est le propriétaire.

J'acceptai pour la raison suivante :

De 1712 à 1735, Le Sage travailla pour le théâtre de la Foire, ce qui ne l'empêcha pas, pendant, d'écrire *Gil Blas*, car vous savez, mon cher ami, que vingt ans s'écoulèrent entre la publication de la première partie de ce beau roman qui parut en 1715 pour n'être achevé qu'en 1735.

Sans me comparer à ce romancier si illustre, me serait-il permis d'avoir sans cesse son exemple sous les yeux ?

Deux tiers de mon activité appartiennent au théâtre des Fantaisies-Parisiennes ; l'autre tiers d'études, de réflexion et de production, je le conserve pour ceux qui m'ont encouragé dans la vie littéraire, pour mes amis connus et inconnus.

Illusions qui ne tinrent pas ! La réalité des détails matériels fit sentir à Champfleury qu'il

allait perdre le meilleur de lui-même. Son court passage aux Fantaisies-Parisiennes fut marqué pourtant par *la Pantomime de l'avocat*, sa dernière création de ce genre, que joua Charles Deburau (2 décembre 1865).

A la nouvelle de sa démission, Nadar lui adressa une lettre qui prouve en quelle estime était tenu Champfleury :

Je parlais avant-hier à Asselineau de mes préoccupations pour ta situation nouvelle d'impresario. Bien que nous nous voyions peu, que nous n'ayons pas toujours été d'accord et que, sur ce qui s'appelle la littérature, je crains bien que nous n'y soyons jamais (ce qui importe peu), je craignais fort que tu ne compromisses malgré toi, dans un métier qui n'est pas le tien (dont félicitations), la réserve et le caractère de dignité littéraire que tu as toujours respectés en toi...

Nadar s'exprimait exactement comme Lorédan Larchey sur le compte de Champfleury.

Ce respect, continue-t-il, est trop rare dans ces temps-ci pour que les honnêtes gens, sans exception, ne t'en aient pas tenu note bonne depuis longtemps...

Ta lettre, que je trouve ce matin dans la *Gazette* de de Pène, ... témoigne que, d'un coup et tout net, tu tranches une situation dangereuse. Elle témoigne d'une décision d'esprit et d'un courage honorables, et tous ceux qui, de près ou de loin, peuvent s'intéresser à toi ou sont tes amis t'en applaudiront comme je le fais de bon cœur...

Il ne restait plus à Champfleury de ses deux directions de théâtre que le propos tenu par Courbet à l'occasion du privilège illusoire des Funambules.

Je ne sais qui avait rendu à Champfleury le mauvais service de lui répéter que Courbet avait dit qu'il était vendu au gouvernement.

Champfleury, justement blessé, s'en vengea par une série de lettres, dans lesquelles il ne ménageait pas la *picardise*, j'entends par là ce sel mordant qui assaisonne la franchise et la sincérité picardes, — des pointes d'ironie sous des poignées de vérité. — Toujours l'esprit local que Champfleury avait emporté de sa montagne natale, de la *grimpette* laonnoise. A Courbet d'abord, il répondit :

Vous parlez trop et vous ne peignez pas assez. Vos amis sont affectés de la position que vous prenez comme *homme* et de celle que vous perdez comme *peintre*...

Courbet se disculpa par une longue lettre, adroite et confuse, pleine de divagations et de fautes d'orthographe, qui le justifiaient mal du motif de sa querelle avec Champfleury. Les fautes d'orthographe ne sont pas reprochables à qui excelle dans tout autre art que celui de la plume. L'outil, l'aiguille ou le pinceau ne relèvent pas de l'écriture. L'orthographe d'un mime est réglée d'après le geste : Champfleury en a publié des modèles. Celle de Courbet était modulée selon le rythme et l'accent du paysagiste franc-comtois. Il écrivait comme il peignait et comme il parlait, selon les règles de son art. J'ai retenu, pourtant, de sa réponse troublée, deux passages, l'un qui

le montre travaillé, dès 1863, d'un mal prématuré, mais qui était déjà celui de la France : « Je désire que la France se gouverne par elle-même, » y est-il dit : — et cet autre qui le rapprocherait des deux David, s'il en avait eu la maîtrise :

Je n'admets pas non plus qu'un homme se retire de l'action commune. Les plus grands esprits qu'on admire dans la tradition ont été constamment mêlés à tout ce qui se passait de leur temps.

Champfleury, qui connaissait Courbet mieux que Courbet lui-même, n'était frappé que des prétentions disproportionnées du peintre, et il en augurait mal pour son avenir, « s'il ne peut briser, écrivait-il à Buchon le 30 juin 1863, ce monstrueux orgueil au bout duquel j'entrevois de fatales conséquences. » Le mot est malheureusement à noter comme prophétique.

Champfleury, qui flairait toujours l'excentrique, continuait, comme s'il pensait encore à Jean Journet (1) :

Je défendrai les opprimés dans la mesure de mes moyens ; mais je ris des dieux modernes, quelque religion qu'ils inventent. Cela, Courbet, s'il lisait avec attention, aurait dû le deviner même dans la polémique que, tout jeune, j'avais à son sujet.

Chaque lettre qui suit est un coup d'aiguillon pour Courbet, reçu par Max Buchon, qui avait pris en quelque sorte le bœuf pour symbole de sa province dans ses *Nouvelles franc-comtoises*.

(1) *Les Excentriques*, nouvelle édition, Paris, Calmann Lévy, 1877.

---

Courbet doit être à Ornans, écrivait Champfleury le 14 novembre 1863. Si vous le voyez, tâchez de le retenir dans le pays le plus longtemps possible. Il a besoin de se retremper en pleine nature. Il veut, disait-il à Sainte-Beuve, exécuter encore un tableau de *Curés*. A mon sens il se trompe, et vous savez que je ne fais pas partie de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Les malices contre les prêtres sont bien dans l'esprit français, mais non pas à l'état d'épopées. Courbet veut-il devenir le Kaulbach d'une série de fresques antireligieuses ? Cela ne prendra pas. Quoi qu'il en dise, *le Retour de la Conférence* est un échec. Que Courbet peigne des paysages de sa province, des sujets domestiques, là est son véritable rôle : mais, grands dieux, qu'il se garde du symbolisme et de la satire pour lesquels son esprit n'est pas fait...

Je suis furieux contre lui, disait-il une autre fois (24 juin 1864), quand je pense que de si belles promesses ont abouti non seulement aux *Curés*, mais encore à tant de pauvretés que j'ai vues dans son atelier. Je porte une partie de son succès comme aussi de ses défaillances, et vous pensez si j'aurais été ravi d'avoir bien prophétisé...

Il revient avec insistance, avec malice, sur la maladie de Courbet à laquelle il propose toujours le même remède, l'air de la campagne :

Je suis enchanté que Courbet travaille, écrivait-il le 29 octobre 1864. Cet attirail de campagne lui sera bon et plus salubre que les brasseries de Paris. La campagne doit lui faire oublier, je l'espère, le rôle de sauveur du monde par la peinture. Il est peintre, robuste, excellent peintre. Qu'il reste donc ce que la nature l'a créé, seulement peintre...

Ce qui suit dans la même lettre témoigne d'un

esprit bien revenu des illusions de 1859, où il se serait cru un « ennemi de la société, » s'il n'était pas allé dans le monde :

(29 octobre 1864). — ... Si j'ai eu quelques bouffées d'amour-propre dans ma vie (et qui pourrait se vanter d'y avoir échappé !) le travail me les a dissipées comme la pluie fait de la poussière.

Plongé dans d'immenses travaux d'érudition qui sont au moins aussi fatigants que ceux de la composition, j'en suis arrivé à rêver une vie tranquille, dégagée de tout intérêt et appliquée seulement au travail.

Ma situation est un peu moins bruyante que jadis et je pourrais maintenant essayer des romans, quoique la besogne me tente médiocrement. Non pas que j'en fasse fi, mais réellement, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Je vis écarté du monde parisien à ma façon. Je suis partout, et l'on ne me voit nulle part. J'ai perdu pas mal de temps dans des salons où l'on m'attachait un fil à la patte ; j'ai fini par casser le fil.

La vérité est que la diable de génération à laquelle nous appartenons a été étouffée aux trois quarts.

D'un côté, de vieux nègres comme ce Dumas qui emplirait tous les journaux de prose qu'il n'écrit pas ;

De l'autre, des jeunes gens alertes, comprenant leur époque, qui sont entrés dans la vie armés et sur la défensive, sachant ce qu'ils avaient à faire.

Nous autres, je parle d'une bande d'une douzaine, nous n'avons pensé qu'à écrire pour notre plaisir sans nous inquiéter du reste...

Ne voyez dans ces lignes ni découragement, ni misanthropie, ni amertume. Au contraire, je m'étonne quelquefois qu'avec mon petit paquet j'aie pu faire pareille figure. Toutes sortes de sympathies et d'encouragements me sont

venus, qui m'auraient fait oublier les coups de bâton que j'avais reçus dans la lutte, si je m'en étais par hasard souvenu...

Parmi ces « coups de bâton, » Champfleury comptait toujours celui qu'il avait reçu de Courbet.

Une lettre de Buchon fut l'occasion d'une dernière confession générale et péremptoire, qui marqua la disjonction définitive du Réalisme. Comme on le verra par la lettre que nous allons publier, l'une des dernières de Champfleury à Max Buchon, les angles s'écartaient de plus en plus, l'équilibre se rompait et l'amitié elle-même de Buchon, qui servait de base à ce trio d'amis, subissant l'ascendant franc-comtois, penchait plus d'un côté que de l'autre :

(23 avril 1865). — ... Un mot m'a frappé dans votre dernière lettre, lui écrivait Champfleury, une accusation de vouloir *régenter* Courbet. Il faut que je m'explique à cœur ouvert, cette fois, d'autant plus que vous allez assister encore à une défaite (le tableau de Proudhon) (1) qui, s'il était possible de désillusionner notre ami, le mettrait en garde contre lui-même.

On n'a pas été lié quinze ans avec un homme, vivant près de huit heures par jour avec lui, sans l'aimer et le connaître. Quand j'ai perdu Courbet de vue, ç'a été pour m'isoler, réfléchir, étudier, travailler et tâcher de m'améliorer. Courbet a continué sa vie noctambule, que, du

(1) Champfleury entend par là le portrait de *Proudhon avec sa famille*, exposé au Salon de 1865, et qui fut un désastre.



reste, je n'avais pas partagée, et je suis arrivé à reconnaître ceci : que, doué de qualités considérables de peintre, il les avait laissé s'endormir dans la bière. Je sais combien le tempérament vous pousse ou vous accroche dans la vie. Courbet avait un trop riche estomac, moi un trop faible.

Courbet était malheureusement impropre à se replier sur soi-même, à sonder ses amis, à écouter ses confrères ; il n'était pas homme à étudier l'ensemble des critiques et à se demander ce qui l'écartait du public. Il a eu d'excellentes aspirations au début : je le reconnais ; mais il fallait les renforcer par un énorme travail et ainsi il eût été le maître de la génération actuelle qui en cherchait un de tous les côtés.

Sa vie, ses habitudes, ses conversations, son manque de respect pour les autres et pour lui-même l'ont conduit d'insuccès en insuccès, quand il pouvait se relever. J'en arrive quelquefois à douter du parfait équilibre de son cerveau ; mais surtout me choquent la fièvre des admirations banales et l'amour de la canaille qui en fait un frère de Pierre Dupont. Notre brouille, après ses paroles au moins légères de sa part, vient de ce que je lui ai écrit un jour, lui faisant voir clairement où, avec de belles qualités, Dupont était tombé. Si la nature nous gouverne, nous pouvons gouverner la nature.

Pensez donc quel intérêt j'avais à voir triompher Courbet. Nous sommes du même âge, nous avons lutté côte à côte, longtemps son nom appelait le mien, mon nom le sien, et, certainement, nous avons perdu de notre force en nous séparant. J'avais pris la résolution de ne jamais écrire un mot qui pût déplaire à Courbet, mais je ne pouvais trouver dans mon amitié rien qui pût lui plaire avec ma plume.

Remarquez que ce ne sont pas précisément les sujets

choisis par Courbet qui me choquent. S'ils étaient recouverts d'un manteau suffisant, peu m'importe qu'il montre une baigneuse, des curés ou la famille de Proudhon. Mais l'homme ayant au fond de lui-même l'instinct de la décadence de son exécution, cherche à se rattraper par des motifs tapageurs. Et voilà pourquoi, de l'avis même de ses amis qui ont un *intérêt matériel* à le défendre, ce tableau de Proudhon doit lui faire le plus grand tort.

Ainsi, un de ses compatriotes, appelé Luguet, marchand de tableaux, qui possède lui-même un certain nombre de toiles de Courbet à vendre (dont quelques-unes très cher) a été dans la consternation en voyant l'envoi du Salon.

Je ne vois pas de remède à cette triste situation ; mais je voulais vous donner une idée de l'opinion parisienne, qui ne se fonde pas sans raison...

*La Femme au perroquet* releva tout cela en 1866. — Bonvin, homme de doctrine et de principes sans concessions, dit que c'était « du Dubufe » ; mais l'opinion, qui cherche toujours un maître, et qui, quand elle croit l'avoir trouvé, ne s'accroche pas plus à un système qu'à un autre, acclamait Courbet (1).

Le *clou* du Salon rallia la critique mondaine. About, trouvant l'atelier de la rue Hautefeuille

(1) Nous faisons tous les ans une visite au Salon avec Sainte-Beuve. Nous y rencontrâmes cette année-là l'abbé Coquereau, aumônier de madame la princesse Mathilde, qui avait accompagné le retour des Cendres sur *la Belle Poule* et assisté au bombardement de Mogador. Il cherchait *la Femme au perroquet*. Nous lui en fîmes les honneurs.

désormais trop humble pour le peintre, lui conseilla de vivre à la façon grandiose et somptueuse des artistes de la Renaissance, d'avoir, du moins, un hôtel à soi, à défaut d'un palais comme Cellini. Courbet jugé digne, d'après sa nouvelle manière, de mener cette superbe existence qui a gagné peu à peu les peintres de la vie moderne, ne se laissa pas tenter.

Il ne se sentait pas né pour ces grandeurs.

La nature l'avait « doué d'yeux réfléchissant admirablement la verdure des montagnes, l'âpreté des rochers, le calme de la mer, les gouffres des vagues. Elle l'arma pour vingt ans de luttes, mais pas plus... » Pendant ces vingt ans, « l'ouvrier » ne faillit pas à sa mission. C'est encore des papiers posthumes de Champfleury que j'emprunte cette manière de « réfléchir » le talent de Courbet.





## XIV

Enfantin demande la fondation d'un Crédit intellectuel. — Point de départ des Statuts nouveaux de la Société des Gens de Lettres. — Champfleury révolutionne le Comité. — Mariage de Champfleury. — *Salon bourgeois*, par Duranty. — Symbolique paire de ciseaux. — Champfleury décoré.

J'ai procédé par sélection et me suis le moins possible écarté du cadre, tracé d'avance par Champfleury, en n'extrayant de sa Correspondance avec Max Buchon que les parties relatives aux rapports du peintre et du romancier.

Mes propres souvenirs m'ont servi parfois autant que la copie des lettres, revue et corrigée par l'auteur, qui me l'avait confiée.

C'eût été compliquer ce travail de mosaïque que d'y faire entrer de force tout ce qui ne se greffait pas absolument sur une amitié longtemps célèbre.

Bien d'autres incidences m'auraient tenté au cours de cette Correspondance ; mais les reproduire toutes équivalait à se substituer purement et simplement au rôle d'éditeur.

Comme tous les hommes de travail lent et de pensée silencieuse, Champfleury avait un trop plein d'esprit vif et prime-sautier qu'il mettait sous seing privé à l'adresse d'amis tels que Max Buchon, Poulet-Malassis, Lorédan Larchey, Jules Troubat (je puis bien me nommer), d'autres encore.

Sa Correspondance est remplie de traits sail-lants, d'anecdotes amusantes, d'aventures de voyage, petites *Sensations de Josquin*, où l'art reprend toujours ses droits, d'esquisses ou de portraits écrits *sub irato* ou pour l'amour de rire.

Ce serait rendre service à la littérature que de la publier, car l'homme d'esprit resta toujours homme de lettres, même quand il occupait des fonctions administratives à Sèvres.

L'enchaînement des idées m'a entraîné parfois un peu loin, au fur et à mesure que je dépouillais la copie des lettres de Champfleury à Max Buchon. Sans tenir toujours compte des dates, j'ai groupé et rapproché, à la rencontre, des faits analogues.

Cette Correspondance s'arrête au 21 mars 1866.

La province opérait de plus en plus sur le poète salinois, et c'est un dissolvant pour les passions littéraires, qui s'y éteignent faute d'aliment.

Champfleury, de son côté, suivait sa voie active et féconde.

L'utopie dans l'air était alors la création d'une

banque de crédit littéraire. Les commissaires du banquet de mai 1864, dans leur *Note adressée aux membres de la Société des Gens de Lettres*, avaient emprunté cette idée à une lettre retentissante d'Enfantin sur la fondation d'un *Crédit intellectuel*, que reproduisit *l'Opinion nationale* du 24 mars 1863. Le continuateur de Saint-Simon y demandait à MM. Péreire, Michel Chevalier, Charles Duveyrier, et autres dépositaires de la pensée du grand réformateur, l'ouverture d'un crédit intellectuel, sur le modèle du crédit industriel, — plus vaste encore, — embrassant toutes les intelligences en détresse, incapables d'enfanter et de produire, faute d'un crédit mobilier — oh ! très mobilier, comme disait Sainte-Beuve, à propos de *l'ouvrier littéraire*, revendiqué par lui avec tant de malice dans ses articles sur M. Le Play.

Champfleury, qu'on n'eût pas soupçonné, sans hérésie, de saint-simonisme, bien qu'il fût de toutes les fêtes chez le père Enfantin, s'ouvrit un crédit intellectuel à lui-même dans les Œuvres de Saint-Simon et de son représentant le plus autorisé, par la lettre qu'il écrivit au *père* dans le premier moment et qu'il eut le plaisir d'y retrouver par la suite (1). Les tendances auxquelles

(1) *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, Notice historique sur Enfantin, XIII<sup>e</sup> vol., Dentu, 1867.

cédait son esprit réfléchi méritent encore qu'on s'y arrête :

Mon cher monsieur, y disait-il (27 février 1863), j'ai lu et relu votre brochure aux Péreire, j'en suis enthousiasmé.

A la première lecture, j'ai cru avoir affaire à une utopie généreuse.

En relisant et en annotant, je vois combien l'idée peut devenir pratique.

La littérature qui s'est affirmée au demi-siècle, vers 1848, n'était plus avec le saint-simonisme.

Vous avez rattaché la chaîne et elle est solide.

... Je sentais qu'il y avait quelque chose à tenter ; mais les écrivains et les artistes fatalement sont maladroits en spéculation, tous les intelligents étaient tournés vers les spéculations intellectuelles.

Votre lettre est un vif rayon jeté sur cette grande question. Les hommes qui débattent depuis si longtemps la propriété intellectuelle, n'ont rien trouvé dans la discussion d'égal à votre idée.

Vous avez mis le doigt sur la plaie, et vous avez fait mieux que de l'indiquer, vous indiquez le remède.

Ce qui avait éloigné la nouvelle génération de l'école saint-simonienne était la tendance et les résultats purement industriels.

Vous remettez en lumière une nouvelle face du saint-simonisme. Vous vous ralliez les écrivains, les savants, les artistes...

Ce qui frappait particulièrement Champfleury dans la brochure d'Enfantin, c'était le passage suivant qu'il signalait en ces termes dans *la Presse* du 3 mars 1863 :

... M. Enfantin, entre autres exemples, cite Victor Hugo, obligé de garder *les Misérables* pendant dix ans pour

échapper aux conditions léonines d'un traité signé dans sa jeunesse.

Champfleury en était d'autant plus touché qu'ayant cédé lui-même, dans sa jeunesse, la propriété d'un volume, il a écrit depuis les inconvénients du système dans une note significative :

Il est vrai que je n'ai pas continué de vendre mes livres à ces conditions ; mais d'autres écrivains qui s'étaient liés dans le principe pour plusieurs années et un certain nombre de volumes, n'ont pas pu retrouver, quand leur réputation s'est dessinée, le fruit de leurs premières œuvres. Un seul volume, vendu *à toujours*, dans les conditions du présent traité, offre le plus grand danger. Plus d'œuvres complètes possibles sans la participation *forcée* du propriétaire de cette œuvre qui dicte les conditions qu'il lui plaît et entre en maître dans les bénéfices d'une spéculation faite par d'autres, où lui seul n'a que des bénéfices à recueillir. Je peux citer l'exemple d'un homme qui, propriétaire à toujours d'un des livres les moins remarquables de Chateaubriand, a vécu toute sa vie sur ce livre, car les éditeurs de chacune des nombreuses éditions de Chateaubriand étaient obligés de compter avec lui pour obtenir le droit de rééditer ce volume.

Champfleury trouvait l'écho de sa propre opinion dans ce qu'ajoutait Enfantin :

Voici des gens qui ne peuvent pas même profiter de la hausse de leur réputation, de leur gloire ! Et ce ne sont pas là les plus ignobles *forfaits* que soient contraintes de subir les personnes pour lesquelles le crédit n'existe pas.



Je vous assure (c'est toujours Enfantin qui parle) que le sort des gens qui ne sont point patentés de l'industrie, qui n'ont pas de biens au soleil, et qui, se sentant quelque chose dans la tête ou au cœur, ne peuvent l'en faire sortir, faute de cet air vivifiant qui s'appelle le crédit, je vous assure que leur sort est mille fois plus misérable que celui du journalier en face du chômage, et que cette maladie corromprait et pervertirait des anges. Faites-la disparaître, vous convertirez des démons.

Dans sa brochure de 1864, *La Société des Gens de Lettres de l'avenir, Lettre à MM. les organisateurs du banquet du 15 avril 1864*, qui fut une Cène décisive pour l'avenir de l'association, Champfleury rendait ce nouvel hommage au père Enfantin :

... Il faut qu'un homme ayant donné au public la meilleure partie de lui-même, son intelligence, n'attriste plus les colonnes d'un journal par l'annonce de son décès à la maison Dubois.

Les soldats ont leurs Invalides.

Et s'il ne s'est pas trouvé jusqu'ici de gouvernants pour comprendre que la plume est plus lourde à porter que le fusil, que l'encre répandue sur le papier est souvent plus féconde que le sang, qu'il faut plus de courage pour écrire sincèrement sa pensée que pour monter à l'assaut, nous le comprenons, nous, et tous, nous devons faire de grands efforts pour triompher par l'association.

Aux siècles passés, cette plume et cette encre ont coûté la vie à plus d'un esprit indépendant.

La plume et l'encrier sont encore aujourd'hui un médiocre blason dans notre société préoccupée d'intérêts matériels.

L'écrivain moderne, qui écrit pour instruire et délasser ses concitoyens, travaille avec l'assiduité des anciens bénédictins, sans avoir le gage d'une vie médiocre et tranquille.

Un homme l'avait bien compris qui, cherchant dans une brochure récente à montrer les besoins de l'intelligence, mit en avant la grande idée du *Crédit intellectuel*... (1).

Fort de cet enseignement, Champfleury révolutionnait en 1866 la Société des Gens de Lettres dont les procès-verbaux constateraient les orages, auxquels des orateurs tels que Ernest Hamel, Ernest Alby et l'esprit réformateur de Champfleury prirent une part prépondérante. Ils revendiquèrent les droits de l'homme de lettres, chacun avec leur expérience, leur talent et leur passion personnelle. Hamel était resté convaincu que la propriété littéraire est une propriété comme une autre. Beaucoup de nos confrères ne sont pas loin de le croire.

(1) Champfleury précurseur des Félibres de Paris, au moins par la manière de procéder, c'est ce qui ressort pour moi d'un autre passage de cette brochure : « ... On jette sans cesse en avant le mot de décentralisation. Transportez-vous une fois par an dans une ville de province, à des époques solennelles. Allez fêter à Langres l'anniversaire d'un Diderot, à Hesdin celui d'un abbé Prévost, à Tours celui d'un Balzac, que le souvenir attaché à des noms glorieux guide ces manifestations, et vous répandrez peu à peu dans les départements les plus éloignés les idées intellectuelles du jour et du moment... » Les Félibres fêtent plutôt des gloires locales que des gloires nationales, et c'est en quoi ils diffèrent de l'idée encyclopédique de Champfleury.

Des luttes parlementaires qui agitèrent en ce temps-là la Société des Gens de Lettres, sortirent les Statuts nouveaux sur lesquels elle a vécu depuis. Des écrivains sérieux, convaincus, assidus, zélés, s'y attelèrent, comme des membres d'un Comité de Salut public. Champfleury, avec son esprit patient et persévérant, assumait la tâche de dresser les plans de la *Chronique de la Société des Gens de Lettres* et de la rédiger jusqu'en août 1867. Le premier numéro date du mois de mai 1866. Champfleury y fit preuve d'esprit de suite et d'organisation. Il m'en offrit un jour les seize premiers numéros comme son œuvre propre, et elle est bien de lui.

Il allait bien réaliser un autre rêve.

Un soir, avant dîner, Sainte-Beuve me jeta par la fenêtre, dans le jardin, une lettre dont il avait reconnu l'écriture.

— Que vous dit Champfleury ? me demanda-t-il un moment après.

— Il se marie, répondis-je ; il épouse une parente d'Eudore Soulié (le conservateur du Musée de Versailles, futur beau-père de M. Victorien Sardou, ami de la princesse Mathilde et très lié avec Sainte-Beuve, jusqu'au jour où le passage du critique au *Temps* le brouilla avec l'Altesse).

Mademoiselle Marie Pierret avait eu pour par-

rain Eugène Delacroix (1). Le grand peintre, ami de M. Pierret père, quand il venait passer la soirée dans cette aimable famille, y restait quelquefois jusqu'au matin, pendant que tout le monde dormait, à copier des médailles, dont le futur beau-père de Champfleury, mort avant le mariage de sa fille, était, paraît-il, amateur. La griffe de Delacroix se reconnaissait aux croquis de peintures et de dessins, conservés dans *le Salon bourgeois* de la Chaussée d'Antin, qui semble avoir inspiré l'article de Duranty dans *la Rue de Vallès* (13 juillet 1867). — Ce fut probablement son cadeau de noces à Champfleury :

... Le salon bourgeois est un véritable type, né du pur développement des choses et des situations, indépendamment du goût, des combinaisons et du caprice imitateur des gens. Aussi est-ce le seul qui tranche avec le passé et exprime une société différente. La vertu et la vigueur morales et spirituelles de la classe moyenne s'y sont développées. Il est le sol fécond où croissent et prospèrent les hommes de professions libérales, la meilleure atmosphère pour l'intelligence et dont il sort toujours une forte race intellectuelle : le vrai sol natal ou nourricier de ce vif monde parisien pour qui l'odeur du palissandre et de l'acajou est préférable à l'odeur des foins, et le mobilier bourgeois a plus de fraîcheur qu'un coin de bois derrière une haie...

(1) « Ce sont les enfants de Pierret qui ont posé pour les enfants de la *Médée* de Lille ; la petite fille est devenue madame Champfleury. » (Note posthume).

---

Au milieu de notre mobilier bourgeois l'âme reste légère, ni engourdie, ni excédée, ni appauvrie. L'affection la remplit, et on est tout imprégné d'idées de mariage, d'existence régulière, heureuse et digne.

Quel singulier attendrissement, quelle onctueuse saveur des joies du foyer on y ressent en entendant clapoter de mauvais pianos sous des doigts maladroits ! Quelque air qu'il joue, le piano semble toujours chanter une *Marseillaise* du mariage !...

Et qu'elles sont gaies, aimables, intelligentes, continuait Duranty, les jeunes filles à fine taille de peuplier qui pensent à autre chose en tracassant les touches du clavier ! Femmes préférables aux autres quand elles sont spirituelles, ou même lorsqu'elles ne le sont pas...

Mais aussi, elles sont là dans le vrai milieu pour la toilette que rien n'écrase ou n'éteint. Tout ce qui est autour y fait cortège. Les mousselines mousseuses et fraîches, les soies fines et brillantes, le piqué tendre et printanier, les fourrures dont la couleur est parente de l'acajou, le velours qui absorbe la lumière dans ses plis et a l'air d'être fait d'ombre, y prennent un charme particulier. C'est comme un accord général, une satisfaction commune, un cœur bien compris. Les jolis visages des jeunes filles, blancs ou rosés, y ont un incomparable aspect de porcelaine transparente, c'est-à-dire de matière délicate et soigneusement travaillée. Même les cheveux gris, le teint d'ivoire et les grandes rides des vieilles dames y gardent de ce précieux et de ce bon état. On dirait seulement des étoffes passées, mais parfaitement conservées, sans accrocs, sans usure, sans tache...

On a tout un salon bourgeois de l'époque. — Et quel épithalame ! « Quelque air qu'il joue, le piano semble toujours chanter une *Marseillaise*

du mariage !... » C'était le ton et la note du Réalisme, représenté par Champfleury, dont Duranty était encore le disciple. On voit en quoi il diffère du *goncourisme*, affectant le mépris pour la bourgeoisie, et du naturalisme brutal.

Une jeune, nombreuse et charmante lignée se réunissait autour de l'aïeule, madame veuve Pierret, dans ce salon avenant et hospitalier, où Champfleury allait devenir le beau-frère d'un architecte de talent, M. Vila. Il fit la connaissance de sa femme chez Manet ou chez madame Paul Meurice (chez les deux à la fois, si je m'en fie à mes souvenirs). Il se sentait attiré vers le mariage, selon une expression de Franklin, comme « la moitié dépareillée d'une paire de ciseaux qui n'a pas encore trouvé son autre branche. » Il écrivait à sa fiancée :

Mademoiselle, si vous croyez, comme on l'a dit, qu'un être non marié ressemble à une moitié de ciseaux qui ne peut rien faire sans son autre moitié, je vous offre mes sympathies, mon amitié et mes efforts pour couper ensemble, du mieux qu'il sera possible, l'étoffe de la vie (1).

Mademoiselle Pierret répondit par l'envoi d'une paire de ciseaux.

Elle lui apportait en dot de la souplesse d'esprit et de la gaieté. En me présentant à elle, il me fit remarquer qu'ils avaient même nez, — de ces

(1) Extrait du *Dictionnaire* de Larousse, article Champfleury.

nez qui rejoignent le menton et n'engendrent pas la mélancolie. — Elle avait même menton... de galoche et de sa douceur féline, à lui, dans les yeux.

Il avait bien trouvé son autre branche.

Le lendemain de leur mariage, je priai Sainte-Beuve de demander la croix pour lui. Sainte-Beuve me dicta une lettre pour M. Danton, directeur du personnel sous le ministère Duruy. Champfleury fut décoré le 15 août 1867.

Son ami Ernest Alby, qui avait été avec lui l'un des plus ardents promoteurs de l'organisation actuelle de la Société des Gens de lettres, lui écrivait le 20 août :

... Je suis très heureux que cette distinction vous ait été accordée. *Elle nous honore tous*. Il y a longtemps qu'elle vous était due. Vous êtes un des premiers parmi nous par le talent et le caractère. Et il a fallu tout votre désintéressement, tout votre éloignement des sollicitations et des brigues ministérielles pour que cette récompense ne soit pas venue vous chercher plus tôt...

---



## XV

Lettres de Champfleury sur l'état d'esprit qui régnait à Bordeaux pendant le siège de Paris. — Une patriote de l'Aisne lègue son bien à la nation. — Tendances de plus en plus marquées de Champfleury vers l'étude des arts populaires. — Projet d'embellir les gares avec des sujets régionaux. — Parti à tirer de l'imagerie populaire. — Lettre de M. Duruy sur l'enseignement par les yeux. — Nomination de Champfleury à la Manufacture de Sèvres. — Mort de sa fille et de sa femme. — Lettres de condoléances de Victor Hugo, de Banville et de Nadar. — Collaboration conjugale des femmes. — Portrait de Champfleury par lui-même. — *Le Double*.

Un Avertissement du maire de Paris, Etienne Arago, en date du 10 octobre 1870, adressé au domicile de Champfleury, rue de Bruxelles, 20, lui faisait savoir que, par décret du Gouvernement de la Défense nationale du 17 septembre 1870, il était taxé, pour un loyer compris dans la deuxième catégorie, à la somme de soixante francs, « pour l'acquit de la taxe municipale établie sur les locaux des habitants qui se sont éloignés de Paris pour toute autre cause que pour un service public. »



Champfleury avait été planter sa tente dans le Bordelais. Il avait emmené femme et enfants. Cela faisait quatre bouches inutiles de moins dans Paris. Sa myopie, ses quarante-neuf ans, son mauvais estomac, auraient fait de lui un bien mauvais garde national.

Une pièce de vers gascons, qui lui fut adressée à l'occasion d'un exemplaire qu'il avait offert de sa *Succession Le Camus*, nous apprend qu'il quitta Sauternes en novembre 1870 pour aller à Saint-Macaire.

Une lettre de lui, publiée par Edouard Houssaye, directeur du *Courrier de l'Aisne*, nous renseigne sur l'état d'esprit particulier de cette province, qui fut à un moment la capitale d'une nation décentralisée :

Bordeaux, 14 février 1871.

Depuis bientôt cinq mois, mon cher ami, que je vis dans la retraite au fond d'une petite campagne de la Gironde, il m'a été facile de suivre les courants divers de la politique française, telle que l'exprimaient les journaux des départements non envahis.

Pour la première fois, la province était appelée à juger directement, et sans contre-coup des idées parisiennes, le grave mouvement politique qui s'opérait en Europe : quelques journaux d'Aquitaine en ont profité, dès le début du blocus de la capitale, pour se prononcer vigoureusement contre ce Paris qui, disaient-ils, était la cause principale de tant de maux. Je dis à dessein *journaux d'Aquitaine*, car il règne au chef-lieu de la Gironde une arrière-idée

---

de royaume, une vanité qui n'a pas de raison d'être et une jalousie aussi peu fondée contre Paris. Si le luxe, les plaisirs et les mœurs faciles de la capitale sont excessifs, de ce côté Bordeaux est au moins aussi corrompu que Paris ; mais la Gironde n'a pas encore réuni de groupes de poètes, de savants, d'artistes de toute nature qui échappent aux corruptions des grands centres, se retrempent dans le travail et font grande la France à l'étranger.

J'accepterai volontiers la décentralisation politique à condition qu'elle entraîne la décentralisation intellectuelle.

Un simple fait pour servir de thèse. La Chambre de commerce de Bordeaux a pour secrétaire un certain M. Brunet, rédacteur en même temps de la partie financière du journal *la Gironde*. Cela, toute la ville le sait ; mais si vous exceptez une dizaine de personnes qui s'occupent de questions littéraires dans le pays, on ignore généralement que le même M. Brunet est un des bibliographes les plus connus de l'Europe, qu'il a publié un nombre considérable de brochures sur les sujets les plus divers, que ses travaux contiennent toujours quelque utile renseignement et qu'on peut consulter le savant sur n'importe quelle matière avec la certitude d'en obtenir quelque lumière. Mon premier soin en arrivant dans le pays a été de me mettre en rapport avec M. G. Brunet, dont la mémoire vaut la bibliothèque la plus étendue ; en revanche, j'ai rencontré à la Bibliothèque de Bordeaux un jeune journaliste du pays, qui faisait d'inutiles recherches, sans se douter qu'il eût pu consulter avec certitude le savant, son collaborateur au journal *la Gironde*.

C'est vous dire combien peu se connaissent, se fréquentent et se frottent les quelques intelligences qui, à Paris, formeraient groupe et se prêteraient une utile et cordiale assistance...

---

Dans une lettre du 8 mars, revenant sur l'explosion de la citadelle de Laon, — qui l'avait naturellement impressionné, loin de sa ville natale et sans communication avec elle, — il parle « d'autres traits de patriotisme plus obscurs qui ont été fréquents pendant la guerre. » Et il cite celui-ci, dont l'auteur, habitant les Landes, est justement originaire de l'Aisne. — Il y a de l'atavisme révolutionnaire dans ce département, depuis Saint-Just qui offrit ses terres à la commune de Blérancourt, pour qu'elle eût une place publique.

Des citoyens de fortune médiocre, disait Champfleury dans sa lettre au *Courrier de l'Aisne*, se sont dépouillés d'une partie de leurs biens pour venir en aide au gouvernement.

Une veuve, qui avait pour tout avoir quatre-vingt mille francs d'économies, les légua à la nation. Je suis d'autant plus heureux de vous faire connaître ce beau trait que la donataire était fille d'un instituteur de votre département.

Madame veuve Coquelin est décédée le 18 décembre 1870, à Chandebœuf, commune de Saint-Sauveur-des-Landes, arrondissement de Fougères, laissant le testament olographe suivant :

— « Ceci est mon testament.

— « Je soussignée, Virgine Mihaut, veuve Coquelin, receveuse des postes en retraite, d'accord avec mon père et avec ma mère qui partagent mon désir (mon père a été pendant cinquante ans instituteur privé à Rozoy-sur-Serre, Aisne), j'institue l'Etat français mon légataire uni-

---

versel en nue propriété, à la charge par lui de distribuer ce qui restera de ma succession aux enfants de ceux qui sont tombés glorieusement sur nos champs de bataille dans cette cruelle guerre avec la Prusse. Je prie de choisir de préférence ceux qui seront cultivateurs.

— « Mon désir est de venir ainsi en aide au gouvernement, et de contribuer autant qu'il est en mon pouvoir à reconnaître et à récompenser l'héroïsme de nos soldats. »

Champfleury rapporta du doux pays où il venait de séjourner le roman de *la Pasquette*, pittoresque et très suggestive étude de mœurs méridionales, d'un amour de vieillard pour une paysanne en herbe et d'une captation d'héritage par des *réguliers*. *La Pasquette* (c'est le nom de la petite héroïne) parut en 1876 (1).

Les obstacles, rencontrés sous l'Empire à toute création vivante et mordante, l'avaient détourné peu à peu de ce genre de production, malgré les encouragements inattendus, qui le payaient de sa fermeté et de sa confiance en un art moderne auquel il avait donné tant d'impulsion.

M. de Pontmartin, qui revenait décidément de ses préventions réactionnaires contre le réalisme, lui écrivait un jour des Angles, par Villeneuveles-Avignon, le 2 décembre 1868 :

... Il y a plus d'un an que j'ai eu le plaisir de parler, dans *la Gazette*, de votre *Belle Paule*, un de vos meil-

(1) La Société nationale d'Encouragement au bien décerna à ce livre une médaille d'honneur le 20 mars 1877.

leurs romans (*c'est une étude de mœurs académiques, transposée, comme son titre l'indique, à Toulouse*). J'y avais trouvé, dans la seconde moitié surtout, des scènes de comédie excellentes. Le *Félibre* est merveilleux et pris sur le fait. Comment ne songez-vous pas au théâtre ? Vous avez la verve comique ; vous avez, ce qui m'a si déplorablement manqué, le sentiment du *vrai*. Vos personnages sont vivants, nets, en saillie, et moi qui vis beaucoup en province, j'affirme que, si Balzac a peint les provinciaux d'une façon plus grandiose, vous les avez vus et dessinés d'un crayon plus fin et plus juste. Il y a, dans l'observation de Balzac, tout un côté d'admirable visionnaire, d'halluciné de génie. Vous avez, vous, la sagacité et le sang-froid de l'observateur...

Le critique prenait Champfleury par son faible en lui parlant de théâtre. Le romancier y pensa toute sa vie, et se borna à publier, en 1886, *la Comédie de l'Apôtre*, qui « n'est pas du théâtre, » mais qui le « sera peut-être vers l'année 1900. » — Les temps sont arrivés. — Dans une préface et un épilogue, très sarcastiques, bien faits pour rallier M. Emile Bergerat et tous les partisans du *théâtre en liberté*, l'auteur, quelque peu sceptique et plein de fantaisie, donne la raison de sa croyance en l'avenir de son œuvre :

Je laisse à d'autres plus autorisés, dit-il, de pronostiquer sur le sort des anciennes sociétés ; *la Comédie de l'Apôtre* montre ce qu'on peut attendre des nouvelles et le sort qui fatalement attend leurs fondateurs... En 1900, *la Comédie de l'Apôtre*, qui ne se rattache à aucun système, à aucune école, paraîtra peut-être plus moderne qu'en 1886, date de sa publication.

---

La lutte pour le roman avait fatigué Champfleury. Ses facultés maîtresses d'ordre, de méthode et de précision, qui firent de lui un conservateur émérite à Sèvres, s'appliquaient de plus en plus à l'étude d'un art particulier, éminemment *populaire*, mais non dans le même sens que celui qu'il attachait aux *simples*, recueillis dans les campagnes. Il éleva à la recherche des manifestations de l'opinion, dans l'histoire connue de l'humanité en révolte, ce monument, où il procédait par sélection et où le document gravé vient si finement et si spirituellement parfois à l'appui de l'érudition. En vingt-trois ans, il publia l'*Histoire de la Caricature antique* (1865), suivie la même année de l'*Histoire de la Caricature moderne*, l'*Histoire de la Caricature au moyen âge* (1872), l'*Histoire de la Caricature sous la République, l'Empire et la Restauration* (1874), l'*Histoire de la Caricature au moyen âge et sous la Renaissance* (1876), l'*Histoire de la Caricature sous la Réforme et la Ligue, Louis XIII à Louis XIV* (1880), et enfin le *Musée secret de la Caricature* (1888).

L'*Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution* qui avait précédé (1867), l'*Histoire de l'imagerie populaire*, venue depuis (1869), d'autres travaux du même ordre, tels que les *Chansons populaires des provinces de France*, pu-

bliées en 1860, et les nombreux articles non recueillis en volume, que mentionne la bibliographie si bien dressée par M. Clouard, sont l'encyclopédie de cet art joyeux, sentencieux, malicieux, aux coloris expressifs et parlants, qui fut longtemps l'enseignement du peuple.

Il n'en faisait pas pourtant l'objet d'un culte béat et y recherchait autre chose que la vaine satisfaction d'un collectionneur. Dans *l'Imagerie de l'avenir* qui termine son livre, il poursuit une utopie qu'il avait déjà émise, en 1861, à propos de Courbet, dans ses *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*. Il demandait que les gares fussent couvertes de peintures se rapportant à la contrée traversée par la grande voie. Il y revient encore dans le chapitre de *l'Imagerie* ayant pour titre : *Du dessin comme moyen d'éducation* :

L'industrie, qui s'est emparée de l'empire du monde et des capitaux, dispose de plus d'espace que les cathédrales et attend un artiste digne de couvrir les murailles vides de ses temples.

Est-ce que les produits tirés des entrailles de la terre ne sont pas intéressants à peindre sur les murs d'une gare ? Beaux tableaux que le travail de l'homme dans les mines ! Il est des lignes fertiles en grands hommes de toute nature ; le sol a donné naissance à des intelligences particulières. Voilà de beaux portraits. Que de monuments intéressants sur le parcours ! Voilà des architectures à combiner aux scènes industrielles, aux paysages, aux personnages célèbres, aux grandes scènes historiques.

La gare de Lyon offre des vues de villes (Montpellier entre autres) sur le parcours du P.-L.-M. A Montpellier même, dans mon enfance, la salle d'attente de la gare offrait des peintures de ce genre, qu'on n'y laissa pas. On est revenu plus tard à cette idée dans l'hôtel de la Préfecture, dont l'escalier est couvert des vues des principales villes de l'Hérault, par le peintre Eugène Baudouin.

Champfleury ne semble avoir écrit son livre de *l'Imagerie* que pour y préconiser, à la fin, la *nécessité de l'enseignement par les yeux* ; et il rappelle le projet émis dans ce but, en 1848, par M. Frédéric Villot, conservateur du Louvre, de fonder une école de gravure en bois.

Les chefs-d'œuvre du Louvre seraient reproduits sur de grandes planches avec l'accentuation robuste que les graveurs de Titien et de Rubens ont donnée aux ouvrages de ces maîtres. Eugène Delacroix, encore jeune et toujours enthousiaste, s'offrait à dessiner lui-même en larges traits, à la plume, *le Naufrage de la Méduse*, pour répandre, par des fac-simile en bois, cette importante composition parmi les masses. D'autres tableaux, *propres à échauffer le cœur du peuple*, devaient être publiés d'une façon économique à l'aide de la gravure sur poirier.

Cela eût bien valu, ajoute Champfleury, les *Malheurs d'Henriette et de Damon*.

Le chapitre intitulé : *La France ne peut rester ignorante*, où Champfleury « s'étonne que l'idée de l'instruction obligatoire n'ait pas prévalu, » (on n'était encore qu'en 1869), concorde avec



l'esprit de réforme que Champfleury voulait imprimer à l'art populaire de l'imagerie.

En 1870, ayant exposé à M. Duruy ses vues et plans pour la fondation d'un journal, *l'Imagerie nouvelle*, dont le numéro spécimen seul a paru (sans date), l'ancien ministre de l'Instruction publique lui répondit par cette lettre qui dut satisfaire Champfleury pleinement :

Paris, le 30 avril 1870.

Monsieur,

Notre instruction populaire ne manque ni d'hommes habiles, ni de méthodes éprouvées, ni de livres savants sous une forme élémentaire. Mais pour l'enfant, pour l'adulte qui confine à l'enfance intellectuelle par l'état inculte de son esprit, nous n'usons pas assez de l'agent le plus actif, l'enseignement par les yeux.

J'aurais voulu que les murailles nues de nos soixante-dix mille écoles fussent couvertes, du haut en bas, d'images où l'art, la science, la morale et la patrie auraient trouvé leur compte.

De l'école, elles seraient passées dans la chaumière où elles eussent remplacé *le Juif errant*, *Fualdès* et les produits mal venus ou malsains de l'imagerie des colporteurs.

Cette révolution scolaire, je l'avais commencée par une Histoire naturelle populaire pour laquelle :

Des membres de l'Institut avaient choisi les animaux et les plantes ;

Des professeurs du Muséum avaient rédigé les légendes explicatives et les artistes de ce grand établissement avaient dessiné et colorié les figures.

Vous voyez que je faisais comme les directeurs des théâtres impériaux les jours de représentation gratuite : je ne donnais que de l'excellent.

---

Il est inutile, après cela, de vous dire si j'applaudis à l'œuvre que vous tentez par l'*Imagerie nouvelle*.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

V. DURUY.

Le spécimen, soumis à M. Duruy, texte et gravures, répondait aux idées exprimées dans cette lettre. Le ministre et le romancier, de la descendance de Diderot, chacun dans leur genre, pour l'application des idées pratiques, s'entendaient sur le but utile à donner à l'image.

Du reste, Champfleury n'avait pas d'yeux que pour l'imagerie populaire, pas plus qu'à Sèvres il ne se renferma dans le culte exclusif de la faïence ancienne ou moderne. L'amour de l'art et de la curiosité le tourna, avec une prédilection un peu railleuse, vers la littérature romantique de 1825 à 1840, et il en reconstitua l'histoire dans son livre des *Vignettes romantiques* (1883), où bien des noms oubliés de poètes et de romanciers revivent, grâce à la vignette. La littérature commandait la truculence, mais l'art était charmant, et d'une élégance qui marque l'époque des Célestin Nanteuil, des Johannot, des Deveria, Jeanron, Edouard May, Jean Gigoux, Camille Rogier, Allier. Ce sont les *illustrateurs* de ce livre, dans lequel Champfleury a rassemblé l'œuvre caractéristique de leur crayon disséminée et perdue

dans des ouvrages de cabinet de lecture, devenus des raretés bibliographiques.

Un amusant projet de lettre de lui, *non envoyée*, à un dessinateur romantique, M. Jules Goddé, de Nantes, nous donnera une idée de sa façon de travailler :

Sèvres, le 18 juillet 1879.

Romantique sans pudeur,

Je découvre petit à petit vos crimes dans la longue instruction que je poursuis.

Vous êtes accusé d'avoir perpétré une lithographie à la plume, vers 1834, *la madona col bambino*, pour le poète Alfred Vannault, le musicien Hippolyte Monpou et l'éditeur Romagnesi. On a trouvé sur cette romance trace de vos complices : l'inscription en tête ne laisse aucun doute : « Hippolyte Monpou à Célestin Nanteuil. »

Cette bande de mécréants a beau vouloir se couvrir du masque de la religion en affichant sur le titre des épi-graphes de saint Luc et du poète angevin Jehan Michel, prétendu auteur du *Mystère de la Conception*, il n'en reste pas moins probable qu'il y a là un foyer de romantisme qui compte nombre d'adeptes.

Le dessin signé d'initiales timides J. G. se rattache au fâcheux enseignement de Camille Rogier ; ce dernier sera mis en accusation avec Hippolyte Monpou, Alfred Vannault, Célestin Nanteuil, vous et Romagnesi comme ayant fourni les instruments facilitant le crime.

Egalement vous avez embarbouillé de noirs crayons un *Caprice* du même Monpou et du poète Charles Dovalle.

Inculpé déjà pour le frontispice de la *Lénore* et de complicité avec Balzac pour *Eugénie Grandet*, des aveux seuls peuvent appeler sur votre crime l'indulgence du tribunal.

---

Avez-vous prêté, à votre souvenance, le concours de votre crayon à d'autres poètes, d'autres compositeurs de musique, d'autres romanciers, d'autres insurgés ?

Quelques-uns de vos produits détestables ne sont-ils pas enfouis dans des collections d'écrits romantiques de Paris ou des départements ?

Quels sentiments vous faisaient agir, autres que ceux de la gloire, en pareille matière ?

Vos rapports avec les chefs de la bande, Célestin Nanteuil, Hippolyte Monpou, Camille Rogier, quels étaient-ils ?

Le tribunal appréciera surtout vos révélations sur ce dernier accusé qui s'enveloppe dans l'ombre et, dit un rapport d'agent, est parti pour l'Orient.

Le magistrat chargé de l'enquête croit devoir faire un appel pressant au repentir de l'inculpé J. Goddé ; par là seulement il obtiendra quelque commisération du tribunal et le sort qui l'attend sera adouci suivant la nature, le développement et la précision de ses révélations, relatives aux forfaits des bandes romantiques qui désolaient la France vers 1834.

Le juge d'instruction,

CHAMPFLEURY.

Il prenait aux livres ce qu'ils avaient de meilleur. Le goût des collections le tenait tellement qu'il déchira un jour les feuillets de garde d'un vieil exemplaire de Gresset, ayant appartenu au père de Sainte-Beuve. C'était du papier *peigne*, sur lequel il voulait faire une étude.

Ces travaux de longue haleine ne font pas précisément vivre leur auteur. Champfleury sollicita et obtint l'emploi de chef des collections de la

Manufacture nationale de Sèvres, laissé vacant par la mort de M. Riocreux (1).

Une catastrophe endolorit bientôt sa vie, et causa, moins de trois ans après, la mort de sa femme.

Leur fillette périt victime d'un accident, causé par des allumettes (fin juin 1874).

Les témoignages de condoléances arrivèrent en grand nombre, celui-ci entre autres :

(4 juillet). — Comment faire pour ne pas toucher à une plaie vive ? je veux pourtant que vous sachiez le déchirement de mon cœur en présence de votre affreux malheur.

A vous, profondément,

VICTOR HUGO.

Banville écrivit :

Mon cher ami,

Je partage votre douleur que je me reprocherais de troubler par des paroles ; du moins je veux dire à madame Champfleury et à vous combien ceux qui vous aiment souffrent avec vous en un tel moment. Dans de si dures épreuves, il me semble que nous avons le droit de nous sentir unis par des liens fraternels ; croyez que vous avez avec vous toute la pensée, tout le cœur de votre dévoué,

TH. DE BANVILLE.

Le 20 septembre 1876, dans sa 41<sup>e</sup> année, madame Champfleury laissait son mari veuf, avec un fils. — Nadar adressa cette lettre cordiale à son ami :

(1) L'arrêté signé, pour le ministre, par Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, est du 14 mars 1872.

C'est par une lettre de faire part et non une indication d'obsèques que nous apprenons le second et bien autrement terrible malheur qui te frappe. — Une si vivante, brave et sympathique créature ! et qui t'aimait tant ! Et comment l'as-tu perdue ?

Je ne puis te dire à quel point nous te plaignons, ma femme et moi. Nous avons pris du premier jour pour ta femme une cordialité spontanée et nous regrettons de ne pas avoir pu marcher derrière toi pour le dernier adieu.

Nous te serrons tristement la main. Si tu viens à Paris, entre nous voir. Nous ne pouvons encore croire à l'épouvantable chose...

Ton

NADAR.

On se souvient de la paire de ciseaux que Champfleury avait reçue de sa femme comme symbole d'union. Dans une lettre qui ne devait être lue qu'après sa mort, Champfleury adressait ces recommandations touchantes à son fils :

Mon cher Edouard,

Quand je ne serai plus, tu trouveras dans cette boîte une montre et la paire de ciseaux que me donna ta pauvre mère avant de se marier. Nous devions couper longtemps ensemble l'étoffe de la vie : nous n'avons pu y réussir que dix ans à peine. Mais ç'a été avec courage. Tâche d'imiter ta mère et ton père. Sois bon, franc, honnête et que ces qualités se développant à mesure que tu avanceras en âge me permettent de te quitter sans de trop cuisants soucis.

Tu as été bien aimé par ta mère : j'ai essayé de la remplacer.

Je t'embrasse.

CHAMPFLEURY.

26 décembre 1877.

---

Un des plus beaux dessins du volume des *Chats* est de madame Champfleury. Répondant à un article de *l'Intermédiaire* de février 1887 sur la *Collaboration conjugale des femmes*, Champfleury consacrait ce dernier souvenir à la sienne :

En effet, Marie a souvent dessiné et gravé pour moi, mais seulement pour répondre à mes désirs.

Lancée par M. Pierret, son père, dans un petit cénacle d'intimes dont l'art était la plus grande préoccupation, Marie, grâce aux excellents enseignements qu'elle reçut, eût pu devenir une artiste distinguée. Elle avait trop de qualités morales pour y joindre l'amour de la réputation. Son amabilité naturelle, ses goûts modestes ne la poussaient pas à s'élever plus haut que les autres, et les petites passions qui forment le lot des peintres n'entraient pas en elle.

Très vive, très active, très courageuse pour ce qui était du domaine de l'intérieur, de l'instruction de son fils, sans sa tendresse pour moi, elle n'eût jamais touché à un pinceau, à une pointe de graveur.

Près du foyer éteint, dans ce temple de la famille, où Champfleury accrochait le portrait moral de sa femme, la place du sien est toute naturelle.

A part celui par Courbet qu'il a légué au Louvre, il a posé pour lui-même, mais non à la manière des peintres « qui tiennent complaisamment une palette pour rendre leurs propres traits. » Dans un *caprice* de penseur, intitulé *Le Double* (1), il suppose avoir en face de lui, à la

(1) Publié par *le XIX<sup>e</sup> Siècle*, du 17 novembre 1871.

Bibliothèque nationale, pendant qu'il travaille, un personnage qui lui ressemble étonnamment, et que les employés prennent pour lui. Cette révélation imprévue d'un autre lui-même semblerait procéder du fantastique, si Champfleury ne posait ce principe que « la réalité est déjà par elle-même suffisamment surnaturelle. » Il s'en tient donc à l'observation de la réalité sur son ménechme, l'étudie, l'analyse, et il en donne ce portrait ressemblant :

L'homme me parut inquiet et bizarre (1); cela se voyait dans les gestes et les mouvements. Le trait caractéristique de sa physionomie était la bouche, qu'il avait pincée, satirique et pleine de volonté. Une profonde ligne comme une entaille séparait horizontalement en deux son front qui, sans ce signe, eût paru plus développé : dans cette entaille était logée la méditation. Les paupières, légèrement fatiguées, accusaient une certaine délicatesse des organes visuels ; comme celles des félins, elles se rabattaient fréquemment sur la prunelle ; de longs poils raides et en désordre, qui recouvraient la lèvre supérieure, accentuaient encore cette ressemblance de l'homme avec les chats. S'il est admissible, ainsi que certains physiologistes l'ont avancé, que le nez soit une prolongation de l'intelligence, le double devait jouir de facultés développées, car ce nez étoffé tenait une place considérable dans la figure...

Ce qui me frappa surtout chez l'inconnu, fut l'absence de prétention quelconque en matière de toilette. Le double

(1) C'est exactement ce qu'il a dit de La Tour. Champfleury devait penser à lui-même quand il écrivait ce début de portrait : « La Tour était d'humeur bizarre, inquiet, nerveux... » (*Les artistes célèbres. La Tour*, par Champfleury, page 74).



s'habillait pour se conformer aux habitudes reçues. Ses vêtements étaient propres, mais portés avec la négligence d'un être qui a autre chose en tête que de s'occuper de semblables détails.

Quelqu'un vint lui parler pendant son travail, sans doute un fâcheux, à en juger par la singulière figure que fit l'homme et l'impatience avec laquelle il écoutait. Evidemment, en l'interrompant, on avait coupé quelque idée : ce furent mille grimaces qu'essuya le bavard quand il prit congé du double.

Une fois à travailler, le double ne connaissait plus rien de la vie matérielle ; il devait, à moins qu'un obstacle insurmontable ne l'arrêtât, se donner sans restriction, corps et âme, à tout ce qu'il entreprenait...

Le portrait se développe ainsi, au physique et au moral, en douze colonnes de feuilleton du *XIX<sup>e</sup> Siècle*. C'est très intéressant pour qui a connu Champfleury et même, pour qui ne l'a pas connu, cela reste une de ses meilleures *Sensations de Josquin*, une étude philosophique approfondie sur un original, qui n'est autre que lui-même.

... Il eût aimé, dit-il en terminant, à s'entourer d'amis cherchant les mêmes problèmes que lui, et apportant dans la conversation une nourriture fécondante pour l'esprit ; mais comme les préoccupations matérielles, les besoins journaliers, les fiévreuses impatiences modernes de la plupart rompaient en visière avec sa tranquillité, il vivait seul en compagnie avec ses pensées...

Il rompit lui-même en visière à ses amis, quand il alla à Sèvres, et les meilleurs, les plus dévoués applaudirent à ce changement dans son existence, qui lui assurait la tranquillité matérielle.



## XVI

Nouvelle série *d'Excentriques*. — Fernand Desnoyers  
auteur du *Bras noir*.

Champfleury a laissé les matériaux d'un nouveau volume d'*Excentriques*, dont il avait fait collection, depuis 1852 que le premier avait paru. Dans un projet de préface, *Les Excentriques du boulevard*, il se rend toute justice en rappelant à son sujet Diderot, le grand polygraphe précurseur de l'homme de lettres au XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui a le plus étendu le sens du mot *philosophie* et en a fait le synonyme de la littérature dans l'avenir. Champfleury dit dans cette préface :

J'ai toujours attiré vers moi les excentriques, comme si j'étais un aimant ; peut-être ces personnages bizarres ont-ils senti qu'ils avaient affaire à un homme indulgent qui complaisamment les regardait agir, ne cherchait pas à redresser leur singulière nature et n'avait rien du Géronte. Il se peut d'ailleurs qu'en certaines occasions j'aie fait les premiers pas.

Sans craindre d'être classé parmi ces excentriques dont quelques-uns avaient du bon, j'invoquerai le souvenir de Diderot ; quoique s'entretenant volontiers avec le Neveu de Rameau, le philosophe ne doit pas endosser le cynisme de son interlocuteur.

J'ai toujours marché sur le même trottoir que mes personnages qui suivaient le boulevard et s'y faisaient remarquer par la physionomie, le costume, l'attitude, les gestes, et c'est avec un sourire intérieur que je les regardais manœuvrer dans la vie parisienne qu'ils avaient su se rendre difficile ou plutôt que leur propre nature avait faite compliquée.

Tout un côté noctambule, particulier à certains de mes sujets, m'a malheureusement échappé : mes travaux ne me permettaient pas de suivre les excentriques dans les cafés de nuit qui avaient une action bien marquée sur leurs agissements du lendemain...

La nouvelle très amusante et très noctambule, *Le poète Puce*, où il s'est peint lui-même sous le nom de Bigle, lui avait suffi. Il voulait la dédier, en ces termes, à l'un de ceux qu'il honorait le plus parmi ses amis :

*A Lorédan Larchey.*

Vous m'avez conseillé parfois de réimprimer ce petit récit perdu à la fin d'un volume de Nouvelles (1) ; il ajoute en effet quelques touches nouvelles au portrait de l'auteur du *Bras noir*. Le poète Puce n'est pas sans analogies avec Fernand Desnoyers, et quoiqu'il eût été pris sur nature à la Brasserie des Martyrs, le poète eut l'esprit de ne pas se formaliser de la farce dans laquelle jouaient un rôle sa maîtresse et quelques-uns de ses compagnons, enragés noctambules.

De 1852 à 1855, Murger eût pu constater sur la rive droite de nouveaux sectateurs de sa *Vie de bohème*.

(1) *Ma tante Péronne*, un vol. in-12, Paris, Achille Faure, 1867.

---

Que les hommes graves, les ambitieux, ceux qui courent après la fortune et les honneurs me pardonnent d'avoir compris parmi les Excentriques des poètes, des peintres, des esthéticiens, des comédiens (1). Ils agissaient de la sorte lors du coup d'Etat de 1851 ; ils croyaient à l'art sans en tirer profit ; ils ne se remuaient que pour agiter des questions d'art et la plupart sont morts pleins de foi dans leur œuvre, regardant l'argent comme un mirage.

L'auteur du *Bras noir* a trop occupé Champfleury pour qu'on ne s'y arrête pas. Et tout d'abord on a le droit de se demander aujourd'hui ce que c'est que *le Bras noir*. C'est Champfleury qui va nous l'apprendre, dans les cinq feuilletons du journal *la Constitution* (du 14 au 18 septembre 1871), où revit pour nous celui qu'il appelle *le dernier bohème*, sous ce titre général : *Les Excentriques*, dont Fernand Desnoyers rouvrait la série, restée éparse.

*Le Bras noir*, œuvre capitale du poète, qui fondait dessus un avenir de gloire, est une pantomime en vers — Champfleury était curieux de voir des comédiens traduire des vers par des gestes — qui fut jouée aux *Folies-Nouvelles* vers 1860. L'*Almanach parisien* de cette année-là, qui

(1) Champfleury fait ici allusion à la future galerie des *Excentriques*, qui n'a pas été recueillie en volume, et où seraient entrés Fernand Desnoyers, Courbet, le comédien Bache, Eugène Pick (de l'Isère), etc.

---

était l'*Almanach* du poète, donne un dessin du *Bras noir*, par Courbet. C'est aussi tout ce qu'il en reste.

Tentative avortée, dont l'auteur tira beaucoup vanité par la suite.

Au point de vue de la pantomime pure, dit Champfleury, bon juge en pareille matière, le poète, qui avait les mêmes illusions que moi, ne se doutait pas que cet art avait subi un sort semblable à celui de la tragédie.

Un vent particulièrement malsain souffla vers 1852, qui modifia profondément les croyances, les mœurs, les aspirations poétiques.

La pantomime, cet art d'une pureté antique, devait voir désertier ses autels par la foule ; à sa place, des tréteaux furent dressés, sur lesquels se débattaient de froides insanités auxquelles s'intéressaient des princesses qui descendaient au rang de filles, et des filles qui, grâce à la décadence des mœurs, avaient peu à faire pour devenir princesses...

Fernand Desnoyers n'en resta pas moins l'auteur du *Bras noir*.

Il n'était pas homme à se contenter de la gloire de l'anonymat que lui vaut son fameux vers, tombé dans le domaine public :

Il est des morts qu'il faut qu'on tue !...

Champfleury donne la pièce entière et dit qu'elle ne serait pas déplacée dans les premières œuvres d'Auguste Vacquerie. — C'est l'indignation romantique contre l'école du bon sens qui a dicté ces vers, au cours d'un voyage au Havre :

Habitants du Havre, Havrais,  
 J'arrive de Paris exprès  
 Pour mettre en morceaux la statue  
 De Delavigne (Casimir) ;  
 Il est des morts qu'il faut qu'on tue !  
 Moi, je m'appelle Clodomir.  
 Clodomir, soit ! mais je suis digne :  
 Je hais Casimir Delavigne !  
 Ponsard est sa feuille de vigne  
 Qu'Emile Augier voudrait cueillir !

C'est facile à retenir. Le difficile seulement est de l'oublier.

Le chef-d'œuvre de Desnoyers, c'est sa chanson de *Madame Fontaine*, si aérée, si ensoleillée, si gracieuse, si légère, qu'elle donna envie à Sainte-Beuve d'écrire un article sur la *chanson* :

. . . . .  
 Nous revenions en bateau  
 D'une île prochaine ;  
 Le soleil brouillait dans l'eau  
 Sa figure pleine...  
 Qu'il est chaud, qu'il est joyeux,  
 Le rayon qu'a dans les yeux  
 Madame Fontaine,  
 O gué !  
 Madame Fontaine.



1 Nous revenions en bateau... (*Madame Fontaine*).

En la citant tout entière, Champfleury ajoute l'appréciation suivante qui mérite d'être retenue :

Tout est bien venu dans ce tableau clair et gai ; la bonne humeur a dicté ces vers inspirés par une aimable femme, et certainement un tel morceau de poésie restera dans une anthologie de la chanson et sauvera de l'oubli le nom du poète.

Sans doute, Fernand Desnoyers fut pris de quelque tendresse pour l'aimable madame Fontaine que j'entrevois le sourire sur les lèvres, se plaisant dans la société des amis du plaisir ; une sorte de *madame Grégoire*, mais plus distinguée et plus moderne, car ce qui distingue cette génération de celle des chansonniers précédents, fut un plaisir moins bruyant, plus intellectuel et moins *goguette*.

Et c'est aussi par ce côté littéraire que fut pris Sainte-Beuve, quand il me dicta la note qui devait commencer l'article :

Non, la chanson n'est pas morte avec Béranger...

On ne m'en voudra pas, si j'évoque un temps où l'on riait beaucoup, mais où la littérature était notre préoccupation principale. Champfleury m'ayant demandé peu de mois après la mort de Sainte-Beuve si le critique n'avait pas laissé quelques notes ayant trait à l'auteur du *Bras noir*, je lui répondis par la lettre suivante, qu'il destinait à servir d'appendice à son étude sur Fernand Desnoyers :

« Sainte-Beuve s'en était tenu à grossir un rouleau de chansons à mesure qu'on lui en pré-



sentait une nouvelle. Il aurait fait sur la chanson moderne un article amusant, pour lequel il ne s'est jamais senti en veine ni en verve. Il lui fallait, pensait-il, une certaine dose de gaité, qu'il reconnaissait ne pas avoir (de cette nature-là du moins) dans le caractère. Cependant un matin il se fût senti en train qu'il eût commencé, et l'article eût été fait le soir même. Il est resté à l'état de projet. Je n'ai retrouvé aucune note. Sainte-Beuve se contentait d'amasser des pièces qu'il y eût fait entrer en les cousant ensemble, et passant d'un chansonnier à l'autre. A la vérité, ils présentaient peu de surface pour sa façon d'aborder un sujet, et comme Sainte-Beuve n'avait jamais vécu avec eux, il ne savait par quel côté les prendre. Leur côté pittoresque ne se montrait pas bien.

« Je n'ai jamais pu décider Desnoyers à venir avec Noisette. C'est ainsi qu'il fallait les présenter dans toute leur spirituelle et délurée façon de vivre. Mais ces messieurs si audacieux dans les brasseries, quand il fallait aller voir un bourgeois chez lui, et le plus avenant des bourgeois, sont tout de suite des poules mouillées. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Je ne pouvais pas plus me grimer comme Desnoyers. Je récitais ses vers sur la statue de Delavigne... Casimir, qui amusaient tant Sainte-Beuve (successeur de Casimir Delavigne

à l'Académie) qu'une fois il me les fit réciter à table devant madame Sand, MM. Berthelot, Flaubert et Dumas fils. Je chantais *Madame Fontaine* que Sainte-Beuve trouvait charmante. Je lui faisais connaître ainsi le nom du restaurateur Souvent, chez qui il n'est jamais allé, mais dont il admirait la rime avec l'adverbe *souvent*. Je lui dépeignis si bien *Noisette* qu'il voulut la voir dans ce café du passage des Panoramas, où *son* Fernand l'avait faite dame de comptoir.

« Elle disait : « *Mon* Fernand », comme dans *la Favorite*. Je me rappelle *Noisette*, m'abordant un soir à la brasserie des Martyrs, avec ces mots : « *Mon* Fernand est malade. »

« Une salle enfumée et éclairée au gaz en plein jour donnait une pauvre idée de cette *beauté* chiffonnée, qu'il fallait voir à la campagne, prenant la moustache de *son* Fernand, et chantant, sur un air connu, ce vers qu'elle se vantait d'avoir fait (car la poésie se gagne au contact des poètes) :

Aux crocs de ta moustache blonde...

« C'était ce qu'il eût fallu montrer à Sainte-Beuve, qui eût ressenti un peu de verve endiablée, s'il avait vu tout cela, car Desnoyers vous faisait sauter au plafond, en sa compagnie, comme un bouchon de champagne.

« Si Desnoyers avait amené *Noisette* un soir, nul doute que l'article n'eût fini par sortir. Il ne

fallait qu'une surprise, une idée, un mot à Sainte-Beuve pour le faire jaillir. Ainsi quand il le fit sur vos *Chansons populaires*, il y avait longtemps que je lui avais chanté le Recueil. Mais l'article ne venait pas. Un soir je tombe sur celle qu'il a citée :

Derrière chez nous il y'a-t-un vert bocage...

Et dès lors Sainte-Beuve me dit : « Oh ! que c'est joli ! celle-là me fera faire l'article ! » L'article était débridé. Il fallait aussi trouver la chanson *honnête* à présenter aux abonnés du *Constitutionnel*, qui lisaient à haute voix, en famille, sous la lampe, les *Causeries* tous les lundis soir. Les œuvres complètes de ces messieurs offraient rarement rien de complètement irrépréhensible sous ce rapport. *Madame Fontaine*, cependant, aurait trouvé grâce d'un bout à l'autre, mais encore fallait-il en connaître l'auteur.

« Pierre Dupont, qui n'avait pas besoin d'être épluché, était venu se faire entendre chez Sainte-Beuve, et il y a un article sur lui dans les *Causeries du Lundi*.

« C'était tellement moderne et hors des habitudes élégiaques et du ton certainement plus élevé et supérieur où avait toujours vécu Sainte-Beuve, qu'il fallait de sa part une curiosité extrême pour se mettre à la portée. Il y allait en toute gaîté ; mais il ne voulait pas faire faux.



De l'auteur de *Bras Noir* voyez ici l'image ;  
C'est un Parisien romanesque et railleur ;  
Réaliste et sensible, il veut un double hommage :  
Il ressemble à l'objet qu'on appelle chou-fleur.

CHARLES MONSELET. (1)

(1) Ces vers ont été publiés par Fernand Desnoyers, en regard de son portrait, d'après une peinture de Courbet, dans l'*Almanach parisien pour l'année 1860*, qui parut quatre ans (jusqu'en 1864), avec la collaboration effective d'hommes d'esprit qui s'appelaient Banville, Champfleury, Monselet, Scholl, Audebrand, Baudelaire, Théophile Gautier, etc.

« De même, des lakistes aux sentiments si simples et si limpides, il y avait loin aux poètes de Montmartre. Sainte-Beuve ne fuyait aucun milieu où se produisait l'esprit ; mais ces messieurs semblaient redouter l'abord de la rue Montparnasse. »

Et cependant Champfleury, m'ayant conduit un soir entendre une chanteuse de café-concert, d'un comique répondant à ses propres aspirations, très naturel et très fin, faisant valoir sans les forcer les vulgarités qu'elle débitait, la pauvre madame Demay, qui mourut si rapidement, me dit : « N'est-ce pas que Sainte-Beuve l'aurait invitée à dîner ? »

Il connaissait bien Sainte-Beuve, ni prude, ni gourmé.

Toutes les maîtresses avaient leur petit nom d'amour dans la bohème : *la mère des amours, la folle mouche, Noisette...*

Il est des hommes, dit Champfleury, qui semblent posséder un moule dans lequel ils coulent leur idéal de femme aimée. Une maîtresse disparaît ; elle est remplacée par une autre de la même taille, de la même voix, du même regard. Les petites personnes qui partagèrent les destinées de l'auteur du *Bras noir* s'appelaient invariablement *Noisette*, la première en date ayant mérité ce surnom par son exigüité. Ce qui n'empêchait pas le poète d'élever chaque maîtresse à la hauteur d'une institution.

Il publiait leur portrait dans son *Almanach parisien*.

Les anciennes traditions du quartier Latin, continue Champfleury, Fernand les avait transportées en plein boulevard des Italiens. Noisette suivait le poète comme son ombre, au restaurant, au café, dans les brasseries ; même elle ne s'effarouchait pas trop des discussions esthétiques...

Cette aide constante de Noisette, en tant que galerie toujours enthousiaste, avait son utilité, elle offrait parfois des inconvénients...

Et Champfleury raconte cette anecdote, dans laquelle il joua un rôle de complicité... *morale* :

Fernand Desnoyers avait loué un logement précédemment occupé par un confrère en poésie. La condition expresse de son entrée dans cette maison de la place Bréda fut de n'y introduire aucune personne d'un autre sexe.

En plein quartier Notre-Dame-de-Lorette, cette prétention était bizarre. Elle parut si monstrueuse au poète, que l'injonction de la propriétaire ne l'empêcha pas de se décider à y planter sa tente. Noisette avait besoin d'un abri.

Pour tirer d'embarras le pauvre Fernand, menacé de n'avoir pas de toit pour abriter deux têtes si bien assorties, je lui délivrai un certificat qui avait d'autant plus de valeur pour la propriétaire, qu'il était imprimé dans la *Revue anecdotique*, et contresigné par un poète rangé qui venait de quitter ce même logement sans y avoir troublé l'ordre.

« Madame,

« Je certifie que M. Fernand Desnoyers est un de nos plus excellents poètes et que sa conduite ne laisse rien à désirer.

« CHAMPFLEURY,  
« *Studiosus.*

« 4 mars 1860.

— « Je certifie que mon ami Desnoyers est le propre frère de M. de Biéville, qu'il surpasse par le talent, le caractère et le fini de ses manières.

« ALFRED BUSQUET. »

Ce détail biographique a son importance, M. de Biéville étant le critique dramatique du *Siècle*.

Une propriétaire pouvait-elle concevoir le plus léger doute sur la moralité d'un locataire porteur de pareils certificats, et imprimés dans un journal ?

Desnoyers entra donc le lendemain dans la maison de la place Bréda, numéro 9. (Il faut conserver, pour les historiens futurs, le numéro de cette habitation si morale).

Noisette, grâce à sa petite taille, avait été insérée dans le tiroir d'une vieille commode ventrue, et elle put entrer en compagnie des meubles dans l'appartement du poète : sans doute quelque monnaie boucha plus tard les yeux du concierge, car la compagne inséparable de Fernand resta pendant un long séjour à la place Bréda.

Et voilà comment on s'amusa dans la bohème.

Ces farcés et joyusetés, auxquelles Champfleury prenait grand plaisir, racontées par lui dans *la Constitution*, lui valurent, dans le même journal, une réclamation d'un pâtissier littéraire, qui se plaignait d'avoir été mystifié. Nous pouvons bien raconter aujourd'hui la plaisanterie dont il avait été victime. Nous aidâmes nous-même Champfleury — car que ne nous aurait-il pas fait faire ? — à illusionner, toute une journée, ce

---

pauvre homme, qui s'était mis en tête d'être auteur. Il avait fait graver des cartes de visite, avec le mot *Spes*, surmontant une plume et un couteau entre-croisés, au-dessus de son nom. Comme il manifestait le désir d'être présenté à Daniel Stern, — autrement dit la comtesse d'Agoult, — Champfleury imagina une de ces folies comme on en lit dans *Don Quichotte*. De complicité avec lui, j'amenai un dimanche à Puteaux, où Champfleury avait établi son quartier d'été, la femme de charge de Sainte-Beuve, avec qui je corrigeais les épreuves, madame Dufour, que nous présentâmes comme la comtesse.

— Je la croyais blonde, dit tout bas le pâtissier à Champfleury.

— Si vous croyez tout ce que disent les journaux ! fut la réponse qu'on entendit.

Madame Dufour avait des Lettres et du monde. A part la couleur des cheveux, elle remplit très bien son rôle. Champfleury occupait un pavillon dans un grand parc morcellé, au milieu duquel s'élevait un vaste chalet à plusieurs étages, dont les locataires, des Parisiens en villégiature, avaient leur cave dans un souterrain au-dessous de cet édifice. Après le dîner, on fit le tour du parc, puis du chalet. A l'entrée du souterrain, Champfleury y descendit le premier ; le pâtissier et la *comtesse* l'y suivirent. Il en ressortit aussitôt et ferma la



porte à clef sur eux. On entendit alors des rires et des cris étouffés : « Laissez-moi, monsieur... », suivis de : « Ouvrez-moi, monsieur Champfleury, » qui devenaient suppliants. On rouvrit à temps, et le premier mot de la *comtesse*, plus froissée au physique qu'au moral, fut celui-ci, digne d'une femme de Latour ou de Diderot : « Ah ben, si j'avais du faux, je crois que vous le sauriez, monsieur... » C'est cette folle journée que l'ingrat pâtissier reprochait, de longues années après, à Champfleury.





## XVII

Lettre de M. Albert Troude. -- Services rendus par Champfleury à Sèvres. — Histoire d'une faïence siamoise, racontée par Paul Eudel. — Le peintre Bonhommé. — Curieuse page sur Boucher.

Celui qui aurait pris les gâtés subites de Champfleury au pied de la lettre, se serait trompé sur le fond de sa nature mélancolique et méditative. Il était moins de bronze que bronzé et donnait le change aux autres, en même temps qu'à lui-même. Il dissimulait mal de profondes blessures, causées par la solitude du foyer. Vers la fin de sa vie, par une de ces soirées d'hiver si isolées et si tristes dans cette vaste Manufacture de Sèvres, à la lisière des bois, il ne put se contenir. Il avait près de lui le secrétaire du Musée, M. Albert Troude, un jeune homme très distingué et très utile, que la mort a enlevé prématurément en 1897 à sa femme et à ses enfants. Champfleury lui donna ce témoignage de confiance unique, que M. Troude a consigné dans une lettre à Paul Eudel, chargé, comme on le sait, par la succession de Champfleury, d'organiser les ventes de ses collections :

Si j'ai pu rendre quelque service à la succession, c'était en souvenir d'un homme qui m'avait fait du bien et m'en voulait faire plus encore, en souvenir d'un homme dont les allures sceptiques et brutales cachaient l'énorme chagrin qu'il me révéla confidentiellement un soir de l'hiver dernier, alors que nous fumions des cigarettes tous deux tout seuls, au coin de son feu, et que, se dépouillant subitement de sa réserve habituelle, il se mit à pleurer comme un enfant, la tête sur ma poitrine, en me parlant de sa fille, de sa femme et de son fils.

*Sceptique*, c'est plutôt *caustique* qu'il aurait fallu dire ; et quant aux allures *brutales*, les conditions de la vie administrative, qui nécessitaient de nouveaux combats après ceux de la vie littéraire, lui avaient peut-être donné de ces airs et de ces façons. Il n'abdiqua jamais sa devise : « Ne craindre ni amis ni ennemis. » C'est de lui qu'on aurait pu dire : « En avançant dans la vie, bien souvent, lorsqu'on paraît bonhomme on est faux, et lorsqu'on paraît caustique, on est bon. » Encore se vengeait-il, selon sa coutume, par un roman ou par une nouvelle, des gens dont il avait à se plaindre. Son roman de *Fanny Minoret*, qui parut d'abord, en 1882, dans la *Nouvelle Revue*, sous ce titre : *Le Jardin du Roy*, est bien une étude transposée, prise sur le vif des mœurs et de la vie... à Sèvres (1).

(1) *La Nouvelle Revue* a publié également une nouvelle posthume de lui, *Mon ami Roblin*, en 1893. — Il a laissé un dernier roman, inachevé, *Mademoiselle Finot*, étude de mœurs policières.

---

Une belle photographie par Nadar, de ces temps-là, marque davantage la ligne transversale du front. La physionomie est plus énergique, plus accentuée. Une ride profonde de la narine à la lèvre met un pli en relief à la joue. La moustache est toujours d'un chat : l'œil sans lorgnon, à demi fermé, semble donner plus d'assurance au regard. L'âge a doublé le menton, mais l'expression du visage a gagné en fermeté, en vigueur et en fierté. Ce sont les âpretés de la lutte qui lui ont donné ce caractère.

Un principe, acquis à l'histoire naturelle des esprits, est qu'on peut les juger d'après leurs amis et leurs ennemis. Champfleury ne pouvait avoir pour ennemis que des *sots*.

En revanche, d'anciennes amitiés, troublées autrefois par des querelles d'école, se réveillaient autour de son nom et de ses travaux. Banville lui écrivait le 28 mars 1889 :

Mon cher Champfleury,

En allant vous trouver à Sèvres, je voulais surtout renouer notre vieille amitié, dont j'ai gardé un vif et profond souvenir. A distance, on voit tout bien, et de jour en jour j'ai admiré davantage votre vaillante carrière ; quel patient artiste vous avez été et vous êtes encore, si puissant, original et sincère !...

Voilà qui console de bien des sottises.

Je passe sur la carrière *politique* de Champfleury, bien qu'elle lui fasse honneur. Le maire de

---

Sèvres, M. Léon Journault, député de Seine-et-Oise, lui écrivait le 1<sup>er</sup> novembre 1876 :

Le Comité vient de vous désigner comme un de ses trois candidats pour les élections municipales de dimanche prochain... Nous serons heureux de vous voir représenter la Manufacture nationale dans le Conseil municipal de notre ville.

Il était reporté le deuxième sur la liste du Comité républicain aux élections municipales du 6 janvier 1879.

Le Comité de la Société des Gens de Lettres l'avait rompu à d'autres orages. La discipline des affaires ne l'effrayait pas :

Après trente ans de travail, écrivait-il dans une lettre publiée par *le Foyer illustré* (22 janvier 1881), j'ai gardé la même foi en l'art ; la besogne quotidienne, quelle qu'elle soit, m'est une joie...

Et il le prouvait bien par ses travaux d'organisateur à Sèvres.

Mon esprit, continuait-il, n'a conservé aucune trace des luttes par lesquelles j'ai passé. J'envie toutefois l'existence des hommes dont parle Cicéron : « Aristote et Théophraste aimaient une vie douce et tranquille, consacrée à l'étude et à l'observation de la nature ; une telle vie leur parut la plus digne du sage, comme ressemblant davantage à celle des Dieux. »

C'est la religion des Lettres qu'il rêvait, et qu'il pratiqua autant qu'il put, réglant sa vie selon ses besoins intellectuels, et leur soumettant ses

habitudes d'ordre, d'économie, pensant toujours qu'une dépense inutile priverait ses collections d'une pièce rare. Il en usait pour l'Etat comme pour lui-même.

Paul Eudel lui a rendu cette justice dans l'étude très bien renseignée et très exacte qu'il lui a consacrée en tête des catalogues de ses collections et qui forme un bel in-octavo tiré à part (1) :

Grâce à lui, dit-il, la Bibliothèque de Sèvres est aujourd'hui la plus riche de l'Europe, en ouvrages sur la faïence et sur la porcelaine. Les érudits de la France et de l'étranger lui ont envoyé sur la question des mémoires manuscrits qui sont des documents du plus haut intérêt.

Cependant Champfleury se heurta plus d'une fois à un obstacle infranchissable : la modicité du budget consacré aux achats. S'il parvint à obtenir un crédit supplémentaire de huit mille francs pour l'acquisition d'une Vierge de Lucca della Robbia, ce fut au prix de difficultés sans nombre. En ces sortes de matière, l'administration marche avec hésitation. Il obtint du baron Davilliers, de Gustave Gouellain, de Benjamin Fillon des dons ou des legs qui firent entrer au Musée des pièces intéressantes.

« Pour être un bon conservateur, me disait-il, il faut être sans cesse sur la brèche. Cela nécessite des courses multipliées, des visites innombrables et des lettres ! J'en ai là plusieurs volumes in-4°. » Puis il y a l'occasion qu'il faut deviner, et il me raconta à ce sujet l'anecdote suivante :

Un jour, chez une brocanteuse du boulevard Saint-

(1) *Champfleury, sa vie, son œuvre et ses collections*, par Paul Eudel. — Paris, chez Léon Sapin, libraire, 3, rue Bonaparte, 1891.

Marcel, il aperçoit parmi un lot de vieilles faïences une porcelaine siamoise qui lui semble merveilleuse. Aussitôt il la marchande dans le tas. Et, sur le refus de la vendeuse, mise en défiance, de lui dire un prix, il en offre à tout hasard cinq cents francs.

La brave femme, étonnée, demande à réfléchir. Pendant huit jours elle court à droite et à gauche offrir sa porcelaine. De guerre lasse, ne trouvant pas d'acquéreur, elle va la porter à Champfleury qui la fait mettre en bonne place dans la collection du Musée.

Quelque temps plus tard, une ambassade siamoise, de passage à Paris, vint visiter Sèvres. Le conservateur lui montre le vase cloisonné qu'il venait d'acquérir. Aussitôt nos Asiatiques de s'écrier :

— « Mais vous avez là un morceau exceptionnel du XI<sup>e</sup> siècle, très rare chez nous.

— Et à combien l'estimez-vous ? demande Champfleury, ravi.

— De quinze à vingt mille francs. »

L'aventure revint aux oreilles de la marchande. Furieuse et criant qu'on l'avait trompée, elle fit du bruit, demanda la résiliation de la vente, intéressa des députés à sa cause. Cela devint un incident. Pour se débarrasser d'elle, l'administration lui fit don d'un groupe de Sèvres. C'est le moyen usité en pareil cas pour apaiser les réclamations.

Ce qu'il y eut de curieux et que je tiens de Champfleury, c'est qu'on le pria, tout en reconnaissant sa bonne foi, et qu'il n'avait pris que l'intérêt de l'État, d'y mettre moins de passion dans l'avenir.

Il n'était pas homme à laisser échapper l'occasion et à ne pas la saisir aux cheveux, quand elle

se présentait. Seulement, de semblables rencontres sont rares. Je ne sais pas si l'on a montré cette porcelaine de vingt mille francs — et qui n'en avait coûté que cinq cents — à Chulalongkorn, lors de sa visite à Sèvres en septembre 1897.

La *Bibliographie céramique* (1), l'*Histoire et Description des Trésors d'art de la Manufacture de Sèvres* (2), travaux éminemment de patience et de longue haleine, une notice sur *le baron Charles Davilliers et ses collections céramiques, léguées par lui au Musée du Louvre* (1884), un article dans la *Revue des arts décoratifs* sur *Une mosaïque de faïence au Musée de Sèvres* (1887), sont les écrits *qui restent* des services rendus par lui à la Manufacture nationale, sans compter ceux d'intérieur, dont les archives seules pourraient témoigner. Il les aurait complétés par un monument d'un intérêt puissant, s'il avait pu réaliser le grand projet qu'il avait en tête et dont il parlait souvent à Paul Eudel (ces deux collectionneurs se comprenaient) :

Je veux faire, lui disait-il, le catalogue de mon Musée et le publier par fascicules. Ce sera un travail gigantesque, écrasant. Il faudra dix volumes et je mettrai dix

(1) Un vol., in-8°, Paris, Quantin, 1881.

(2) Monographie faisant partie de l'Inventaire général des Richesses d'art de la France, publiée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Paris, librairie Plon, 1886.



ans à le faire. Je n'arriverai certainement pas jusqu'au bout, mais j'aurai tracé un chemin et on me suivra.

L'importance que Champfleury, en vrai disciple de Diderot, attachait aux arts dans leur utilité pratique et industrielle, ressort d'une Note où il recommande le peintre Bonhommé, auteur de peintures décoratives représentant des scènes de métallurgie des grandes usines belges ou françaises (le Creusot, la Vieille Montagne). Ces peintures, commandées en 1854, ornaient la salle de dessin de l'École des Mines.

Neuf grandes aquarelles pittoresques ou techniques du même artiste, exécutées en 1863 sur la demande de la Commission consultative des Beaux-Arts, décorent les salles de métallurgie au Conservatoire des Arts et Métiers.

D'autres aquarelles, représentant les manœuvres usitées dans les grands établissements métallurgiques de l'État, furent achetées en 1869 pour la salle de dessin de l'École normale du Génie maritime de Cherbourg.

Jusqu'en 1875, Bonhommé exposa aux divers Salons d'importantes aquarelles du même ordre, entre autres : *Une benne, chargée de mineurs charbonniers, ancienne méthode* ; — *Fondeurs berrichons, coulant la gueuse, ancienne méthode* ; — *Forgeage d'un essieu coulé au marteau-pilon, méthode moderne* ; — *Vue générale des ateliers du Creusot*.

Ces travaux consciencieux, dit Champfleury, qui relatent les progrès de l'industrie, ne s'adressent pas au public. M. Bonhommé a fait preuve de dévouement à l'art en les entreprenant. Il est *le seul artiste*, en France, qui ait cherché à montrer au public l'intérêt de la haute industrie. *L'Etat seul* a qualité pour encourager et récompenser de si sérieuses tendances.

On connaît davantage de Bonhommé une planche où est gravé dans tout son désordre pittoresque *l'Envahissement de l'Assemblée au 15 mai 1848*. — Champfleury possédait de lui une aquarelle, représentant le bombardement d'un cabinet de travail par un obus prussien. Quelle patience n'avait-il pas fallu pour entreprendre et mener à bonne fin un travail aussi exact, aussi minutieux, où le moindre détail était rendu dans sa bizarrerie !

En regard de cette Note qui rangeait Champfleury parmi les esprits encyclopédiques de ce siècle, je citerai une page de lui isolée, perdue, dans une brochure qui a pour titre *Trois tableaux de F. Boucher* (1). L'auteur s'y montre complètement dégagé de toute école. Sur une eau-forte reproduisant *l'Adoration des bergers*, par Boucher, il a publié ces quelques lignes :

Quel que soit l'idéal caressé, sévère ou élevé, il faut des esprits chagrins pour ne pas trouver les maîtres du

(1) Paris, chez MM. Cadart et Luquet, 79, rue de Richelieu (sans date).

xviii<sup>e</sup> siècle *amusants*, et entre ces maîtres plus particulièrement Boucher. J'entends par *amusant* la spirituelle liberté de touche, le spontané, le galant et jusqu'au manque de conviction. C'est un décor d'opéra qu'il fait bon de voir quelquefois quand l'esprit a été tendu sur des études trop sérieuses. Pour moi, Holbein est le plus grand peintre du monde ; je m'incline devant la gravité de ses érudits songeurs, j'ambitionne leur vie tranquille, leurs intérieurs si calmes, les gros livres qui communiquent la paix à leurs âmes, et pourtant il m'est difficile, après un long colloque avec ces sages, de ne pas tourner parfois la tête devant les peintures provocantes de Boucher qui semblent faire : *psstt!*

Heureux homme que l'artiste favori de Louis XV ! Heureux tempérament de peintre ! Toute conception passant dans son cerveau avec la rapidité du nuage était fixée sur la toile sans effort.

Plafonds mythologiques, paysages, portraits, scènes champêtres, Amours aux culs fardés, s'accumulent sous ses pinceaux, qui n'ont pas besoin de signer le nom de celui qui les tient. A chaque touche, Boucher signe ses œuvres.

J'ai sous les yeux une *Adoration des Bergers* que le propriétaire veut bien me demander d'analyser.

Dans cette petite toile allongée, dont la gravure n'a pu reproduire l'harmonie, on retrouve Boucher tout entier. Il est dans le groupe qui entoure l'enfant Jésus comme dans l'arbre auquel il cherche à donner du style.

Une scène biblique rendue par un peintre d'Opéra.

Faut-il noter un souvenir italien à la Poussin dans la femme qui porte un panier sur la tête ? Là, Boucher a voulu faire montre de grandes lignes.

---

Mais c'est en voyant le tableau qu'on jugera de l'œuvre, une des rares scènes de piété d'un homme qui aimait mieux contempler la Camargo que la Vierge, s'agenouiller aux pieds de madame de Pompadour que de l'enfant Jésus.

Champfleury ne pensait guère aux Le Nain, en écrivant cette page. Sa dernière étude sur La Tour (celle de 1886) témoigne de sa souplesse et largeur d'esprit dans sa façon de juger ce XVIII<sup>e</sup> siècle si original et si grand.

---



## XVIII

*Le peintre ordinaire de Gaspard Deburau.* — Félix Pyat. — Mort de Champfleury. — L'ami Midoux. — La Société académique de Laon. — Projet de monument ajourné. — Champfleury semeur d'idées. — La postérité lui est acquise.

Le maître réaliste, non moins curieux de tout ce qui provenait du burin ou du pinceau romantique, donnait en dernier lieu tous ses soins à une publication, qui n'a pu paraître qu'après sa mort : *Le peintre ordinaire de Gaspard Deburau* (1).

La passion de Champfleury pour la pantomime l'avait poussé à des recherches d'art et de littérature, concernant un peintre du nom d'Auguste Bouquet, mêlé au violent mouvement démocratique de 1830 à 1834, qui partagea les tendances artistiques et politiques des groupes avancés, mais auquel la postérité n'assigne aujourd'hui d'autre titre que celui que lui a donné l'auteur

(1) Paris, imprimerie de *l'Art*, 41, rue de la Victoire, 1889. — En vente chez Sapin, rue Bonaparte, 3.

des *Souvenirs des Funambules* : « peintre ordinaire de Deburau. »

Cela suffit à la gloire de Bouquet pour le faire revivre, et les documents gravés, portraits, vignettes, que, selon son habitude, Champfleury a joints à son texte, justifient cette prétention par leur originalité, par leur caractère de sincérité qui est la marque distinctive de cet art de 1830, si mouvementé et si dramatique dans toutes ses manifestations.

Auguste Bouquet, fils d'un entrepreneur de serrurerie, qui a construit la galerie vitrée du Palais-Royal, mourut aux bains de Lucques, en 1846, à l'âge de 37 ans. Il avait été appelé à Florence, en 1841, par M. François Sabatier, un noble protecteur des arts et des artistes, qui lui fit parcourir, en même temps, Venise, Rome et Naples, « prenant partout de très belles études. »

On lit, dans la brochure posthume de Champfleury, une longue et touchante lettre de M. Sabatier sur l'artiste.

M. François Sabatier, de Montpellier, était un de ces hommes qui naissent Mécènes. Il professait l'utopie de ceux dont Béranger a dit :

On les persécute, on les tue,  
Sauf, après un lent examen,  
A leur dresser une statue  
Pour la gloire du genre humain.

Il voyageait avec Dominique Papety en Grèce, et installait Bouquet à Florence, dans un atelier construit exprès pour le peintre dans l'ancien palais Pitti, devenu la propriété de madame Sabatier. Bouquet devait y exécuter huit décorations grandioses sur fond d'or, comme des mosaïques, qui ne pouvaient être achevées que sur place, « à cause des reflets divers que renvoient les feuilles métalliques suivant l'angle d'incidence et le degré d'intensité de la lumière qu'elles reçoivent. » On juge de l'effet et de la richesse de ces peintures. Bouquet en laissa trois en préparation : les cinq autres n'ont pu être terminées sur place, mais elles l'étaient dans l'atelier quand Bouquet mourut. « Telles qu'elles sont, elles ont un grand aspect, et font honneur à l'artiste. » Elles existent encore dans le palais, qui appartient aujourd'hui à madame Amari, fille de Bouquet, et femme de l'illustre historien et homme d'État, mort sénateur du royaume d'Italie.

S'il m'est permis de le rappeler, je tiens de Champfleury une lithographie de Bouquet fort rare, qui est l'exemplaire même du *Charivari*, d'après les *Parias* d'Auguste Préault, refusés au Salon de 1834. Le sculpteur brisa son groupe de colère, mais le peintre le lithographia en haine du classicisme, et signa : *A son ami Préault, Auguste Bouquet.* « Il dessina, pour l'ornement

---

de cette composition, des caractères d'une calligraphie romantique, » dont Champfleury donne le spécimen.

Préault, dit Champfleury, avec ses hardiesses de sculpteur, sa liberté d'esprit très aiguisée, la vivacité de sa personne remuante, était une figure très sympathique à la jeunesse. Ce diable d'homme était encore, en 1852, excitant et capiteux ; quelle fougue devait-il montrer en 1834, dans sa jeunesse, alors que la jeunesse fondait sur lui les plus grandes espérances d'avenir !... Avec Decamps, le sculpteur Préault fut l'artiste que Bouquet interpréta avec le plus de véritable fougue...

Préault m'a souvent raconté que Théophile Gautier partageait toutes leurs aspirations romantiques ; il leur était resté fidèle, mais Préault avait un autre ami dont Bouquet partageait les préoccupations politiques : c'était Félix Pyat.

Champfleury, en quête de documents, m'écrivait en 1886 :

Vous avez un compatriote lié avec l'auteur de *Diogène*, demandez à votre ami Mijoul s'il peut me conduire chez Félix Pyat...

Ce qui fut demandé fut fait, et la brochure de Champfleury rend compte de cette visite à Saint-Gratien, en termes enthousiastes et qui ne sont pas suspects de pacte avec la Commune, sous la plume de l'auteur des *Deux amis* (une nouvelle anticommunarde). C'est que Félix Pyat était une figure sympathique !



En s'abordant, dans ce jardin où Félix Pyat recevait ses amis, séparé de l'ancien parc de Catinat et de madame la princesse Mathilde par un étroit chemin, bordé de murs, le dramaturge accueillit son visiteur par ces paroles de bienvenue : « L'auteur du *Chiffonnier de Paris* à l'auteur de *la Fille du chiffonnier*. »

J'avais apporté, raconte Champfleury, certaines lithographies de Bouquet, espérant réveiller par là les souvenirs de plus de cinquante ans... A peine avais-je déroulé la lithographie des *Parias*, d'après Prévault :

— Ah ! Bouquet, s'écria Félix Pyat. Un brave garçon ! un *populo* ! Oui, je l'ai bien connu... C'était un cœur loyal !

Et les yeux noirs du révolutionnaire brillaient comme à vingt ans. J'avais, en montrant ces images, fait vibrer en lui une fibre de jeunesse.

— Attendez, me dit-il.

Et il se rappelait maintenant l'atelier de Bouquet, atelier aux environs de Saint-Germain-des-Prés, dans lequel Pyat avait posé pour son portrait en pied, de grandeur naturelle.

— Oui, le pauvre Bouquet, de nature fine et délicate, avait dû mourir jeune... laissant d'excellentes toiles que le public n'avait pu apprécier.

— Le *Deburau* de Jules Janin, une œuvre à la Vélasquez ! s'écriait Félix Pyat.

Il avait longtemps gardé, comme souvenir de Bouquet, une de ses copies d'après un maître vénitien du Louvre. Hélas ! la copie, comme le portrait du révolutionnaire, avait disparu dans les tempêtes d'une vie politique agitée.

On a vraiment plaisir à réveiller les souvenirs de ces

esprits ardents qui, de même que les Vestales, ne laissent pas éteindre le flambeau intérieur.

Au fond d'un petit jardin, sous une tonnelle, ce fut une de ces bonnes après-midi intellectuelles, dans laquelle furent agités plus d'un nom d'homme et bien des choses romantiques d'un demi-siècle.

Nous nous entendions sur certains points, particulièrement sur le suivant :

Hugo avait dit : *l'Art pour l'Art*. Pyat disait : *l'Art pour l'homme*. Formule plus humaine.

Et plus dix-huitième siècle. — Il est de toute justice, pourtant, de reconnaître que Hugo, même en ses temps de royalisme, n'a jamais professé cette doctrine et que c'est à certains disciples qu'il faut en attribuer la formule. Il a même protesté contre ce dilettantisme antidémocratique.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas vos souvenirs sur l'école romantique ? dis-je (c'est Champfleury qui reprend la parole), à celui qui m'avait ouvert si cordialement la porte de sa retraite.

Hélas ! la politique l'absorbait avec ses exigences.

Nous eûmes pourtant quelques-uns de ces souvenirs sous la tonnelle, et nous les retrouvâmes plus tard dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. L'esprit gravait à l'eau-forte. La parole marquait comme la plume. C'étaient mêmes expressions, mêmes pensées, mêmes sentiments, mêmes systèmes. Il nous semblait encore entendre parler le septuagénaire en le lisant.

Le vin de Vouvray, qu'il nous offrait, inspirait à Pyat une belle haine pour tout ce qui n'était pas *français* — et du centre de la France — comme Balzac et Rabelais. Il prétendait que le Romantisme nous avait été apporté par les Cosaques, avec l'invasion... Sa ligne de démarcation, partant du XVI<sup>e</sup> siècle, passait par Molière, Corneille, Voltaire, Beaumarchais, et, sauf une exception pour Béranger, excluait à peu près tout le reste.

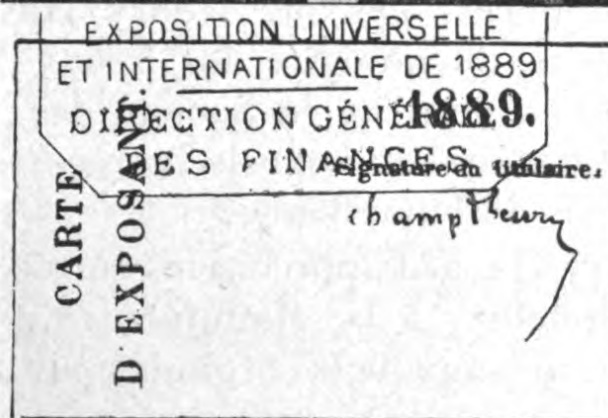
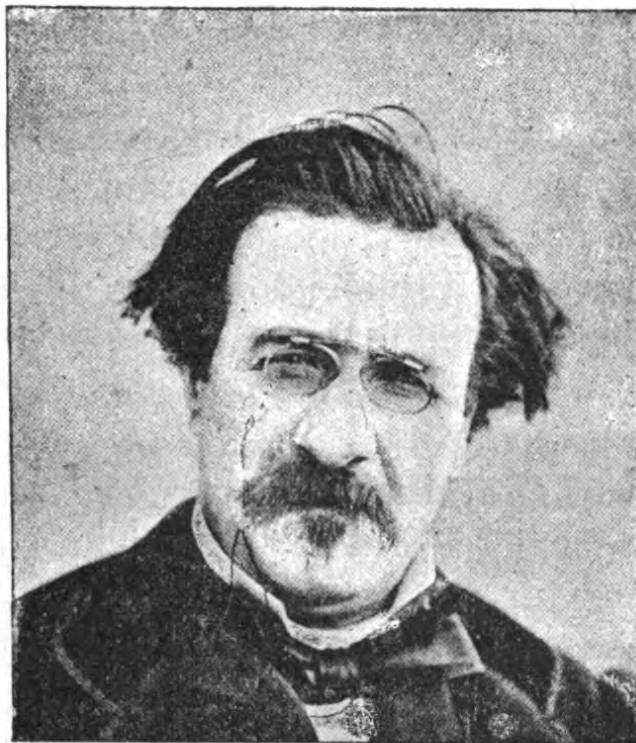
Il était logique, en n'admettant que ce qui avait servi à faire de la propagande révolutionnaire.

Il professait en littérature les idées d'un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce fut un conventionnel jacobin, égaré dans la Commune (1).

Les derniers efforts de Champfleury, tout administratifs, furent absorbés par l'Exposition de Sèvres au Champ de Mars, en 1889. Il m'y donna rendez-vous et me dit : « L'industrie privée nous serre de près ; nous finirons par être dépassés ; nous aurions besoin de nous renouveler... »

(1) Félix Pyat est mort le 3 août 1889. — On m'a raconté un trait de son enfance, par lequel il préluait déjà au *révolté* qu'il devait être. Sous la Restauration, dans la maison paternelle, à Vierzon, on l'entendit un jour, au haut d'un escalier, un sabre à la main, crier : Vive la République ! — Ce n'était pas l'opinion de la famille. D'où lui venait-elle ? — de ces lois mystérieuses qui créent en nous la destinée.

Il n'en consacra pas moins tous ses soins à faire ressortir les produits de l'Etat, et justice lui fut rendue par une lettre circulaire du député, commissaire spécial des Beaux-Arts, qui lui adressait l'expression de sa reconnaissance.



Comme nous nous promenions à travers cette vaste foire de Beaucaire, dont à la descente du *Bucentaure*, frété par les magasins du Louvre, le Champ-de-Mars m'offrit l'aspect, il me conduisit aux danseuses javanaises, dont la gracilité délicate remuait en lui des idées de pantomime.

Certaine danse du ventre, exécutée par des gitanos, et très courue, lui inspira un profond dégoût. « Il y en a pour tous les vices, » me dit-il.

Il mourut à Sèvres le 6 décembre 1889, entre les bras de deux amis, le regretté secrétaire du Musée, M. Albert Troude, dont nous avons reproduit plus haut une poignante lettre, et M. Vogt, l'un des administrateurs actuels de la Manufacture. Il avait 68 ans.

L'influenza, qui fit tant de ravages cette année-là, commençait à sévir. Il est probable que Champfleury en fut une des premières victimes. Les obsèques eurent lieu le dimanche 8 décembre au cimetière des Hautes-Bruyères. Trois discours furent prononcés, par M. Henry Havard, qui parla au nom du ministre des Beaux-Arts, par Paul Eudel au nom de la Société des Gens de Lettres, et par moi au nom de la reconnaissance que je devais à Champfleury.

M. Henry Havard apprécia les services rendus par Champfleury à la Manufacture de Sèvres dans des termes auxquels l'organisateur du Musée

---

céramique aurait été plus sensible qu'aux éloges dus à son passé littéraire :

Champfleury fonctionnaire ! dit l'éminent inspecteur des Beaux-Arts. Pour les témoins de ses commencements, pour les initiés de cette existence peu méthodique, de cette vie faite à la fois de luttes ardentes et de troublante fantaisie qui marque ses premières étapes dans le monde, l'accouplement de ces deux mots parut aussi étrange qu'inattendu. Le contraste était piquant. Lui seul n'en parut pas surpris, et un jour qu'entre amis nous plaisantions à ce propos, « Vous verrez, nous dit-il, que je m'en tirerai aussi bien qu'un autre. »

Vous savez, messieurs, s'il a tenu sa parole. Son nom demeurera éternellement uni à celui de la Manufacture à laquelle il a consacré ses dernières années. Il laisse, dans le Musée que tout le monde admire et que l'Europe nous envie, un témoignage irrécusable de sa féconde activité.

Si Riocreux eut, en effet, le mérite indiscuté de poser les bases de cette collection désormais unique, c'est à Champfleury qu'elle doit d'être ce que nous la voyons aujourd'hui. Elle est leur œuvre à tous deux. Ils ont un droit égal à notre reconnaissance, et je m'en voudrais de séparer leurs noms, car ils se sont merveilleusement complétés...

Champfleury, pour achever sa tâche, mit à contribution cet amour du pittoresque, cet esprit d'observation et cette science d'arrangement qui étaient comme le fond de son talent, et ce faisant il plaça si bien en lumière les richesses confiées à ses soins, que les étrangers, visitant pour la première fois ce Musée modèle, ne savent ce qu'il faut le plus admirer, ou de la surprenante richesse de cette admirable collection, ou de la façon ingénieuse et charmante dont elle a été présentée...

L'homme de talent, en un mot, se dédoubla et fit preuve d'esprit pratique dans la vie administrative. Il apportait en dot aux affaires sa souplesse d'homme d'esprit et des aptitudes spéciales.

Je pris la parole après Paul Eudel.

Quand j'eus fini de parler, quelqu'un me serra la main. Je reconnus M. Midoux, venu exprès de Laon, de qui Champfleury a écrit dans ses *Notes intimes* (1) :

M. Midoux, de même que les modestes Le Nain, ses compatriotes, avec lesquels il offre une sorte de parenté, est attaché à son pays natal et emplit ses cartons de motifs que lui fournissent la ville, la montagne et le paysage. Ce peintre, dont le talent sobre ne peut être apprécié à sa juste valeur par les gens du pays, a pour unique souci d'entrer plus avant de jour en jour dans la connaissance intime de la nature. Il travaille, vit modeste à l'écart, se soucie médiocrement des hommes et ne croit qu'à la fusion de l'art et de la nature. C'est un des côtés particuliers, mais rares, de la race laonnoise.

Dans la séance du 13 décembre 1889 de la Société académique de Laon, M. Midoux rappela que Champfleury, récemment décédé, était membre correspondant de la Société. Il dit que la mort de cet érudit, de cet artiste, de ce très distingué compatriote ne saurait laisser la Société indifférente et il demanda qu'elle associât ses regrets à ceux qui avaient été exprimés sur la tombe de Champfleury.

(1) *Souvenirs et Portraits de jeunesse*, p. 318.

« Les membres présents furent unanimes à décider que le procès-verbal de la séance porterait la très vive et douloureuse impression que causait à la Société académique de Laon, la mort prématurée d'un membre qui l'honorait et qui honorait sa ville natale. »

Plusieurs travaux, ajoutait le compte rendu, et non des moins curieux, de Champfleury ont été publiés dans nos *Bulletins* et il est à désirer que le *Bulletin* de la présente année lui consacre un article nécrologique et rappelle son œuvre littéraire et artistique si variée et si considérable... (1)

Le projet d'honorer Champfleury dans sa ville natale mettra autant de temps à se réaliser peut-être que celui qu'il avait émis lui-même d'ériger la statue de Daumier à Marseille.

L'ami Midoux, dont la conviction avait été si communicative en décembre, pour enlever un vote de regret, n'était déjà plus là, le mois suivant, quand la question s'agita d'élever seulement

(1) Champfleury avait publié, dans le *Bulletin de la Société académique de Laon*, outre des articles sur Le Nain, une série de notes nombreuses sur un peintre du XIV<sup>e</sup> siècle, Colart de Laon, qui travailla exclusivement, de 1390 à 1402, pour le frère de Charles VI, Louis duc d'Orléans, né à Paris en 1371. Ce prince avait donc 19 ans, quand il fit reconstruire le château de Pierrefonds. C'est l'âge où l'on fait de *grandes choses*. Je renvoie sur le peintre Colart de Laon, dont s'est occupé Champfleury, au *Bulletin de la Société académique de Laon* (T. VIII, 1859, p. 108 à 111, note communiquée par Vallet de Viriville, et T. X, 1860, p. 86 à 92, notes communiquées par Champfleury).



un buste à Champfleury à Laon, — ou de donner son nom à une rue. — Le peintre laonnois, déjà âgé, avait peut-être rapporté des obsèques de Champfleury le mal auquel il succomba le 14 janvier 1890. — Ce fut une perte pour la Société académique, qui le sentit bien, et pour la mémoire de Champfleury en particulier, au sein de l'Académie provinciale.

A la séance du 31 janvier, en effet, lecture fut donnée d'une lettre de M. Gustave Gouellain, de Rouen, qui avait fait partie de la Commission administrative de Sèvres, et l'un des hommes les plus compétents en matière de beaux-arts céramiques. Cette lettre, qui n'était pas adressée à la Société, mais à l'un de ses membres, M. Cortilliot, exposait que « des amis de Champfleury, désireux de consacrer un monument à sa mémoire, avaient d'abord pensé à le faire élever sur sa tombe, au cimetière de Sèvres. Depuis, ils s'étaient demandé s'il ne conviendrait pas de rendre cet hommage à leur ami au lieu même de sa naissance, et si la ville de Laon ne participerait pas volontiers aux frais du monument en question. »

Il ne s'agissait que d'un buste avec édicule.

L'honorable correspondant de M. Gustave Gouellain consultait, sur la réponse à faire, la Société qui comptait Champfleury parmi les siens. L'Académie laonnoise prit, comme on dit, la proposition

---

en considération, et nomma une commission pour faire un rapport.

Le rapport fut présenté dans la séance du 14 février suivant, « concluant à l'impossibilité dans laquelle se trouvait la Société de prendre l'initiative dont M. Gouellain parlait dans sa lettre à M. Cortilliot. »

Pour ne pas être en reste de politesse, le compte rendu du rapport ajoutait cette phrase singulière :

Elle (la Société) saisit cette occasion de témoigner à nouveau à Champfleury et à son œuvre toute sa sympathie et tous ses regrets (1).

On voyait bien que Midoux n'était plus là.

Des œuvres posthumes de Champfleury, nous n'avons pu recueillir que les *Salons*. Il y aurait encore beaucoup à reprendre dans des revues et journaux spéciaux, tels que *l'Art*, *le Livre*, *le Bulletin du bibliophile*, *le Courrier de l'Art*, *le Semeur*, *le Magasin pittoresque*, *l'Illustration* et des politiques quotidiens, tels que *le Rappel*, où dorment tant d'articles céramiques, artistiques, littéraires.

Les bibliophiles se contentent d'un tirage à part, mais le nom de l'écrivain n'y gagne pas.

(1) *Bulletin de la Société académique de Laon*, tome xxviii (années 1888-1891), pages LI, LV, LVII, Laon, 1893.

Nous aurions voulu la vulgarisation complète de ce que Champfleury n'a pas eu le temps de publier en volume ou de ce qu'il avait volontairement ajourné. Nous avons formé plusieurs séries de ses œuvres de jeunesse ou *Rapinades*, qui étaient moins des histoires d'ateliers que des histoires des ateliers du temps ; de ses feuilletons de critique littéraire et dramatique, qui auraient rejoint les derniers, les plus récents, dans les recueils importants que nous venons d'énumérer. Nous y aurions fait entrer de la littérature inédite, c'est-à-dire des manuscrits de premier jet, pouvant être utilisés.

Ce que nous n'avons pu faire, le XX<sup>e</sup> siècle le fera, comme le XIX<sup>e</sup> l'a fait pour les grands remueurs d'idées du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont les temps étaient venus. Ceux dont l'œuvre passait pour la plus imparfaite, les plus batailleurs au point de vue de la forme, ont trouvé leur siècle d'application dans le XIX<sup>e</sup>.

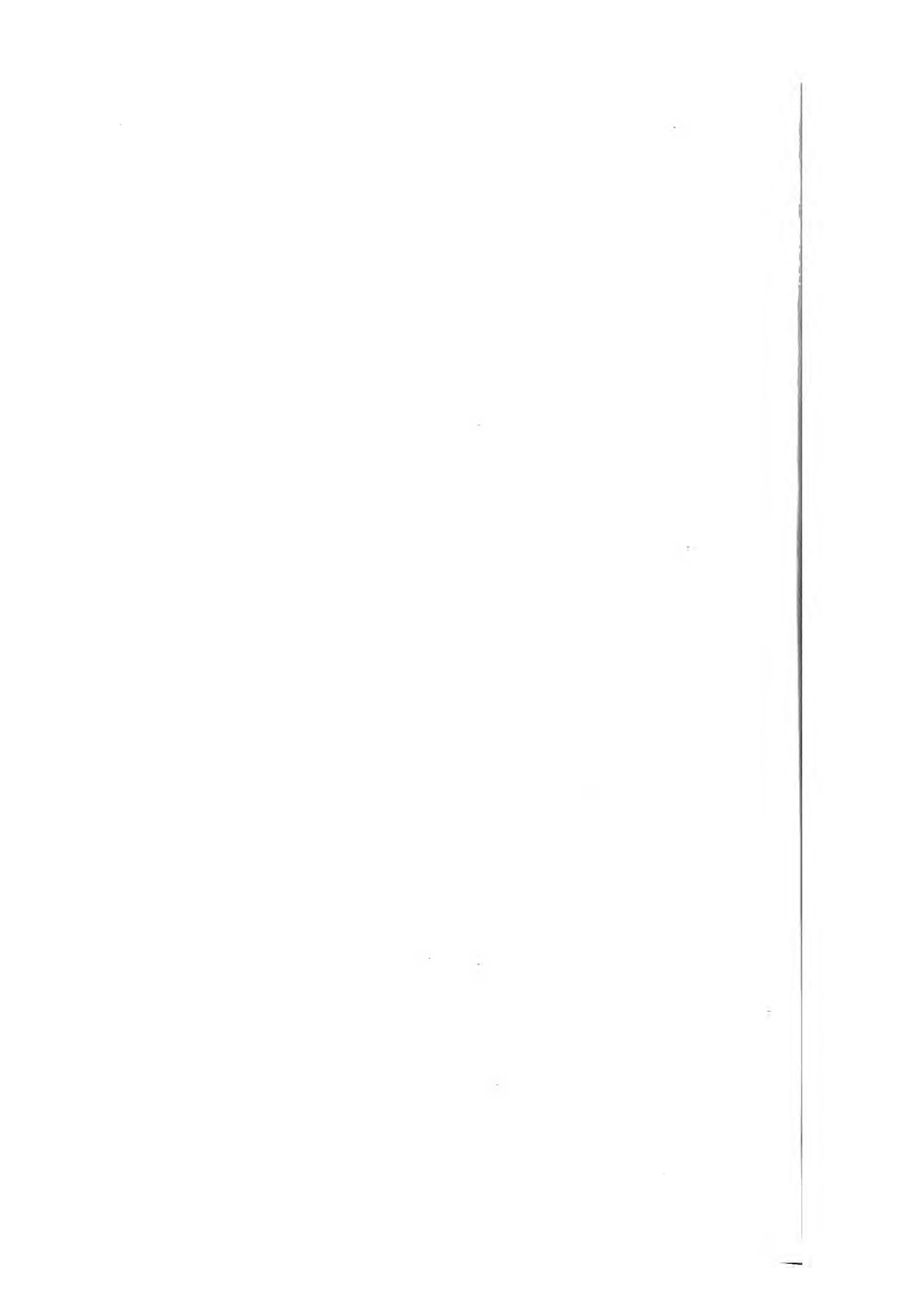
Champfleury est de ceux qui peuvent attendre, car il a beaucoup semé pour l'avenir. On aura recours à lui quand tant d'autres n'auront remué que de la poussière. Il appartient au groupe des écrivains utiles dans une société démocratique, aux besoins d'esprit de laquelle il s'est trop efforcé de répondre pour que la postérité ne lui en soit pas reconnaissante.

---

---

Il se trouvera alors des éditeurs pour ses œuvres complètes et posthumes. On découvrira même dans sa Correspondance une mine d'informations littéraires sur notre siècle trépassé.







## SAINTE-BEUVE

---

J'ai recueilli ici deux Conférences, qui seront probablement le dernier mot de celui qui, pendant huit ans, servit d'intermédiaire entre les apôtres du Réalisme et l'arbitre de la Critique. J'y puisai toute ma littérature, et j'ai parlé (ou plutôt j'ai lu, car je ne suis pas orateur) comme un petit saint Jean, la bouche ouverte.

Dans un ouvrage improvisé, les répétitions et les redites peuvent passer pour de la sincérité ; mais mes deux Lectures ont été soigneusement préparées, et ma paresse à les remanier trouve son excuse en ce que leur économie naturelle perdrait trop à être retouchée.

A la suite de ces deux Conférences, j'ai été appelé à prendre une fois de plus la parole, dans la propre ville natale de Sainte-Beuve, à Boulogne-sur-Mer. M. le docteur Hamy, de l'Institut, me fit l'honneur de penser à moi pour l'inauguration du portrait, dû à la libéralité d'un autre en-

fant de Boulogne, M. le docteur Blaquart, et destiné à continuer la galerie des illustres Boulonnais (Daunou, Mariette, Sauvage, etc.), dans la salle du Conseil municipal, à l'hôtel de ville. C'est une œuvre remarquable, rendue avec grand soin par un des meilleurs élèves de Cabanel et de Bonnat, le peintre Marius Barthalot, médaillé au Salon de 1899, et qui a triomphé des difficultés inhérentes à l'exécution d'un portrait posthume, dont l'artiste n'a pas connu le modèle.

La cérémonie, présidée par M. le docteur Hamy, ayant à sa droite M. le docteur Aigre, maire de Boulogne, qui prenait possession du portrait, au nom de la municipalité, eut lieu le 17 août 1899, en présence d'un auditoire distingué, où l'on remarquait M. le sénateur Huguet, M. Briens, sous-préfet de Boulogne, M. Bresselles, ancien conseiller à la Cour de cassation, M. Farjon, conseiller général, vice-président de la Chambre de Commerce, M. Bergeret, M. le docteur Patin, conseillers municipaux, M. Ch. Quettier, rédacteur en chef de *la France du Nord*, M. Martel, bibliothécaire de la Ville, etc. Les dames s'y trouvaient en grand nombre.

M. le docteur Hamy ouvrit la séance par un discours, plein de bonne humeur, auquel succéda ma Conférence. Le maire, M. le docteur Aigre, remercia ensuite, en une improvisation charmante, le généreux donateur du portrait, M. le docteur Blaquart, et les deux précédents orateurs. Le poète distingué, M. Henri Malo, qui est aussi boulonnais, compléta et couronna l'hommage qu'on devait à Joseph Delorme autant qu'au critique des *Lundis* en lisant, ou plutôt déclamant, d'une voix juste et expressive, la pièce de vers de Sainte-Beuve, intitulée : *Elégie*, qui commence

---

ainsi : « Simonide l'a dit... » Il la choisit entre toutes, parce que c'est un coin du littoral boulonnais (*la Crèche*) qui a inspiré cette admirable peinture de la vague.

Il m'était difficile d'éviter les redites dans ma Conférence : il est en tout sujet, si riche et si fécond qu'il soit, des répétitions essentielles et fondamentales, surtout quand on le prend autant que possible par la racine ; mais ce qui n'est pas pour moi une formule variable, c'est l'expression de ma reconnaissance à MM. les organisateurs de cette solennité doublement patriotique, puisqu'elle avait pour but d'honorer un grand homme de Lettres dans sa *petite patrie*.

« Un titre de noblesse s'ajoute à un autre, disais-je en commençant, lorsque celui qui fut tiré de l'obscurité par un héritage glorieux est appelé, trente ans après la mort de son illustre maître, à rassembler ses souvenirs et à prendre la parole dans une cérémonie comme celle à laquelle vous m'avez fait l'honneur de me convier. »

C'est tout ce que j'ai retenu de ma Conférence de Boulogne-sur-Mer.

J'aurais encore bien plus abondé dans mon sens et refait double emploi, si j'avais reproduit ici, comme j'en ai été tenté un moment, un Mémoire, particulièrement local, sur le père de Sainte-Beuve, envoyé par moi, sous les auspices de M. C. Enlart, président de la sous-section d'Archéologie et d'Histoire, au Congrès de l'*Association française pour l'avancement des sciences*, qui s'est tenu à Boulogne-sur-Mer du 14 au 21 septembre 1899.

M. Henri Malo a bien voulu lire mon Mémoire en mon absence, et je le remercie de son obligeance.

---



## I

## C. A. SAINTE-BEUVE (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois remercier d'abord mon éminent confrère et ami, M. Eugène Ledrain, qui m'a appelé à l'honneur de rassembler devant vous mes souvenirs littéraires et de vous parler de Sainte-Beuve. Il savait que sur ce sujet j'étais une sorte de livre vivant, qu'on pouvait consulter à n'importe quelle page, sûr d'y trouver toujours le même nom. Huit ans de secrétariat auprès de l'un des plus vifs et des plus actifs esprits du siècle ont, en effet, transformé leur homme et fait de moi l'écho qui répétera sans cesse ce que Sainte-Beuve a écrit lui-même d'Eckermann, l'auteur des *Entretiens de Gœthe* : « Quand on a vécu dix ans auprès d'un vrai grand homme, on doit trouver le reste un peu terne et décoloré. »

Sainte-Beuve, depuis plus de vingt-huit ans qu'il est mort, n'a pas cessé d'être un sujet d'étude : on l'a bien souvent torturé, tout en croyant lui appliquer sa propre méthode. Quarante-cinq an-

(1) Conférence lue au *Cercle populaire d'Enseignement laïque*, le 1<sup>er</sup> mai 1898, sous la présidence de M. Eugène Ledrain.

---

nées pourtant de production incessante devraient justifier ce qu'il avait dit de lui-même :

« Il n'existe pas proprement de biographie pour un homme de lettres, tant qu'il n'a pas été un homme public : sa biographie n'est guère que la bibliographie complète de ses ouvrages... »

On l'a cherché en dehors de lui-même, et on ne l'a pas trouvé. Son grand sens, qui était un parfait bon sens, le mieux équilibré qui se puisse (sa tête faisait penser à une ruche où chaque idée avait son alvéole), sa grande expérience, sa vocation ou plutôt son génie littéraire qui tenait de Voltaire par le goût, le tact, la mesure, la répugnance instinctive pour le trivial, le bas et le commun, constituaient sa vraie nature et le secret de sa critique. Sa carrière d'homme public ne date que de son entrée au Sénat en 1865, elle ne dura guère plus de quatre ans, et elle fut encore marquée par des incidents littéraires qui firent époque.

En le suivant seulement par étapes, dont quelques-unes furent retentissantes, sa meilleure biographie serait encore l'autobiographie qu'il nous dicta et dont nous avons fait la base d'un volume documentaire sans prétention, tout chargé de reliques, les *Souvenirs et Indiscrétions*, jetés sur le papier au lendemain du 13 octobre 1869.

Il m'aurait été impossible de les retrouver plus tard.

Le livre le plus remarquable qu'on ait publié sur *Sainte-Beuve* est incontestablement celui de Jules Levallois, dont le spiritualisme philosophique n'atténua en rien le culte raisonné qu'il avait gardé pour le grand sceptique de la rue Montparnasse ; et, comme ancien secrétaire, il est un de ceux qui ont fait le plus d'honneur au maître par ses onze ans de critique *militante* à *l'Opinion nationale*.

Un trait physiologique de naissance, qui a été remarqué pour la plupart des hommes distingués, c'est que, physiquement, Sainte-Beuve ressemblait beaucoup à sa mère. Une note de lui, écrite pour lui seul, le venge des insinuations malveillantes de M. Othenin d'Haussonville, qui aurait mieux fait d'écouter si son illustre aïeule M<sup>me</sup> de Staël ne se querellait pas, sous les ombrages de Coppet, avec Benjamin Constant. Cet écrivain doctrinaire a prétendu que Sainte-Beuve faisait mauvais ménage avec sa mère. Voici la note qui dément cette assertion, contestée d'ailleurs par des témoins oculaires, tels que M. Xavier Marmier, le docteur Veyne, M. Octave Lacroix, l'un des trois secrétaires survivants de Sainte-Beuve : « Le 17 novembre 1850, à cinq heures et demie du soir, ma pauvre mère est morte à l'âge de 86

---

ans... Je suis seul désormais, et j'ai perdu la personne qui m'aimait le plus et qui ne respirait que pour moi. »

Charles-Augustin Sainte-Beuve avait bien d'autres ressemblances du côté paternel. Il aurait pu se faire l'application de sa propre méthode, et sans remonter plus haut que son propre père, s'étudier dans ses ascendants. Il était l'exemple vivant de la transmission des qualités héréditaires, à laquelle il a attaché tant d'importance pour la connaissance d'un esprit distingué ou supérieur. Son père, contrôleur principal des droits réunis à Boulogne-sur-Mer, mourut à 52 ans, la même année que son mariage, le 4 octobre 1804, moins de trois mois avant la naissance, arrivée le 23 décembre, de cet enfant, héritier de dons qui ne lui laissaient pas le choix de sa destinée. Le fils tenait directement du père l'habitude d'écrire en marge des livres qui lui servaient d'instruments de travail, des notes qui donnèrent tant de prix, en 1870, à la vente de sa bibliothèque ; les livres de son père, qu'il avait gardés, sont comme ceux qui sortaient des mains du critique, couverts de notes manuscrites, se rapportant à ses lectures. Un *Virgile* en quatre petits volumes, texte et traduction, est tout intercalé de petits papiers, collés après, indépendamment des notes marginales, auxquelles Sainte-Beuve a joint

les siennes propres. « Mon père ainsi sentait, » a-t-il dit de ce *Virgile*, dans des vers des *Pensées d'août*, pleins d'émotion et de tendresse, où l'âme virgilienne, transmise de père en fils, a passé tout entière :

Mon père ainsi sentait. Si né dans sa mort même,  
 Ma mémoire n'eut pas son image suprême,  
 Il m'a laissé du moins son âme et son esprit,  
 Et son goût tout entier à chaque marge écrit.  
 Après des mois d'ennuis et de fatigue ingrate,  
 Lui, d'étude amoureux et que la Muse flatte,  
 S'il a vu le moment qu'il peut enfin ravir,  
 Sans oublier jamais son *Virgile* — *elzévir*,  
 Il sortait ; il doublait la prochaine colline,  
 Côtayant le sureau, respirant l'aubépine,  
 Rêvant aux jeux du sort, au toit qu'il a laissé,  
 Au doux nid si nombreux et si tôt dispersé,  
 Et tout lui déroulait de plus en plus écloses,  
 L'âme dans les objets, les larmes dans les choses.  
 Ascagne, Astyanax, hâtant leurs petits pas,  
 De loin lui peignaient-ils ce fils qui n'était pas ?  
 Il allait, s'oubliant dans les douleurs d'Elise ;  
 Mais si l'enfant au seuil, ou quelque vieille assise  
 Venait rompre d'un mot le songe qu'il songeait,  
 Avec intérêt vrai, comme il interrogeait !...

Voilà un vers dont Sainte-Beuve aurait pu se faire l'application à lui-même :

Avec intérêt vrai comme il interrogeait !

---

Toute sa curiosité de critique y est contenue. Il était difficile de résister à une demande de consultation dans ce cabinet où d'illustres, et même, comme on disait en ce temps-là, d'augustes modèles sont venus poser pour le portrait biographique et littéraire. Il lui fallait le modèle sous les yeux, pour peindre, comme Latour, ses Portraits de femmes.

Quel dieu ou quel génie prédestiné poussait un rhétoricien de treize ans et demi, qui sentait très bien ce qui lui manquait, à demander à sa mère d'aller recommencer et compléter ses études à Paris ? Le peu de fortune de la veuve douée d'un grand sens ne l'empêcha pas de consentir à ce sacrifice. L'enfant fut placé à la pension Landry et suivit les classes de Charlemagne, en attendant Bourbon quand la pension Landry quitta la rue de la Cerisaie pour la rue Blanche. Il eut pour professeur de première année de rhétorique à Charlemagne, le futur fondateur du *Globe*, M. Dubois, qui lui mit la plume à la main en 1824, en attendant qu'ils se battissent en duel en 1830.

On connaît l'histoire de ce duel où Sainte-Beuve dit, tenant son parapluie ouvert : « Je veux bien être tué, mais je ne veux pas être mouillé. » Sainte-Beuve riait à ce souvenir, quand il écrivait de longues années après à M.

---

Jules Claretie, qui avait parlé de ce duel dans le *Figaro* :

« (Ce 15 février 1867). Je voudrais bien pourtant, et pour vous tout seul, vous dire quelques mots de l'anecdote que vous racontez, et dont une partie (la plus plaisante) est tout à fait exacte. Mais quoique Fontaney eût le goût des panoplies et des armes du moyen âge ou de la Renaissance, le pistolet dont vous parlez était bel et bien un pistolet d'arçon que Fontaney avait conquis sur un gendarme dans les journées de juillet ; car c'était peu après ces journées qu'eut lieu cette querelle, et la fièvre qui régnait alors n'y nuisit pas... »

Sainte-Beuve, qui a dit, dans son article sur *Piron*, que de son temps, au sortir du collège, les uns comme les autres prenaient « le chemin de traverse », tout disposés par l'éducation universitaire à mettre leur *Hoc erat in votis* dans quelque belle élégie, quelque composition touchante, quelque comédie applaudie, avait pris pratiquement et prosaïquement au début le chemin de l'École de médecine. En 1868, il racontait à l'auteur d'une thèse incriminée, qu'il venait de défendre au Sénat, le docteur Grenier (qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien député du Doubs), qu'il avait eu l'honneur d'être *roupiou* sous Dupuytren et qu'il avait porté le tablier un

matin à l'Hôtel-Dieu pour remplacer un interne absent. Il fit, pendant une année, le service d'externe à l'hôpital Saint-Louis, et en général, il profita beaucoup, dit-il, de tout l'enseignement médical, anatomique et physiologique à cette date. Rien ne fut perdu pour les Lettres, qui ont été pour lui, de son propre aveu, « une série d'expériences... un long cours de physiologie morale. »

Son premier livre, *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au XVI<sup>e</sup> siècle*, que *le Globe* avait déjà publié en articles, parut en librairie en 1828. Ce fut une première bataille. Ce volume et les *Œuvres choisies de Pierre de Ronsard*, que Sainte-Beuve y adjoignit, rencontrèrent une vive opposition parmi les classiques. Sainte-Beuve écrivait en 1868 à M. Camille Delthil, qui l'avait félicité dans un article de son courage au Sénat :

« ... Sachez, cher monsieur, que, lorsqu'il y a juste quarante ans, en 1828, je publiais mon premier ouvrage, où je soutenais que Ronsard n'était pas du tout le mauvais et ridicule poète que prétendaient les classiques, je faisais un bien autre acte d'audace, et que je risquais bien plus de me faire lapider... »

On était révolutionnaire à bon compte en ces années-là ! Quand on pense que la plupart des



romantiques étaient royalistes et que le livre de *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie*, cite un article du *Globe*, des premiers jours d'août 1830, où Sainte-Beuve revendiquait le poète au nom du régime qui s'inaugurait, au nom de la France nouvelle, — « je le déroyalisais », a-t-il dit, on se demande quels esprits c'étaient les Jay et les Jouy, qui bataillaient contre le romantisme. « Toutes ces irritations et ces disputes ne nous touchent plus guère qu'à titre de documents, a dit Jules Levallois dans son livre récent sur *Senancour*. Le charmant livre de Sainte-Beuve sur la *Poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle* a résisté et résiste encore parfaitement aux railleries de M. Jay... » C'est le jugement de la postérité que personne plus ne conteste.

Nous ne serions pas de l'école de Sainte-Beuve, si nous serrions de trop près et prenions trop à la lettre une prophétie, qui nous fut signalée, dans la *Revue encyclopédique* de Carnot et Pierre Leroux, — deux collaborateurs du *Globe*, — par un écrivain célèbre et chercheur émérite, Champfleury, qui travaillait à ce moment-là à son grand ouvrage des *Vignettes romantiques* : « Joseph Delorme, quelque jour déchirant son suaire, sortira de sa tombe, onctueux tribun de liberté et d'avenir. » Il nous semble pourtant que Joseph Delorme s'est réveillé vers la fin de sa vie le tri-

---

bun déterminé de la liberté de pensée, et qu'il mérite bien par là le buste qu'on va lui élever dans le jardin du Palais du Luxembourg (1).

Quand il publia ses premières poésies en 1829, le Joseph Delorme, qui se cachait sous ce nom, écrivait à son ami Loudierre, professeur de rhétorique à Evreux, le 23 avril 1829 :

« La publication de mon *Joseph Delorme* m'a un peu sorti de ma solitude de cœur, et j'ai grande hâte d'y rentrer. Ce malheureux livre a eu tout le succès que je pouvais espérer, il a fait crier et irrité d'honnêtes gens beaucoup plus qu'il ne m'eût paru croyable ; — M<sup>me</sup> de Broglie a daigné trouver que c'était *immoral* ; — M. Guizot, que c'était du *Werther jacobin et carabin...* »

Les Poésies et Elégies intérieures qui parurent en mars 1830, sous le titre de *Consolations*, eurent un succès moins contesté que celui de *Joseph Delorme*.

Tous ceux qui ont traversé la révolution de 1830 en sont restés marqués. Elle donnait tant

(1) Un esprit libre et dissident, M. Charles Maurras, s'est rencontré de nos jours avec Pierre Leroux, dans la conclusion motivée d'une étude sur Sainte-Beuve, où, après des réserves qui lui sont personnelles et que je n'ai pas à discuter, il va jusqu'à demander « une fête nationale de Sainte-Beuve », qui serait la vraie fête de l'esprit en France (voir l'extrait du livre de M. Charles Maurras en appendice, à la fin du volume).

d'espérances au début qu'il n'est pas étonnant que Sainte-Beuve, curieux comme il l'était, et porté à l'utopie réformatrice, comme je l'ai connu, ait répondu à quelques appels de clairon. Lorsque je fus conduit chez lui par Champfleury, en 1861, pour devenir son secrétaire, il nous jeta tout de suite au cœur et au vif de son prochain lundi ; puis, avec cette vivacité d'expression et d'image qui reflétait sa pensée, la conversation étant venue à tomber sur le père Enfantin, que Champfleury connaissait beaucoup, Sainte-Beuve nous dit : « Je n'en étais pas, mais je *les* ai vus assez pour me faire une idée de la formation d'une religion. C'est comme si j'avais observé une religion sous cloche. Imaginez qu'un physicien fasse le tonnerre, les éclairs sous verre : ce simulacre n'a pas la majesté de la nature, mais il fait comprendre le phénomène. Les saint-simoniens m'ont donné l'idée d'une religion en marche, en voie de se créer. C'était une religion sous verre ; j'ai assisté à leurs discussions orageuses ; j'ai vu chez eux comment se fonde une religion. » Lorsque je recueillis, après sa mort, ses articles du *Globe* pour les réunir en volumes, j'en ai reconnu, d'après ses indications, qui n'étaient pas signés et que j'ai laissés, mais qui avaient dû être écrits par lui en collaboration avec Pierre Leroux. Emile Barrault, qui fit le voyage en Orient avec

---

Félicien David, qui en rapporta *le Désert*, venait dîner quelquefois chez Sainte-Beuve dans les dernières années de leur vie à tous deux. Enfin, l'étude de 1865 sur *Proudhon*, restée inachevée, commence par ces mots : « J'ai eu deux fois le regret, à quelques mois de distance, de ne pouvoir rendre en personne les devoirs funèbres à deux hommes à qui je portais haute estime et grand respect. L'un d'eux, Enfantin, que j'avais connu aux jours de ma jeunesse et dont j'avais apprécié la largeur de cœur, les belles facultés affectives et généreuses ; l'autre, Proudhon... » etc.

Les relations de Sainte-Beuve avec Lamennais furent aussi une des phases de sa vie morale, pendant ces années de crise et de bouillonnement intellectuel, où tous les hauts milieux se tenaient plus ou moins par la tangente. Le seul témoin véridique sur ce point tant controversé est encore l'auteur des quelques pages intitulées : *Ma biographie*, où Sainte-Beuve se raconte lui-même :

« On a cherché aussi, dit-il, à me raccrocher aux écrivains de *l'Avenir*, et comme si je les avais cherchés. Je dois dire, quoique cela puisse paraître disproportionné aujourd'hui, que c'est l'abbé de Lamennais qui, le premier, demanda à Hugo de faire ma connaissance. Je connus là, dans ce monde de *l'Avenir*, l'abbé Gerbet, l'abbé Lacordaire, non célèbre encore, mais déjà brillant de talent, et M. de Montalembert. Des relations, il y en eut donc de moi à eux, et d'agréables ;

mais quant à aucune connexion directe ou ombre de collaboration, il n'y en a pas eu. »

Nous tenons encore de Sainte-Beuve cette autre confidence, qu'il a rendue publique dans un article des *Nouveaux Lundis* sur la Correspondance de Lamennais. C'est lui que Lamennais chargea d'imprimer les *Paroles d'un croyant*. Il les lui remit un matin de mars ou d'avril 1834, dans cette chambre de la rue de Vaugirard où l'on s'asseyait sur une chaise de paille et à la porte de laquelle Sainte-Beuve, se rendant à l'appel de Lamennais, avait trouvé le carrosse de l'archevêque de Paris, M. de Quélen, qui en sortait. Sainte-Beuve emporta le manuscrit, avec l'autorisation absolue d'y changer ce qu'il voudrait.

« C'était là une parole de confiance dont j'entendais bien, dit-il, ne pas user. »

Elle n'était pourtant pas de trop.

« Un matin, reprend-il, que je reportais les épreuves, on me prévint que l'imprimeur, M. Plassan, désirait me parler. « Vous êtes chargé, me dit-il, de l'impression d'un écrit de M. de Lamennais qui va faire bien du bruit; mes ouvriers eux-mêmes ne peuvent le composer sans être comme soulevés et transportés; l'imprimerie est toute en l'air. Je suis ami du gouvernement, je ne puis mettre mon nom à cette publication; mais comme l'affaire est commencée, je ne refuse pas mes presses. On a le temps de chercher un autre nom d'imprimeur. » Je n'étais que passif en

---

tout ceci ; je prévins l'éditeur, M. Renduel, et je ne sais plus comment les choses s'arrangèrent.

« Seulement, à un moment de l'impression, un passage du chapitre XXXIII, où est décrite une vision, me parut dépasser toute mesure en ce qui était du pape en particulier et du catholicisme. Il n'entraît pas dans mon esprit que M. de Lamennais, prêtre, et, à cette date, n'ayant nullement rompu avec Rome, pût se permettre une telle hardiesse. J'usai de la faculté qui m'avait été laissée ; je pris sur moi de rayer deux lignes et de mettre des points. Ces points ont subsisté depuis dans toutes les éditions, je crois, et l'auteur ne m'a jamais parlé de cette suppression. »

Nous remuons aujourd'hui des cendres. L'histoire des idées de Sainte-Beuve est dans ses livres. Dans un *Avertissement* dicté par lui, signé par moi, il me faisait dire :

« On a souvent demandé à M. Sainte-Beuve s'il ne ferait pas de *Mémoires* : je ne crois pas qu'il s'y décide jamais. Il tient trop, dit-il, à ne pas diminuer les choses (y compris les personnes) qu'il a vues et dont lui-même il est heureux et honoré de faire partie... »

On a poussé loin l'investigation à son égard, et cherché à des ruptures avec des groupes ou des amitiés célèbres des raisons qu'on aurait pu lui demander à lui-même. Il écrivit un jour très naturellement à M. Emile Zola :

« (10 février 1867)... Quant à ce qui m'arriva, après juillet 1830, de croisements en tous sens et de conflits

intérieurs (Saint-Simonisme, Lamennais, *National*...), je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'avoir la clef ; encore se pourrait-il bien que, si je voulais tout repasser, nuance par nuance, j'en donnasse ma langue aux chiens... »

C'est la réponse de tout officier sincère, qui a pris part à de grandes mêlées.

Nous ne saurions mieux expliquer le critique qu'il ne s'est expliqué lui-même, en réimprimant, à la fin de sa vie, dans les *Portraits contemporains*, son article sur *Ballanche*, qui avait paru dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1834 :

« En écrivant cet article et pour être plus sûr de comprendre comme il le fallait un auteur éminent, mais très particulier et assez difficile, j'avais songé avant tout à me placer au point de vue de cet auteur et à le considérer, comme on dit aujourd'hui, dans son milieu. Je m'étais, pour le moment, transporté avec lui dans son monde, dans les régions d'idées ou d'opinions qu'il avait traversées, et je m'étais comme transformé en lui. Ça été volontiers de tout temps mon habitude et ma méthode de critique : je cherchais à m'effacer, à m'oublier ; je n'étais plus chez moi, j'étais chez un autre pour une quinzaine, ou mieux, j'étais cet autre même et l'on m'aurait pu prendre pour son second. » Or, Ballanche était royaliste, et pour s'être rendu trop impersonnel à son égard, pour l'avoir trop bien exprimé et expliqué, comme Sainte-Beuve appartenait encore à cette date au *National* d'Armand Carrel, « la colère fut d'autant

---

plus grande, dit-il, que les purs virent en moi un renégat. Ceux qui se récriaient si fort à mon sujet, ce n'était certes ni l'excellent Paulin, de tout temps mon ami, ni les rédacteurs habituels, Chambolle, Littré, etc. ; c'étaient les causeurs amateurs, les inutiles et les bruyants, les flâneurs de haute hâblerie républicaine... »

La race peut toujours se reconnaître dans tous les camps. Cette mauvaise querelle, à laquelle se trouvèrent mêlés les noms éminents et respectables de Jules Bastide et de Raspail, ne contribua pas peu à le rendre indépendant.

« Je me déliai, dit-il, (du *National* et d'Armand Carrel, dont le silence fit comprendre qu'il n'était pas libre), et cherchai plus que jamais mon refuge dans l'étude et dans la poésie intérieure, charme et consolation de ma jeunesse...

« Si, parmi mes lecteurs des dernières années, ajoute-t-il en manière de conclusion et de moralité, il en est qui se sont plu à relever chez moi des sentiments de méfiance et de scepticisme habituel, ils ne sauront jamais ce qu'il m'en a coûté et ce que j'ai eu secrètement à souffrir pour avoir porté dès l'abord toute ma sincérité et ma tendresse d'âme dans mes relations politiques et littéraires. »

Cette sincérité et cette tendresse d'âme sont l'hommage le plus sincère que Sainte-Beuve pouvait se rendre à lui-même dans la vie politique et privée. Il n'affectait pas d'être libéral, il l'était efficacement.



About l'a appelé : un esprit plein de cœur, et madame Desbordes-Valmore avait déjà dit de lui : un cœur « qui se cache sous tant d'esprit. L'esprit, je n'en peux pas juger, écrivait-elle. C'est le droit des hommes entre eux... mais la charité nous regarde, la bonté nous attache, et Dieu sait si je suis éternellement garrottée à M. Sainte-Beuve par reconnaissance des services sérieux qu'il m'a rendus. Je ne crois pas que l'on oblige mieux que lui et qu'on l'oublie plus noblement... » Les témoins de sa vie ne peuvent tout redire. Sa largesse de cœur et d'esprit relèverait du roman intime ; mais il y faudrait une plume trempée dans son propre encrier, infiniment nuancée et délicate.

Poète et critique, il se rendait justice, et s'il a pu dire en réimprimant ses *Poésies* en 1863 : « Aujourd'hui on me croit seulement un critique ; mais je n'ai pas quitté la poésie sans y avoir laissé tout mon aiguillon », le critique aussi s'est jugé en toute compétence dans des Notes, embrassant l'ensemble de sa vie :

« J'ai certes mes vices et mes faiblesses, a-t-il écrit, mais c'est pour ce qu'il y a de bon en moi, pour mon goût de droiture et de vérité, et pour mon indépendance de jugement que j'ai tant irrité de monde dans ma vie et que j'ai provoqué tant de colères. »

En un mot, il était né critique, comme d'autres naissent disciples (il l'a dit de Montalembert) et

nullement pour rester éternellement caudataire et feudataire, selon le mot de Taine comparant les *Portraits contemporains* à la critique de plus en plus large et affranchie qui s'était fait jour par la suite. Il se détachait dès qu'il sentait le lien féodal.

J'ai le devoir de le défendre contre toute légende. A quelqu'un qui lui écrivait qu'on attribuait à la crainte de déplaire aux Tuileries son silence sur les *Contemplations* de Victor Hugo, il répondait :

« (Ce 17 mai 1856). J'ai été *aussi lié avec M. Victor Hugo qu'on peut l'être*, ainsi que l'attestent mes *Poésies*. Cette liaison a cessé il y a plus de vingt ans, par des raisons qui sont restées entre nous. Je n'ai donc pas à écrire sur lui depuis ce temps-là, et je ne saurais le faire comme il convient à un critique indépendant, sans paraître méconnaître et violer une ancienne amitié, ou sans avoir l'air d'y vouloir remonter et de m'y reprendre...

« Si on veut le louer, sans doute on peut le faire, et beaucoup de gens le font et le feront. Je me garderai de rien dire qui y soit contraire. Pour moi, je ne le ferai pas, parce que ma louange serait accompagnée de trop de restrictions qui paraîtraient des offenses à un homme de grand talent dans le malheur, — ou parce que, en supprimant toutes les critiques sérieuses, je serais réduit à faire, ce que vous paraissez désirer, acte de générosité... »

A moi, il disait quand les *Misérables* parurent :

« Un aide-de-camp ne doit pas juger son ancien général. » A Baudelaire qui avait adopté le séjour de Bruxelles, il écrivait le 5 janvier 1866 :

«... Les disciples de la dernière manière sont ce qui m'est le plus antipathique au monde, et je les crois nés pour décrier l'École finissante et lui imprimer un ridicule indélébile. Hugo plane sur tout cela, s'en inquiète assez peu (*alta sedet Æolus arce*), et je suis persuadé que, de lui à moi, si nous nous rencontrions directement, les vieux sentiments se réveilleraient dans leurs fibres secrètes : il ne m'est jamais arrivé de le revoir sans que nous nous entendissions au bout de quelques secondes, tout comme autrefois... »

Oh ! M. de Couaën, noble et grande figure de *Volupté*, ce livre de 1834 où l'on trouve déjà un M. de Vacquerie ! — c'est le triomphe de la psychologie et de l'esprit critique :

«... Le propre de certaines prunelles ardentes, y lit-on page 262, est de franchir du regard les intervalles et de les supprimer. Tantôt c'est une idée qui retarde de plusieurs siècles, et que ces vigoureux esprits se figurent encore présente et vivante ; tantôt c'est une idée qui avance, et qu'ils croient incontinent réalisable. M. de Couaën était ainsi... et de là tout un chimérique entassement. — Voilà un point blanc à l'horizon, chacun jurerait que c'est un nuage. « C'est une montagne, » dit le voyageur à l'œil d'aigle ; mais s'il ajoute : « Nous y arriverons ce soir, dans deux heures ; » si, à chaque heure de marche, il

crie avec emportement : « Nous y sommes, » et le veut démontrer, il choque les voisins avec sa poutre, et donne l'avantage aux yeux moins perçants et plus habitués à la plaine. »

Amaury (je veux dire Sainte-Beuve) a publié depuis, dans sa dernière édition des *Portraits contemporains* de 1869, la lettre prophétique où Victor Hugo lui écrivait le 12 juin 1832 :

« Nous aurons un jour une République, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La République proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs... »

Nous sommes loin d'être en si beau chemin. Les prunelles ardentes, qui reconnaissaient du haut des tours de Notre-Dame la famille Nodier à la terrasse de l'Arsenal, perçaient l'espace au delà des mondes visibles.

Il faut juger *Volupté* comme Sainte-Beuve lui-même :

« Sénèque nous le dit : à la porte des jardins d'Épicure, on lisait cette inscription engageante : « Passant, tu feras bien de rester ici ; ici on met le souverain bonheur dans la volupté. » Et l'on entrait ; on était reçu par le maître du lieu avec hospitalité, et il vous servait un mets de farine frugale ; il vous versait de l'eau claire en abondance, et il vous disait : « N'êtes-vous pas content... ? » De même, j'ai fait dans ce roman de *Volupté*. Ceux qui y venaient dans une

mauvaise espérance et comptant y trouver la nourriture de leurs vices, n'y ont trouvé qu'une leçon. Et pourtant le livre bien considéré ne ment pas à son titre. »

Il faut pour le lire s'abstraire de toute préoccupation extérieure. Par son côté mystique, c'est en quelque sorte la préface de *Port-Royal*, vers lequel s'acheminait Sainte-Beuve. Par son côté physiologique, il peut servir un jour à reconstituer de grandes figures. Il n'est pas jusqu'à ce trait : « un peu voûté », page 57, qui ne nous rappelle M. de Couaën. Et comme Amaury s'y est mis tout en germe dès 1834, nous y retrouvons, page 276, cette méthode naturelle, déjà esquissée, dont Taine fera un jour honneur au grand critique :

« Moi, j'ai toujours tant aimé, au contraire, remonter, interroger dans leurs origines, les existences mêmes dont je n'ai traversé qu'un point, reconnaître les destinées les plus humbles, leur naissance, leur premier flot encaissé dans les vallons et les fonds obscurs, au bas des chaumières, tout leur arrangement particulier avec les choses d'alentour. Plus ces destinées sont simples, naturelles, domestiques, plus j'y prends goût, m'y intéresse, et souvent en moi-même m'en émerveille... »

L'artiste et le poète se confondaient ici avec le philosophe. En 1834, Sainte-Beuve pouvait bien ne penser encore qu'à ces poètes lakistes, qu'il a

tenté d'introduire dans la poésie française. Les derniers essais s'en retrouvent dans les *Pensées d'août*, qui parurent en 1837, et reçurent, de la part des coteries régnantes, un accueil hostile et sauvage.

Ce goût poétique pour les existences cachées, autant que le courant d'inspiration religieuse qu'il avait suivie dans les *Consolations*, et qui se manifeste dans *Volupté*, l'inclinèrent à écrire une histoire de *Port-Royal*. Il nous a raconté, dans l'appendice du tome premier de l'édition de 1866, comment il y fut pris au mot en passant à Lausanne, pendant l'été de 1837. C'était son premier voyage en Suisse. Il y révèle aussi sa vie cachée d'homme de lettres.

« Je savais, dit-il, en passant à Lausanne, que j'y avais un ami dans la personne de M. Juste Olivier, poète de la jeune école, et que j'avais vu à Paris en 1829-30. Accueilli avec cordialité par lui et par sa femme, poète elle-même, je ne tardai pas, dans la conversation, à exprimer un regret : c'était de ne pouvoir dans ma vie de Paris morcelée, un peu dissipée et assujettie à des besognes journalières, trouver une année d'entier loisir pour produire et mener à fin ou mettre du moins en pleine voie d'exécution le projet que je nourrissais depuis longtemps... J'étais réellement seul, alors, à m'occuper d'un pareil sujet. »

Il y devançait notamment Cousin sur Pascal et sa sœur, sur madame de Longueville, etc. Sainte-

Beuve, se plaignant des procédés de Cousin à son égard, à l'occasion de *Port-Royal*, a rappelé le mot de Montluc à propos d'une injustice essuyée : « Il sied mal de dérober l'honneur d'autrui ; il n'y a rien qui décourage tant un bon cœur. » — Les amis de Sainte-Beuve à Lausanne saisirent sa parole au vol : ils avaient des relations intimes dans le Conseil de l'Instruction publique et dans le Conseil d'Etat : deux ou trois jours après, il lui fut proposé de faire dans l'Académie de Lausanne un Cours d'une année sur *Port-Royal*.

Revenu de Paris deux mois après, vers le milieu de l'automne, avec toute sa collection de livres jansénistes, il s'enfermait, ne voyant jamais personne jusqu'à quatre heures du soir les jours où il ne faisait pas de cours, et jusqu'à trois heures les jours où il professait. Sa leçon était de trois à quatre heures. Il en faisait trois par semaine.

Afin qu'il ne manquât jamais l'heure du Cours, les dames de Lausanne lui offrirent une belle montre de Genève, qu'il a portée toute sa vie. Il a noté, dans ses appendices, cette autre impression, qui fait honneur à la morale de *Port-Royal* :

« S'il était permis de mêler un sourire à ces souvenirs sérieux, je dirais que la réunion fréquente (les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine), au pied de cette chaire, de la jeunesse des deux sexes, avait fini par amener de certaines rencontres, de

---

certaines familiarités honnêtes, des railleries même comme le sexe le plus faible ne manque jamais d'en trouver le premier, quand il est en nombre, en face de l'ennemi. Plus d'un de mes élèves, dès qu'il entra, avait, du côté des dames, un sobriquet tiré de Port-Royal et qui circulait tout bas : *Lancelot*, *Le Maître*, *Singlin*, etc. — Je ne sus tout cela que plus tard. Enfin, il y eut l'année suivante plus d'un mariage et quelques fiançailles dont on faisait remonter l'origine à ces réguliers et innocents rendez-vous que mon Cours avait procurés... »

L'édition définitive de *Port-Royal* n'a paru qu'en 1866-1867 en six volumes. Une table analytique, par le savant professeur de l'École des Chartes, Anatole de Montaiglon, forme un septième volume, publié en 1871. Ce livre de *Port-Royal*, dont nous pouvons parler presque sagement, pour en avoir collationné plusieurs fois les épreuves, est une grande histoire, un tableau complet de la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle, qui tient de si près par Racine, Pascal et même le *Tartufe* à l'enseignement et à la doctrine des Messieurs de Port-Royal. Je recommande surtout la Conclusion datée de 1857, d'un spinozisme philosophique très élevé.

Je n'en saurais rapprocher. d'après mes impressions personnelles, que l'admirable portrait d'un philosophe lucrétien que Sainte-Beuve a introduit dans son article des *Nouveaux Lundis*, tome



IX, consacré aux *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, par M. Guizot. Le morceau est trop long pour être lu dans son entier, et rien ne saurait s'en détacher.

L'auteur des *Portraits littéraires*, des *Portraits contemporains* et des *Portraits de Femmes*, qui avait pris, depuis 1831, position de critique à la *Revue des Deux Mondes*, vivait à l'hôtel garni, dans deux modestes chambres de l'hôtel de Rouen, passage du Commerce. — « Deux chambres, c'était mon luxe, » a-t-il dit, les deux dernières de l'hôtel, sous les toits, au bout d'un long couloir, l'une servant de tampon aux bruits d'à côté. Sainte-Beuve y abritait sa renommée sous le nom de Charles Delorme (il avait débaptisé Joseph).

A trente-six ans, il n'avait pas de fortune, pas de position, et ne s'en trouvait pas plus mal.

L'un de ceux qui y pensèrent pour lui, et qui ne se seraient pas prodigués dans ce genre d'office, fut Buloz, le directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Sainte-Beuve fut nommé en 1840, sous le ministère Thiers, Rémusat et Cousin, conservateur avec logement à la Bibliothèque Mazarine. Dès lors, il se trouva riche ou très à l'aise pour la première fois de sa vie.

En 1844, il remplaça Casimir Delavigne à l'Académie française, et Victor Hugo fut chargé de le

---

recevoir. L'Académie a toujours de l'esprit, même dans les circonstances fortuites.

« J'é devins membre de la Commission du Dictionnaire, écrivait Sainte-Beuve dans une note confidentielle à Jean Reynaud, le 31 mars 1848, et vraiment j'eus peine à dépenser mon revenu. Il me fallut pour cela acheter des livres rares, dont le goût m'est peu à peu venu. »

Villemain, ministre de l'Instruction publique, voulut le forcer à recevoir et à porter la croix. Il l'avait refusée de M. de Salvandy, sous le ministère Molé, en 1837. Il la refusa de nouveau de Villemain, et lui envoya, pour mieux accentuer son refus, sa démission de fonctionnaire, que le ministre n'accepta point. Lorsqu'il fut présenté au roi, selon l'usage, après sa réception académique, par Victor Hugo, le directeur du jour, qui l'avait reçu, Louis-Philippe ne lui adressa pas la parole, et lui ne desserra pas les dents. « J'en fus quitte, a-t-il dit, pour des saluts. » La sympathie n'y était pas.

Du reste, il n'a jamais eu de chance dans ses propos avec les souverains. La première fois qu'il vit Napoléon III à Compiègne, en 1863 (et il ne le revit plus qu'à l'occasion de sa nomination sénatoriale), le chef de l'Etat, qui ne parlait guère, crut devoir lui dire par politesse : « Je vous lis toujours dans *le Moniteur*. » Il écrivait depuis

---

1861 dans *le Constitutionnel*. Cela prouve le peu de cas qui règne ou qui régnait en haut lieu pour la littérature.

On m'a dit que M. Jules Grévy faisait ses délices d'un livre posthume de Sainte-Beuve, dans lequel il retrouvait ses souvenirs de l'Odéon, de la *Lucrèce* de Ponsard et autres impressions littéraires de sa vie d'étudiant. J'en éprouvai d'autant plus de satisfaction secrète que c'était moi qui avais restitué et, comme on disait autrefois, *procuré* aux Lettres le volume en question. Il y avait du Bayle en Sainte-Beuve, — je veux parler de l'ancien, — de celui qui demandait à un ami et correspondant de Paris, au XVII<sup>e</sup> siècle, Mathieu Marais, les éléments d'une gazette littéraire de Hollande.

« J'ai eu souvent, je l'avoue, une idée analogue, dit Sainte-Beuve, dans son article des *Nouveaux Lundis* sur le Journal de Mathieu Marais. A mon retour de la Suisse française où j'avais gardé des amis, vers 1840, je concevais un parfait journal littéraire dont il y aurait eu un rédacteur double, l'un à Paris pour tout savoir, l'autre à Lausanne ou à Neuchâtel pour tout dire, — j'entends tout ce qui se peut dire honnêtement et avec convenance. Mais ces convenances varient et s'élargissent vite en raison même des distances. On peut, avec probité et sans manquer à rien de ce qu'on doit, bien voir à Paris sur les auteurs et sur les livres nouveaux ce que l'on ne peut imprimer

à Paris même à bout portant, et ce qui, à quinze jours de là, s'imprimera sans inconvénient, sans inconvenance, dans la Suisse française. Je l'ai éprouvé durant les années dont je parle (1843-1845). J'avais en ces pays un ami (que nous connaissons déjà), un de ceux de qui l'on peut dire qu'ils sont unanimes avec nous, un autre moi-même, M. Juste Olivier, et nous nous sommes donné le plaisir de dire pendant deux ou trois ans des choses justes et vraies sur le courant des productions et des faits littéraires. On le peut, on le pouvait alors sans être troublé, ni même soupçonné et reconnu. J'excepte la politique : mais, pour la littérature, Paris ne s'inquiète que de ce qui s'imprime à Paris. »

En 1876, nous publiâmes ces *Chroniques parisiennes*, qui paraissaient dans la *Revue Suisse*, arrangées par M. Juste Olivier. Nous nous entendîmes avec lui pour en reconstituer le texte d'après les manuscrits autographes et originaux de Sainte-Beuve.

J'étonnai bien un jour, à Arcueil-Cachan, le grand Raspail, qui avait assisté, en 1869, avec ses quatre fils, aux funérailles civiles du sénateur libre-penseur, en lui montrant une page de ces *Chroniques*, qui le concernait. Sainte-Beuve ne se souvenait plus de l'incident *Ballanche*, où Raspail avait pris parti contre lui, quand il donnait cette nouvelle preuve de largeur d'esprit et de curiosité scientifique :

---

« Il vient de paraître, écrivait-il en 1843, un livre très savant et capital de Raspail, intitulé : *Histoire naturelle de la santé et de la maladie chez les végétaux et chez les animaux en général et en particulier chez l'homme*, avec l'indication de nouveaux moyens de traitement... Je le lis, c'est du plus haut intérêt, philosophique, systématique, et à la fois nourri d'observations physiques et microscopiques. C'est une de ces théories fondamentales comme depuis longtemps l'Ecole n'en fait plus, une tentative hardie de réforme de toute la science de la vie et par suite de l'art de guérir, une façon de *Contrat social* de la physiologie et de la thérapeutique : c'est encore quelque chose à l'allemande plutôt qu'à la française. Il attribue un grand, un extrêmement grand rôle dans la formation des maladies aux petits animaux parasites. Quoi qu'il en soit, aucun membre de nos Facultés ne serait capable d'une telle œuvre ; ce ne sont que d'habiles empiriques ou des *éclectiques* instruits. L'œuvre de Raspail comptera dans la science et portera coup à l'étranger. Conseillez-en la lecture et la vérification à vos savants et à vos naturalistes. »

Les parasites se nomment aujourd'hui microbes. Entre Raspail qui se contentait d'indiquer et les progrès acquis depuis à la science, il y a un peu de ce qui sépare la méthode naturelle, esquissée par Sainte-Beuve, et le système généralisé de Taine.

La Chronique qui n'est pas la moins piquante de ce volume, est celle où Sainte-Beuve rend

---

compte de la séance académique du 27 février 1845, où il fut reçu par Victor Hugo. Il y cite d'abord tout au long un *Courrier de Paris* du vicomte Charles de Launay (autrement dit Delphine Gay ou madame Emile de Girardin), publié la veille de la séance, et dans lequel le célèbre courriériste sonnait une sorte de tocsin.

Le spirituel bas-bleu tenait un salon, plein de rancunes contre Sainte-Beuve. Balzac avait dit : « Je referai *Volupté*, » et il fit *le Lys dans la vallée*. Une autre fois, furieux outre mesure d'un article sur lui que Sainte-Beuve avait écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, il s'écria : « Je lui passerai ma plume au travers du corps. » Et il le fit, avec la verve déchaînée d'un *Cyrano* de Bergerac, dans sa petite *Revue parisienne*, où il appelle Sainte-Beuve *Sainte-Bévue*. Pour mieux *érein*ter *Port-Royal*, il imagina que Sainte-Beuve s'était laissé prendre aux initiales *P.-R.*, qui désignaient la Maison sur les manuscrits du XVII<sup>e</sup> siècle, et qu'au lieu de *Port-Royal*, il aurait fallu lire *Palais-Royal*. De telles bouffonneries justifient l'origine gasconne qu'un biographe a attribuée au puissant romancier.

Sainte-Beuve, sans se fâcher, intercala l'article de madame de Girardin dans la *Chronique* impersonnelle, qu'il envoyait à la *Revue Suisse*. « Amie

particulière de M. Victor Hugo, dit-il, elle semblait d'avance, par le ton de son épigramme qui voulait être injurieuse et qui n'était que flatteuse pour M. Sainte-Beuve, indiquer que ce tournoi (l'échange des deux discours académiques) ne se passerait peut-être pas jusqu'au bout en toute courtoisie... »

Puis il reprend à la suite de l'article, quelque peu *troubadour* aujourd'hui, dont les sarcasmes ne l'atteignaient pas :

« Ceci devenait vif, comme l'on voit, et peut du moins donner une idée de la curiosité publique. Tout s'est passé dignement avec une parfaite convenance qui n'a pas nui à la vivacité du jeu. Il s'agissait, pour M. Sainte-Beuve, de célébrer Casimir Delavigne devant Victor Hugo et, comme il le disait en souriant, de louer *Racine devant Corneille*. Il n'est pas un seul instant sorti de son sujet, et a su marquer au passage son opinion tout en satisfaisant aux conditions académiques et en parant aux dangers de son vis-à-vis...

« M. Victor Hugo a eu de très belles parties dans son discours qu'il a débité trop pompeusement. Sa peinture de la gloire de Casimir Delavigne, contrastant avec cet amour de l'obscurité, a eu du charme, ce qui ne lui arrive pas toujours, et, quand il a caractérisé M. Sainte-Beuve poète, il a montré de la délicatesse. Le morceau sur Port-Royal a réussi, quoique un peu fastueux, mais il fallait bien traduire cette fois Port-Royal à l'usage de l'Académie et du monde :

---

*Ad usum sæculi.* M. Royer-Collard, nous dit-on, a paru content ; c'est l'oracle en ces matières... Une allusion heureuse de M. Victor Hugo, qui dit que les doctrines de Port-Royal sont encore aujourd'hui la lumière intérieure *de quelques grands esprits*, a dû achever de bien disposer le vieux maître... En un mot, chacun des deux orateurs a eu son succès ce jour-là, et l'Académie française n'avait pas offert depuis bien longtemps une fête si goûtée du public, si brillante et si remplie ; les femmes s'étaient logées jusque derrière le fauteuil de M. Victor Hugo : et si l'on voyait dans une tribune réservée les personnes de la famille royale, on se disait qu'au cœur de l'assemblée était madame Sand... »

Celle-là fut toujours l'amie de Sainte-Beuve. L'un des derniers romans qu'elle lui envoya, portait cette dédicace : « A Sainte-Beuve, une des lumières de ma vie. »

Pendant quinze ans, jusqu'en 1848, Sainte-Beuve vécut selon un idéal de vie littéraire, qui rappelle ce qu'il a dit de *l'honnête homme au XVII<sup>e</sup> siècle* dans son *Portrait* du chevalier de Méré, et dans sa *Causerie sur le buste de l'abbé Prévost*. Dans la préface de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, il montre « comment un homme de Lettres sans fortune, sans ambition, de mœurs modestes et se tenant à sa place, peut cependant, par son esprit peut-être, par son caractère, par son tact et toute sa conduite, obtenir une place honorable, agréable et vivre avec des



personnages de tout rang et les plus distingués à divers titres, qui ne sont pas précisément ses pareils, sur ce pied d'égalité insensible qui est, ou qui était le charme et l'honneur de la vie sociale en France... »

Cet homme de Lettres, c'était lui :

« Pour moi, dit-il, pendant ces années, que je puis dire heureuses, j'avais cherché et j'avais même assez réussi à arranger mon existence avec douceur et dignité : écrire de temps en temps des choses agréables, en lire et d'agréables et de sérieuses, mais surtout ne pas trop écrire, cultiver ses amis, garder de son esprit pour les relations de chaque jour et savoir en dépenser sans y regarder, donner plus à l'intimité qu'au public, réserver la part la plus fine et la plus tendre, la fleur de soi-même, pour le dedans, jouir avec modération, dans un doux commerce d'intelligence et de sentiment, des saisons dernières de la jeunesse ; ainsi se dessinait pour moi le rêve du *galant homme* littéraire qui sait le prix des choses vraies, et qui ne laisse pas trop le métier et la besogne empiéter sur l'essentiel de son âme et de ses pensées. »

Quand Sainte-Beuve publiait en 1861 ces lignes, sans doute rapportées de Liège en 1849, il rendait dans le moment même le métier d'écrivain de plus en plus difficile par l'application consciencieuse et constante qu'il apportait à ses articles hebdomadaires.

1848 ne le déconcerta point, quoi qu'on en ait

dit, et le trouva plus curieux qu'irrité. Curiosité qui se mêlait de très près, il l'avoue, à l'anxiété du citoyen. « Je n'avais pourtant pas l'imagination aussi noire, a-t-il dit (1), que je la voyais à plusieurs des républicains de la veille surpris et comme épouvantés de leur propre succès... » Le même phénomène s'est observé de tout temps.

Une histoire saugrenue, dans laquelle des amis de 17 à 18 ans, — à peu près la durée du régime tombé, — devenus eux-mêmes membres du nouveau gouvernement, ne lui témoignèrent pas assez de confiance dans une question d'honneur et de probité, détermina Sainte-Beuve à leur envoyer sa démission de conservateur à la Bibliothèque Mazarine.

Jean Reynaud, sous-secrétaire d'Etat ou quelque chose d'analogue au Ministère de l'Instruction publique, chez qui il avait dîné le 23 février — et qui ne s'attendait guère ce soir-là à passer quasi-ministre le surlendemain — lui parut alarmé plus que de raison par une prétendue révélation du nom de Sainte-Beuve, inscrit pour une somme et même pour des sommes assez considérables sur les papiers trouvés aux Tuileries.

L'observation physiologique, à laquelle Sainte-Beuve attachait tant d'importance pour la con-

(1) Dans la préface de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, p. 1.

naissance des hommes, aurait appris à l'auteur de *Terre et Ciel* — qui connaissait Sainte-Beuve de longue date — à mieux placer sa méfiance. La République elle-même de 1848 s'en serait peut-être mieux trouvée.

Sainte-Beuve adressa le 31 mars, à la suite de sa démission de bibliothécaire envoyée la veille, une Note confidentielle à Jean Reynaud, que nous avons publiée dans les *Souvenirs et Indiscrétions*, à cause de son ton de dignité élevée et ferme :

« Mon cher Reynaud, y disait-il en terminant, on m'attaque là par mon côté fort. — J'ai mes faiblesses, je vous l'ai dit : ce sont celles qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de l'esprit. J'ai pu regretter de sentir quelquefois que j'y éteignais ma flamme, mais jamais je n'y ai perverti mon cœur.

«... Non, je ne suis pas (comme vous me le disiez d'abord) tombé dans quelque *guet-apens*. Un homme assis et qui se tient immobile à l'écart, n'y tombe pas. J'ose dire que ce sont les membres du gouvernement qui y tomberaient en ajoutant foi à une chose absurde. »

Dans la préface de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, à laquelle nous avons recours tout à l'heure, et où cette histoire de prétendus fonds secrets, attribués à Sainte-Beuve, est racontée tout au long, il est dit de l'homme « assis et qui se tient immobile à l'écart » :

« Quand un homme de Lettres n'a pas de parti ni d'armée à lui, et qu'il marche seul avec indé-

---

pendance (*Ibo singulariter donec transeam*), c'est bien le moins qu'on se donne le plaisir de l'insulter un peu au passage. »

Sainte-Beuve y donne en post-scriptum la clef de ses prétendus émargements aux fonds secrets. Il la trouva dans les fameuses Listes que publiait la *Revue rétrospective* de M. Taschereau. Celle où figurait son nom parut dans le numéro 31 : « M. Sainte-Beuve, cent francs. » Ce chiffre fantastique lui rappela alors qu'en octobre 1847, aux approches de la mauvaise saison, il avait fait réparer une cheminée qui fumait dans son logement de la Bibliothèque Mazarine. Le travail à exécuter, lui dit le fumiste des Bâtiments civils, incombait au propriétaire, non au locataire. Sainte-Beuve adressa donc une demande au ministre : la cheminée fut réparée et ne fuma plus ; mais la dépense ordonnancée par le Ministère s'était faite trop tard pour être portée au budget de 1847. « Telle est mon explication, ajoute Sainte-Beuve en terminant. Qu'en disent mes anciens amis du Ministère Carnot ? »

Sa démission donnée, il lui fallait vivre de sa plume, « et la littérature, telle que je l'entendais, dit-il, — et même toute littérature, — était, pendant l'année 1848, une de ces industries de luxe qui furent frappées, à l'instant, d'interdit et de mort provisoire. »

C'est ce qui explique que tant de littérateurs de marque, en cette année-là, fussent réactionnaires. Balzac partit pour la Russie et n'en revint qu'au mois de mai 1850, pour mourir la même année.

La liberté de la presse a opéré, de nos jours, la séparation de la Littérature et de l'Etat.

Sainte-Beuve était peut-être encore celui qui désespérait le moins des Lettres en 1848, et c'est lui qui donna le signal de leur reprise, l'année suivante, par la publication des *Causeries du Lundi* dans *le Constitutionnel*.

Mais, en attendant, il partit pour Liège au mois d'octobre, et le Cours qu'il y professa sur *Chateaubriand*, publié en 1861 en deux volumes et l'une de ses œuvres les plus fouillées, a été considéré par lui comme la préface naturelle des *Causeries*.

A propos des scènes du Sénat en 1867, qui le rendirent populaire pour la défense spontanée de la liberté de penser qu'il y avait prise, un écrivain, dont le nom se perd peu à peu dans le lointain et s'oublie, Louis Veuillot, prétendit que Sainte-Beuve avait eu des peurs *bleues* ou *rouges* en 1848, et qu'il s'était réfugié à *Lausanne*. Sainte-Beuve a reproduit ce passage, qui tend à le tourner en ridicule, dans les *Notes et Pensées* qui terminent, depuis 1868, le tome onzième des *Causeries du Lundi*, et il n'a pas de peine à démontrer qu'il ne partit de Paris qu'en octobre,

---

« sous le régime relativement fort pacifié du général Cavaignac, » et qu'il alla en 1848, non plus à Lausanne, mais à Liège. Puis il ajoute :

« ... M. Veuillot a un grand fonds de gaieté. Comment veut-il, toutefois, nous persuader qu'il a examiné en conscience, qu'il a scruté et contrôlé les faits d'il y a dix-huit cents ans, qui concernent la biographie de Jean, Pierre ou Paul, ou même de Jésus, et que la créance qu'il y attache a quelque valeur, quand on le voit se méprendre si grossièrement sur une biographie d'hier, là où il lui suffisait d'interroger le premier témoin à sa portée ? Et qu'il ne dise pas que la biographie d'un apôtre ou d'un homme-Dieu ne saurait se comparer à celle d'un homme de nos jours. *L'amour de la vérité est un*, et celui qui ment sans vergogne pour mieux faire ses gorges chaudes aux dépens d'un honnête homme, son contemporain, nous montre qu'il ne doit pas être bien scrupuleux, ni difficile en preuves, quand il s'agit de ses saints et oracles dans le passé. »

Je m'approche des *Causeries du Lundi*, et je crois toucher à l'embouchure du fleuve. Le temps était bien choisi en 1849 pour prendre la haute mer. Sainte-Beuve dit dans la préface du tome premier, où elles commencèrent à être recueillies en volume :

« Il y avait longtemps que je demandais qu'une occasion se présentât à moi d'être critique, tout à fait critique, comme je l'entends, avec ce que l'âge

et l'expérience m'avaient donné de plus mûr et aussi peut-être de plus hardi. Je me mis donc à faire pour la première fois de la critique nette et franche, à la faire en plein jour, en rase campagne.

« Depuis vingt-cinq ans déjà que j'ai débuté dans la carrière, c'est la troisième forme que je suis amené à donner à mes impressions et à mes jugements littéraires, selon les âges et les milieux divers où j'ai passé...

« Le public a semblé agréer cette manière de faire plus dégagée et plus brève. Je donne donc ici les articles de cette année (octobre 1849 - octobre 1850), sans y rien changer. Des juges ordinairement plus sévères ont bien voulu dire de ces articles du *Constitutionnel*, et en les approuvant : « Il n'a pas le temps de les gâter. » J'accepte le jugement, trop heureux d'y trouver à ce prix un éloge. (Décembre 1850). »

L'auteur de cet éloge sévère — mais juste — n'était autre que Littré lui-même, qui avait dit en apprenant que Sainte-Beuve allait publier un article tous les lundis, à jour fixe : « Comme cela, il n'aura plus le temps de les gâter. » Ce qui voulait dire plutôt : d'y faire entrer trop de choses, de les trop creuser, de trop les buriner et purlécher. — Sainte-Beuve me dit un jour, comparant les *Causeries* aux *Portraits* qui avaient précédé : « Tant que j'ai servi du moka pur, on l'a trouvé trop moelleux ; depuis que je l'ai légèrement étendu, on le trouve meilleur. » Il n'avait pas à s'en plaindre.

Comme lui, et selon sa méthode, je consulte les témoignages contemporains. *Le Messager de l'Assemblée*, du 5 avril 1851, saluait ainsi ce premier volume :

« M. Sainte-Beuve a expliqué dans sa préface la troisième manière qui lui a réussi dans *le Constitutionnel*. Tous les jours se répète mille fois cette phrase banale : « Pourquoi faire de la littérature dans une époque troublée ? Qui la lit ? » En pleine révolution, les articles de M. Sainte-Beuve ont fait mentir les impuissants qui ont tout intérêt à répandre et à propager des bruits antilittéraires... Son talent sérieux va un peu contre les légèretés du feuilleton du journal. Rien que l'aspect de ces grandes colonnes, remplies de littérature, sans les ressources de l'alinéa, tenant la troisième page entière d'un grand journal, me faisait une grande joie...

« Les *Causeries du Lundi* touchent à beaucoup de questions importantes, au roman et à l'histoire, à la philosophie et à l'instruction du peuple. Personne n'a traité avec ce grand bon sens... les lectures publiques du soir ; c'est ainsi qu'on redresse les abus d'une idée, bonne au fond et mauvaise dans l'application... »

L'article que j'abrège est de Champfleury, qui m'initia à l'amour des Lettres.

Ce grand bon sens, qui domina toujours en Sainte-Beuve, était empreint de socialisme autoritaire (la remarque est du prince Napoléon, dans son livre sur *Napoléon et ses détracteurs*). L'avènement du suffrage universel n'avait pas été pour



l'étonner ni l'intimider, mais il s'inquiétait, dès 1850, de l'éducation du *dauphin*, en littérateur qui n'est ni formaliste ni doctrinaire.

Dans sa *Causeur* du 21 janvier 1850 sur les *Lectures publiques du soir*, à laquelle nous ramenait tout à l'heure l'article du *Messenger de l'Assemblée*, il donne des conseils pratiques d'ordonnance et de sagesse démocratiques. Il adhère à ce mode d'enseignement populaire, mais il demande qu'on en élargisse le cadre : « Une telle institution bien comprise, dit-il, est plus qu'aucune autre selon l'esprit de la société actuelle, aux yeux de quiconque accepte franchement celle-ci et la veut dans sa marche modérée et régulière ; » mais il propose que « comme auxiliaire et complément indispensable de ces lectures publiques », proprement dites, « pour qu'elles atteignent tout leur résultat et produisent tout leur fruit, » on leur adjoigne au moins un Cours d'histoire générale et nationale :

« Dans un tel Cours, dit-il, l'histoire universelle, comme on peut penser, serait traitée d'une façon très sommaire, très rapide : l'histoire de France seule devrait être développée. J'en demande bien pardon, je désire ici tout simplement qu'on fasse désormais pour tout le monde ce que Bossuet, en son temps, faisait pour M. le Dauphin dans cet admirable *Discours* qui, par malheur, s'arrête à Charlemagne, là où le développement moderne allait commencer. M. le

Dauphin, alors, était l'héritier présomptif de la monarchie. Aujourd'hui c'est tout le monde qui est M. le Dauphin, et à qui appartient, bon gré mal gré, l'avenir ; c'est donc tout le monde qu'il faut se hâter d'élever. »

Sainte-Beuve parlera ainsi toujours avec ce respect du peuple, sans flagornerie :

« Les hommes distingués, dit-il, qui se sont dévoués jusqu'ici, par goût et par zèle, à ces fonctions tout à fait gratuites (des Lectures publiques du soir), font certainement une œuvre bien estimable ; mais il y a quelque chose qui l'est encore plus (ils m'excuseront de le penser, et ils l'ont pensé avant moi), c'est de voir, comme cela a lieu au Conservatoire, des ouvriers, leur journée finie, s'en venir de Passy ou de Neuilly pour assister, à huit heures du soir, à une lecture littéraire. Il y a là une disposition morale digne d'estime et presque de respect, et qu'on serait coupable de ne pas favoriser et servir, quand elle vient s'offrir d'elle-même. »

Il avait le bon sens pratique et résistant. Le *Journal des Débats* et les salons orléanistes lui tinrent longtemps rancune d'un article intitulé *les Regrets*, dans lequel, entre autres vues d'ensemble et d'avenir, il esquissait un programme d'Enseignement moderne, que la troisième République a réalisé depuis :

« Les générations ne sont pas à la veille de tomber dans la barbarie parce qu'elles apprendront un peu plus de Sciences et un peu moins de Lettres propre-

ment dites, parce qu'on saura des mathématiques, de l'astronomie physique, de la botanique et de la chimie, qu'on se rendra mieux compte de cet univers où l'on vit et qu'il était honteux d'ignorer. Un esprit bien fait, qui saura ces choses, et qui y joindra assez de latin pour goûter seulement Virgile, Horace et Tacite (je ne prends que ces trois-là), vaudra tout autant pour la société actuelle et prochaine que des esprits qui ne sauraient rien que par les livres, par les auteurs, et qui ne communiqueraient avec les choses réelles que par de belles citations littéraires. A ce monde nouveau, pour l'intéresser, il faut une littérature différente, plus solide et plus ferme à quelques égards, moins modelée sur l'ancienne, et qui, aux mains des gens de talent, aura elle-même son originalité... »

L'ancien élève de Bourbon, qui remportait au concours général de 1822 le premier prix de vers latins parmi les vétérans, se serait passé de philosophie ; mais il reconnaissait, à l'arrangement naturel des idées, si l'écrivain avait fait une bonne rhétorique, comme on reconnaît le bon architecte à l'art d'élever et de superposer des pierres. Partisan avant tout d'un enseignement concret et pratique, il disait d'un des esprits les plus encyclopédiques de ce siècle, dans ses articles sur Viollet-le-Duc :

« Elevé... à Fontenay-aux-Roses, dans l'institution de M. Morin, il y reçut cette éducation moyenne, sans trop de tradition et sans trop de formules univer-

---

sitaires, à la fois professionnelle et suffisamment classique, que je voudrais voir devenir un jour celle de la majorité de nos concitoyens. L'avantage d'une telle éducation, pour ceux qui ne se destinent pas à desservir en lévites fidèles les autels de l'Antiquité, c'est qu'elle laisse de la liberté aux aptitudes, qu'elle ne prolonge pas sans raison les années scolaires, qu'elle donne pourtant le moyen de suivre plus tard, si le besoin s'en fait sentir, telle ou telle branche d'érudition confinant à l'Antiquité, et que, vers seize ou dix-sept ans, le jeune homme peut s'appliquer sans retard à ce qui va être l'emploi principal de toute sa vie. »

Nous sommes tous plus ou moins les fils de *l'alma parens*. Charles Lenient, à Montpellier, m'initia en seconde à la littérature moderne, et j'entendis par lui, pour la première fois, parler de Sainte-Beuve. Je lui suis resté reconnaissant d'avoir contribué à faire de moi un bon secrétaire du grand critique ; mais je reconnais le bien fondé de ce que j'écrivis un jour, sous la dictée du maître, sur *Piron* :

« ... On vous élève ou l'on vous élevait en ce temps-là au collège à ne rien tant admirer que Virgile, Horace, Ovide, Térence, à faire des vers à leur exemple, à ne voir la belle et pure gloire que de ce côté. De mon temps, c'était encore ainsi. On cultive donc dans les études, on surexcite des talents qu'il faudrait aussitôt après rengainer et rendre inutiles. Le logis et la classe sont en guerre : d'un côté, l'on prêche le positif ; de l'autre, on vous pousse ou l'on vous

poussait au jeu de poésie. Pour peu que le génie de l'enfant s'y prête, il sort de là dans un parfait désaccord avec la société où il doit vivre... »

Sainte-Beuve se rattachait lui-même à une famille d'esprits qui remonte à Voltaire et à La Bruyère, par ses prédilections pour les grands poètes psychologues. Il n'aimait rien tant que Racine après Homère et Virgile. « Quand on connaît bien Homère, disait-il, on est à l'abri de toutes les superstitions littéraires et de tous les faux goûts. » Il trouvait le temps de l'annoter avec son professeur de grec, Pantasidès, et de le commenter avec le savant Dübner. En 1868, il m'envoya lire un discours à l'inauguration du monument de ce dernier, dans le cimetière de Montreuil. Quand je les voyais penchés ensemble sur les textes, leurs deux crânes chauves rapprochés l'un de l'autre me rappelaient les conseils tenus dans l'*Iliade*. Bien qu'il eût « achevé de lire l'*Odyssee* pour la troisième fois le 30 juillet 1856, » Sainte-Beuve coupait en deux *l'étoile double*, et mettait à part l'*Iliade*, qui répondait mieux à son amour de la psychologie. De même il préférait Montaigne à Rabelais, mettant la poésie au-dessus des aventures. Saint-Evremond, La Rochefoucauld, et en général tous les moralistes sont les noms qui reviennent le plus sous sa plume.

Il était naturellement désigné pour la chaire de Poésie latine au Collège de France, à laquelle

---

le ministre Fortoul le nomma en 1854, en remplacement de M. Tissot. Il fit son discours d'ouverture le 9 mars 1855. Cette leçon d'ouverture, suivie d'une seconde, fut troublée par des manifestations tenant à la politique, et le cours en resta là. Sainte-Beuve tint à honneur toutefois de publier la première partie du Cours qu'il devait professer. De là le volume intitulé : *Etude sur Virgile*, qui parut en 1857. Le nom de Sainte-Beuve continua de figurer en qualité de professeur titulaire sur les affiches du Collège de France, mais il avait renoncé à tous ses droits. Ceci soit dit pour répondre à la malveillance qui a insinué quelquefois qu'il était payé quand même, bien qu'il ne fit pas son Cours. Il était suppléé par M. Martha, auquel succéda, avec le titre de titulaire, après la mort de Sainte-Beuve, M. Gaston Boissier, aujourd'hui Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Nous n'étions pas auprès de lui en 1855, mais nous y étions en 1862 et nous entendîmes du dehors, à ce même Collège de France, où avait échoué Sainte-Beuve, le vacarme affreux qui empêcha le Cours de Renan. Nous nous trouvâmes même en très bonne compagnie, chargé par la police. Nous n'eûmes que le temps de nous réfugier sous une porte, derrière Emile Augier, venu là aussi en curieux. On se demande aujourd'hui qui pouvait avoir intérêt à siffler les Cours

de Sainte-Beuve et de Renan, et d'où partait le mot d'ordre.

Le ministre de l'Instruction publique, M. Rouland, nomma Sainte-Beuve, en dédommagement, maître de conférences à l'École normale supérieure, afin d'utiliser ses services. Sainte-Beuve y exerça très exactement ses fonctions pendant trois ou quatre ans, de 1858 à 1861. On le voyait aller à travers la pépinière du Luxembourg, suivi d'une personne qui portait ses livres dans un panier. Un jour, un orage le força à se réfugier sous un arbre. Il n'avait d'inquiétude que pour ses livres, qu'il voulait encore moins laisser mouiller que sa personne, quand il se battit en duel, son parapluie ouvert, avec M. Dubois, en 1830. Le buste qu'on lui élèvera bientôt au Luxembourg se trouvera à peu près sur le chemin qu'il prenait pour se rendre à l'École. J'ai connu de ses élèves, entre autres M. Emmanuel des Essarts, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont, qui ont conservé de ses leçons un souvenir de vive et reconnaissante amitié. Il y apportait les soins et les habitudes démonstratives de sa critique, appuyant par des citations, choisies avec art et à propos, l'instruction qu'il voulait donner. Il y pratiquait, comme dans son intérieur, le respect des consciences, et m'a raconté que, pour ne pas blesser un élève très pieux, il se contentait d'indiquer,

---

sans les lire, certains fabliaux trop hardis du moyen âge. *Maxima debetur reverentia...*

De même, dès mon entrée chez lui en 1861, il me demanda, ne me connaissant pas, si j'allais à la messe, et, dans ce cas, d'être exact au travail le dimanche matin, à neuf heures. L'accord se fit tout de suite.

Il y avait, si j'ose le dire, entre nous, comme une communion d'idées, instinctive de ma part. Le milieu sain et moyen dans lequel j'avais été élevé me prédisposait à le sentir et à le comprendre. J'apportais une éducation première exempte de tout fanatisme. On nous donnait juste, avant 1848, comme encore en beaucoup de milieux provinciaux et éclairés, l'éducation religieuse qu'il fallait pour satisfaire aux lois sociales, aux convenances des amis de la famille. Sainte-Beuve était en ce sens, comme en bien d'autres, l'interprète de la démocratie moyenne. Ses opinions, ses pensées, sa littérature antidoctrinaire correspondaient à ce que je sentais être le bon sens même de la nation. C'était du moins celui que j'avais reçu en naissant et que je tenais de l'air qui était alors celui de toute la France. Je fus vite pris. La confiance s'établit. Sainte-Beuve vit qu'il pouvait compter sur moi, et pendant huit ans, jusqu'à sa mort, assis en face de lui, à sa table de travail, l'œil pour ainsi dire posé dans le sien, j'eus la



primeur de ces *Lundis* substantiels, nourris de tant de faits et d'idées, que j'écrivais sous sa dictée.

Il semblait qu'on fût son collaborateur plus que son secrétaire, par la façon vive, attachante et polie avec laquelle il vous intéressait à ses travaux. On ne pouvait que les suivre, s'y associer et l'aider de son mieux dans l'accomplissement de sa tâche hebdomadaire. Il a su le reconnaître dans un article intitulé : *Mes Secrétaires*, où il a fait envers chacun acte de libéralisme et d'équité.

En 1865, il fut nommé sénateur, et se sentant quelque peu soulagé d'un travail hebdomadaire qui ne lui laissait pas de répit, il prit aussitôt le temps d'écrire pour la *Revue contemporaine* sa grande étude sur *Proudhon*, qu'il ne put malheureusement terminer et qui a été réunie en volume après sa mort. Ce travail biographique et critique, composé à l'aide de nombreuses lettres qui lui arrivèrent de toutes parts, quand on sut qu'il allait écrire sur Proudhon, est en quelque sorte la préface de la volumineuse Correspondance du rude et vigoureux penseur, dont Sainte-Beuve appréciait hautement la droiture et la probité. On peut dire, aux témoignages qu'ils ont échangés, qu'ils se respectaient l'un l'autre.

Un autre philosophe, Renan, avait oublié que Sainte-Beuve le défendit un jour du reproche

d'immoralité au Sénat, quand il fit ce singulier *mea culpa* dans ses *Souvenirs de jeunesse* :

« Sainte-Beuve, Théophile Gautier me plurent un peu trop. Leur affectation d'immoralité m'empêcha de voir le décousu de leur philosophie. »

Sainte-Beuve, il est vrai, avait dit : Soyons philosophe, ayons une philosophie, mais ne faisons pas de la philosophie ; — et Renan aimait à en faire.

Avant de parler de l'immoralité de Sainte-Beuve, l'auteur de la *Vie de Jésus* aurait dû se souvenir de la séance du Sénat du 29 mars 1867, où Sainte-Beuve interrompant brusquement l'orateur qui reprochait à M. Rouland une nomination *scandaleuse* au Collège de France, s'écria :

« Si c'est à M. Renan que l'honorable M. de Ségur d'Aguesseau prétend faire allusion, je proteste contre une accusation portée contre un homme de conviction et de talent dont j'ai l'honneur d'être l'ami. »

Il s'ensuivit un tumulte auquel on n'était pas habitué dans cette salle, où, selon le mot de Labédoyère, on n'entendait que les voix basses.

Sainte-Beuve put prononcer encore ces paroles enregistrées par le *Moniteur* :

« M. de Ségur d'Aguesseau a parlé de deux choses. Il y a un courant d'immoralité et d'obscénité que personne ne défend et qu'on réproouve avec mépris ; mais il y a aussi des opinions philosophiques honorables et respectables que je défends au nom de la liberté de

penser et que je ne laisserai jamais attaquer ni calomnier sans protestation. »

Reprocher à Sainte-Beuve le décousu de sa philosophie, quand on change de peau toutes les semaines, selon l'expression de Goëthe qui comparait le critique à un serpent, laissant sa dépouille et déjà loin quand on le croit encore là, c'est un peu reprocher au plus impersonnel des peintres de portraits de ne pas reporter tous ses modèles à un seul type. La critique, telle que l'avait créée Sainte-Beuve, ne pouvait s'enfermer dans un système unique, immuable. Il laissait exprès les rênes mobiles à chaque nouveau sujet qu'il approchait. Il savait bien que la même observation ne peut s'appliquer indifféremment et de la même manière à tous. Il a donné, puisqu'il faut employer un mot d'école, la résultante de sa méthode dans un article de 1862 sur *Chateaubriand jugé par un ami intime*. Il faut s'y reporter sans cesse pour le juger lui-même, et, si l'on peut, la lui appliquer, mais avec impartialité, avec méthode, et non dans un esprit de dénigrement systématique, dont il avait soin de se défaire, comme Claude Bernard laissait tout système à la porte quand il entrait dans son laboratoire. C'est toujours de la physiologie :

« On ne saurait s'y prendre de trop de façons, dit-il, et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on

---

ne s'est pas adressé sur son auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits : — Que pensait-il en religion ? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature ? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes ? sur l'article de l'argent ? — Était-il riche, était-il pauvre ? — Quel était son régime, quelle sa manière journalière de vivre ? etc. — Enfin, quel était son vice ou son faible ? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre lui-même, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout. »

Taine, qu'on a voulu lui opposer, et qui tenait tant de lui, dans son système généralisateur, a rendu justice à la méthode de Sainte-Beuve, dans un magnifique article du *Journal des Débats*, du 17 octobre 1869, à l'heure immédiate où l'on ne doit aux morts que la vérité. — Comme s'il répondait à une objection prévue :

« Sans doute, y est-il dit, jamais il n'a exposé un système ; un critique comme lui a peur des affirmations trop vastes et trop précises ; il craindrait de froisser la vérité en l'enfermant dans des formules. Mais on pourrait extraire de ses écrits un système complet. Il avait toutes les connaissances de détail qui conduisent aux vues d'ensemble...

« M. Sainte-Beuve a été un inventeur. Il a importé

dans l'histoire morale les procédés de l'histoire naturelle; il a montré comment il faut s'y prendre pour connaître l'homme; il a indiqué la série des milieux successifs qui forment l'individu et qu'il faut tour à tour observer afin de le comprendre: d'abord la race et la tradition du sang, que l'on peut souvent distinguer en étudiant le père, la mère, les sœurs ou les frères; ensuite la première éducation, les alentours domestiques, l'influence de la famille et tout ce qui modèle l'enfant et l'adolescent; plus tard, le premier groupe d'hommes marquants au milieu desquels l'homme s'épanouit, la volée littéraire à laquelle il appartient. Vient alors l'étude de l'individu ainsi formé, la recherche des indices qui mettent à nu son vrai fonds, les oppositions et les rapprochements qui dégagent sa passion dominante et son tour d'esprit spécial, bref, l'analyse de l'homme lui-même poursuivie dans toutes ses conséquences, à travers et en dépit des déguisements que l'attitude littéraire ou le préjugé public ne manquent jamais d'interposer entre nos yeux et le visage vrai. M. Sainte-Beuve, un jour, a lui-même exposé cette méthode, et il y voyait son principal titre auprès de la postérité. A notre avis, il avait raison; cette sorte d'analyse botanique pratique sur les individus humains est le seul moyen de rapprocher les sciences morales des sciences positives, et il n'y a qu'à l'appliquer aux peuples, aux époques, aux races, pour lui faire porter tous ses fruits. Si un jour l'histoire, approfondie et précisée, prend sur nos opinions et sur nos affaires l'autorité que la physiologie possède aujourd'hui en matière médicale, on placera son nom à

côté de ceux des critiques spéciaux et des philologues érudits qui, en Allemagne, ont travaillé, sur d'autres terrains, à la même œuvre; ils apparaîtront tous ensemble comme autant d'architectes et d'ouvriers occupés, par un concert involontaire, à poser les bases d'un monument grand et durable; on ne s'inquiètera guère alors des incidents et des petites querelles qui auront traversé leur vie comme elles traversent la vie de toute créature active et nerveuse; on prendra ces accessoires de l'homme pour ce qu'ils valent; on jugera l'écrivain et le penseur d'après son but et la portée de son esprit. Aujourd'hui, autour de lui, il y a des contemporains, des rivalités, des brouilles, des picoteries, des rancunes de personnes, de salon, de parti, de journal, des souvenirs du *Globe*, du *National*, du *Moniteur*, du *Constitutionnel*, du *Temps*, de l'Académie française, du Collège de France, du Sénat. D'ailleurs, un critique est un buisson sur une route; à tous les moutons qui passent il enlève un peu de laine. Tout cela est éphémère, mais quelque chose subsistera et, peu à peu, se dégagera. On verra qu'à travers plusieurs engagements il n'a servi qu'un maître, l'esprit humain; pour le juger lui-même en critique et d'après ses propres préceptes, j'ose ajouter, en pesant exactement toutes mes paroles, qu'en France et dans ce siècle, il a été un des cinq ou six serviteurs les plus utiles de l'esprit humain. »

Des vieilles querelles éteintes, il reste pourtant quelques pages encore vivantes et vibrantes, celle-ci entre autres que Sainte-Beuve décocha en plein Sénat, dans la discussion sur la *Liberté de l'en-*

*seignement*, le 19 mai 1868. Il me semble toujours que c'est d'hier et ce pourrait être encore d'aujourd'hui :

« Il est aussi un grand diocèse, messieurs, celui-là sans circonscription fixe, qui s'étend par toute la France, par tout le monde, qui a ses ramifications et ses enclaves jusque dans les diocèses de messeigneurs les prélats ; qui gagne et s'augmente sans cesse, insensiblement et peu à peu, plutôt encore que par violence et avec éclat ; qui comprend dans sa largeur et sa latitude des esprits émancipés à divers degrés, mais tous d'accord sur ce point qu'il est besoin avant tout d'être affranchi d'une autorité absolue et d'une soumission aveugle ; un diocèse immense (ou, si vous aimez mieux, une province indéterminée, illimitée) qui compte par milliers des déistes, des spiritualistes et disciples de la religion dite naturelle, des panthéistes, des positivistes, des réalistes, ... des sceptiques et chercheurs de toute sorte, des adeptes du sens commun et des sectateurs de la science pure : ce diocèse (ce lieu que vous nommerez comme vous le voulez), il est partout, il vient de se déclarer assez manifestement au cœur de l'Autriche elle-même par des actes d'émancipation et de justice, et je conseillerais à tous ceux qui aiment les comparaisons et qui ne fuient pas la lumière, de lire le discours prononcé par le savant médecin et professeur Rokitansky dans la Chambre des seigneurs de Vienne, le 30 mars dernier, sur le sujet même qui nous occupe, la séparation de la science et de l'Eglise. Messieurs, ce grand diocèse, cette grande province intellectuelle et rationnelle n'a pas de pasteur ni d'évêque, il est vrai,

---

de président de consistoire — peu importe le titre — de chef qualifié qui soit autorisé à parler en son nom ; mais chaque membre à son tour a ce devoir lorsque l'occasion s'en présente, et il est tenu par conscience à remettre la vérité, la science, la libre recherche et ses droits sous les yeux de quiconque serait tenté de les oublier et de les méconnaître... »

A la mort de Sainte-Beuve, en 1869, madame Sand, qui l'avait toujours aimé, estimé et honoré, écrivit à Flaubert : « Ce sera le dernier critique. » Oui, si l'on entend par là que la démocratie n'a plus le temps de lire « ces grandes colonnes, remplies de littérature, sans les ressources de l'alinéa, tenant la troisième page entière d'un grand journal, » qui faisaient tant de plaisir à voir au critique littéraire du *Messenger de l'Assemblée*, le 5 avril 1851.

Je me demande quelquefois, dans les conditions et avec les besoins d'information de la presse actuelle, où Sainte-Beuve écrirait de nos jours. Pure hypothèse assurément, car il aurait dépassé depuis longtemps l'âge d'écrire et même de vivre.

Je suppose pourtant qu'il eût encore vécu une dizaine d'années, jusqu'à 74 ans par exemple. Sans doute, *le Temps*, où il passa en 1869, pour échapper au *Journal officiel*, devenu celui de M. Rouher, et qu'il remplit cette année-là de grandes et magnifiques études, restées le dernier mot sur *Talleyrand*, *Jomini* et *Madame Desbordes-Valmore*,



lui serait resté ouvert. Et comme les transitions brusques n'étaient pas dans sa nature, le libre-penseur radical, qu'il s'était manifesté au Sénat, serait resté en politique sur les *coteaux modérés* qu'il a chantés dans les premiers vers des *Pensées d'août*.

Des cinq secrétaires qu'il eut successivement, Jules Levallois et moi n'avons cessé de publier sur Sainte-Beuve des pages de mémoires et de souvenirs, où l'anecdote abonde. La légende est comme ces bruits, dont Sainte-Beuve a dit que, quand on croyait avoir mis le pied dessus, ils allaient se poser un peu plus loin. Nous en avons pourtant réfuté quelques-uns (1). Si l'on vous dit, mesdames, que Sainte-Beuve était un homme galant, vous pouvez ajouter qu'il était aussi un galant homme. L'épigraphe, sous forme de *Dialogue inédit*, emprunté à lui-même, qu'il a mise

(1) Pendant que je préparais cette conférence, j'ai reçu un très important volume d'*Etudes littéraires*, dont les deux premières : *Sainte-Beuve, — Sainte-Beuve poète et romancier*, sont des fragments détachés d'un cours sur l'histoire de la critique en France, professé par M. Louis Morel à l'Université de Zurich. — La troisième étude concerne *Pascal et les Pensées* (Zurich, 1898). — Je ne puis m'empêcher de me considérer comme le Marchand de Sainte-Beuve toutes les fois que je trouve mon nom pris à témoin de la vie du maître, et j'estime que l'emploi me fait honneur. Je ne me permettrai pas, en cette qualité, de discuter certains jugements de M. Louis Morel, qui m'ont paru parfois un peu forcés.

en tête de ses *Portraits de Femmes*, n'est pas faite pour déplaire aux dames :

— « Avez-vous donc été femme, monsieur, pour prétendre ainsi nous connaître ? »

— « Non, madame, je ne suis pas le devin Tirésias, je ne suis qu'un humble mortel qui vous a beaucoup aimées. »


Dans quelques semaines, on appréciera s'il était laid ou beau. Son buste, dû à l'initiative d'un Comité, présidé par M. François Coppée, et dont M. le docteur Cabanès aura été le promoteur, s'élèvera dans le jardin du Luxembourg, de tout temps le jardin des poètes, où Joseph Delorme promena ses rêveries et ses inquiétudes. Vous jugerez alors de cette physionomie mobile, aimable avec sa pointe de malice, expressive comme toutes les physionomies irrégulières, — ce sont celles qui

Le ton est généralement impartial et bienveillant, tout en observant la règle sévère qui vient naturellement de l'air du pays et de l'esprit de la chaire. Moi qui ai vécu, comme on vient de le voir, huit ans dans l'intimité la plus voisine avec Sainte-Beuve, puisque j'écrivais toute la journée sous sa dictée, il m'est resté l'impression de beaucoup plus de simplicité qu'on ne se plaît ordinairement à lui en reconnaître. Sans doute, il a été l'un des esprits les plus pénétrants et par cela même les plus complexes ; il disait de lui-même que le critique devait avoir des yeux tout autour de la tête ; mais il ne faisait pas tant d'efforts pour se rendre ingénieux. Je sais bien des critiques qui n'ont été qu'artificiels à force de vouloir l'expliquer. On peut faire des réserves quand on part d'une profession de foi contraire. Je ne lui ai connu qu'une méthode — la naturelle, — dont il s'était fait une doctrine.

ont le plus d'expression, au dire d'un maître qui en a tant observé, le statuaire Denys Puech, qui nous a rendu ce Sainte-Beuve dans toute sa vivacité vivante et parlante. Un homme n'est pas laid, quand l'œil dégage ce trait finement curieux et railleur et que le sourire dessine tant de spirituelle indulgence.

— Un médecin, me dit un disciple éclairé de Lavater.

— Eh ! oui, un médecin des esprits, qui a lu dans tous, qui les a tous sondés et pénétrés.



## II

### LA MAISON DE SAINTE-BEUVE (1)

MESSIEURS,

Il y a une trentaine d'années, la maison portant le numéro onze de la rue du Mont-Parnasse était un centre littéraire, un bureau d'esprit où affluait tout ce qu'il y avait d'illustre et de distingué à Paris. Les étrangers d'élite ne voulaient pas partir sans avoir vu Sainte-Beuve. La rue avait, en quelque sorte, changé de nom. Quand on donnait l'adresse aux cochers, ils ajoutaient d'eux-mêmes : « Chez Sainte-Beuve », ce qui est un signe constant de popularité parisienne.

Le flot d'admirateurs et d'amis s'est détourné, depuis 29 ans, de la maison du critique, et la rue s'est modernisée. On va maintenant chez Larousse, qui continue la tradition encyclopédique par le commerce des livres. Ce n'est pas la mer qui s'est retirée d'Aigues-Mortes : l'auteur des *Villes mortes du golfe de Lyon* affirme qu'elle n'y est

(1) Lu à la *Société historique du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris*, le 26 novembre 1898.

jamais venue ou, du moins, qu'on n'y en trouve pas trace, mais c'est la royauté intellectuelle qui s'est déplacée.

La mort fit tomber le sceptre des mains de Sainte-Beuve en 1869. La révolution de 1870 le fit remonter à celles de Victor Hugo, qui trôna comme un empereur et fut bon prince, au dire même de Paul de Musset, le frère d'Alfred, qui y mettait peut-être quelque arrière-pensée. Je ne sais qui règne depuis la mort de Renan et de Leconte de Lisle. Tous deux ont eu leur manière de pontifier. La présidence de la République des Lettres attend celui qui la prendra.

La simplicité — et une plaque commémorative posée par l'édilité parisienne — signalent la maison de Sainte-Beuve dans cette rue qui s'embellit tous les jours, sans respect pour la tradition. Elle avait un passé naguère encore, cette rue : on y voyait, tout contre l'emplacement actuel de l'église Notre-Dame-des-Champs, un hôtel du dix-huitième siècle — ce qu'on appelait autrefois une *petite maison* — que connaissaient bien aussi les cochers du second Empire. Il avait pour locataire M. Ducoux, ancien préfet de police et directeur des Petites Voitures. Un jour que je me plaignais à lui de l'urbanité de son personnel qui refusait de marcher le soir, à la sortie des théâtres, pour aller rue du Mont-Parnasse : « Donnez mon adresse, me dit-il, et faites-vous arrêter à votre porte. »

---

J'usai quelquefois de ce stratagème, non sans fermer la bouche, en arrivant, par un pourboire compensateur, à l'automédon qui avait compris et *la trouvait mauvaise*, comme on disait en ce temps-là.

Deux cariatides rehaussaient l'aspect monumental de cette maison, qu'on appelait pour cela l'hôtel des Cariatides. Que sont-elles devenues ? Elles ornent peut-être la façade d'un autre hôtel dans les quartiers neufs. Le premier propriétaire de l'immeuble (je ne dis pas celui qui le fit bâtir, je n'en sais rien) avait été Benjamin Calau, peintre de la Cour de Prusse, mort à Berlin en 1785, qui retrouva la cire punique, mentionnée par Pline. C'est quelque chose.

Pendant le siège de Paris, Ducoux transforma la maison en ambulance, et partit en ballon pour la Délégation de Tours ou de Bordeaux. Il revint, après la Commune, habiter la rue du Mont-Par-nasse et y mourut, député de Loir-et-Cher. Gambetta assistait à ses obsèques, qui eurent lieu dans l'église de bois de la rue de Rennes. Notre-Dame-des-Champs était encore en construction.

Il avait eu un jour l'idée, en portant les yeux sur le plafond de sa salle de billard, qu'une peinture devait s'y trouver *condamnée*. On y regarda, et l'on découvrit en effet un *Boucher*, — qu'on appela du moins ainsi, pour caractériser l'époque

et le style. — Je demanderai encore : qu'en a-t-on fait ?

De l'autre côté de la rue, du côté pair, le collège Stanislas vient d'approprié et d'adapter à une destination conforme à ses besoins (je ne l'en blâme pas) une massive construction, de forme carrée, qui rappelait le genre Empire. Ce lourd mausolée avait son originalité. C'était l'hôtel de Silène, construit par le comte d'Orléans, qui l'habita. On se souvint longtemps dans le voisinage du séjour qu'y fit la princesse Belgiojoso, amie de l'historien Mignet.

Le passant, parfois, se trouvait seul dans cette rue de province, occupée à l'angle du boulevard, où s'élève aujourd'hui l'église, par un couvent de Maristes. Le silence *extérieur* qui y régnait indiquait seul la maison religieuse, de modeste apparence, plutôt bourgeoise. Le père Capoulié en soutane s'était rendu populaire le long de la rue, en s'arrêtant quelquefois pour causer aux portes et bénir les fleurs posées sur les fenêtres des rez-de-chaussée. Les marronniers et les lilas complétaient l'illusion de la Fête-Dieu au mois de mai, par-dessus les murs des jardins, et jonchaient le pavé de débris. La rue devenait alors une banlieue fleurie.

Augustin Thierry avait demeuré dans l'une de ces maisons printanières, propriété d'Henri Martin, qui y demeura lui-même longtemps, avant

d'aller habiter Passy. Une plaque commémorative, apposée sur le n° 32 actuel, rappelle le séjour qu'y fit Edgar Quinet, de 1843 au 2 décembre 1851.

La rue Mont-Parnasse, qui se prolonge de l'autre côté du boulevard, était plus démocratique du côté de la rue Notre-Dame-des-Champs, où la bicoque — qui y est encore — et l'hôtel garni alternaient avec les boutiques des blanchisseuses, qui chantaient toujours. Une servitude emphytéotique fait échec à l'haussmannisation de ce côté de la rue, comme le fameux moulin de Sans-Souci au roi de Prusse. Cela entretient le pittoresque dans le quartier. Les sculpteurs, qui ont leurs ateliers dans le chantier de la rue Notre-Dame-des-Champs, ne s'en sont jamais plaints.

Sainte-Beuve avait pour vis-à-vis l'hôtel des Barreaux-Verts, derrière lesquels un orgue de barbarie venait donner son aubade tous les jours, vers les onze heures. Cela rappelait au poète un lever de soleil, salué par lui dans une pièce des *Pensées d'août* : *Le joueur d'orgue*. On voyageait encore en diligence :

Nous montions lentement, et pour longtemps encore ;  
Les ombres pâlissaient et pressentaient l'aurore,  
Et les astres tombants, humidement versés,  
Epanchaient le sommeil aux yeux enfin lassés.  
Tout dormait : je veillais, et, sous l'humble lumière,  
Je voyais cheminer, tout près de la portière,



Un pauvre joueur d'orgue : il nous avait rejoints ;  
 Ne pas cheminer seul, cela fatigue moins.  
 Courbé sous son fardeau, gagne-pain de misère,  
 Que surmontait encor la balle nécessaire,  
 Un bâton à la main, sans un mot de chanson,  
 Il tirait à pas lents, regardant l'horizon...  
 (J'abrège la citation).

. . . . .  
 Et par degrés pourtant blanchissait la lumière.  
 Son gris sourcil s'armait d'attention plus fière ;  
 Sa main habituelle à l'orgue se porta :  
 Qu'attendait-il ?... Soudain le soleil éclata,  
 Et l'orgue, au même instant, comme s'il eût pris flamme,  
 Fêta d'un chant l'aurore, et pria comme une âme.

C'est ainsi que chantait Sainte-Beuve dans sa jeunesse. Sa maison fut toujours accueillante aux joueurs d'orgue, qui connaissaient la maison de la rue Mont-Parnasse. Le phénomène suivant n'est pas à dédaigner pour les observateurs physiologistes qui croient, comme l'a dit Shakespeare, qu'il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que dans tous les livres. C'est un démenti de plus à la philosophie cartésienne, qui nie l'intelligence des animaux. Vers 1867, un pigeon mélomane accourait, dès les premiers sons, des hauteurs du collège Stanislas ou du Petit-Séminaire, et se posait sur l'instrument, puis sur l'épaule du musicien, en dodelinant de la tête. Il ne quittait pas la machine et l'accompagnait en volant jusqu'au bout de la rue, tant qu'elle continuait à moudre de la musique. On ne me l'a pas raconté, je l'ai vu.

Le trottoir, en ce temps-là, n'était pas obligatoire et ne l'est devenu que bien après le second Empire. Les coupés princiers s'arrêtaient au ras de la porte, devant la maison de Sainte-Beuve. Son héritier fut bien étonné quand il reçut l'ordre impératif, sous la troisième République, d'avoir à faire disparaître un réceptacle en saillie, le long de la façade. C'était la cuvette dans laquelle Sainte-Beuve vidait, tous les matins, son eau de savon, après avoir fait sa barbe. La voirie ne s'arrête pas à ces vétilles sentimentales, et ce fut du travail pour le plombier.

La propriété coûte cher à Paris. On n'habite pas impunément son propre immeuble, si l'on n'a pas les moyens de faire face à tout l'imprévu qu'il entraîne. Le légataire de Sainte-Beuve reconnut trop tard cette vérité, lue chez un romancier sémitite, et pratique comme toute la race, que le propriétaire à Paris, qui s'obstine, pour des raisons qui ne comptent pas avec les affaires, à demeurer son unique locataire, succombera tôt ou tard sous le poids de sa propriété, s'il n'est doté d'ailleurs d'une grande fortune. L'héritier de la maison de Sainte-Beuve dut se résigner à vendre ce souvenir historique, après dix ans de transmission héréditaire et de domicile, où il se considérait toujours comme le secrétaire de Sainte-Beuve. Il continuait la tradition comme un gardien

de reliques. La maison a changé deux fois de maître, depuis.

La mère de Sainte-Beuve y était morte en 1850, à 86 ans. Elle l'avait fait construire et habitée tout d'abord avec une tante paternelle de celui que l'une et l'autre chérissaient comme leur enfant à toutes deux. L'excellente mère et la bonne tante avaient quitté Boulogne-sur-Mer pour se rapprocher de l'orphelin de père sans fortune, dont l'avenir les inquiétait. Le quartier Notre-Dame-des-Champs portait un nom justifié alors, et l'architecture se ressentait de ce voisinage des champs, qui étaient plutôt des jardins.

Le jardin semblait avoir fait partie de l'hygiène dans la maison de Sainte-Beuve. Les pièces étaient distribuées pour avoir de l'air, mais toutes se commandaient au rez-de-chaussée : cuisine, salle à manger, salon. La cuisine donnait sur la rue. C'était un battement de portes — quand on ne les fermait pas — et un renouvellement de courants perpétuels entre la rue et le jardin. Le savant administrateur de la Bibliothèque Mazarine, M. Frédéric Baudry, accompagnant le grand-maître de l'Université, M. Victor Duruy, homme très simple lui-même, demanda un jour de la rue, par la fenêtre de la cuisine : « Sainte-Beuve est-il là ? » Ils n'y mettaient pas plus de façons, l'un et l'autre. Sainte-Beuve ne s'en offensa pas, quand

---

on le lui dit. Il savait que les mœurs, comme l'aménagement, se règlent sur l'architecture.

Les deux bonnes femmes (je parle de la mère et de la tante de Sainte-Beuve) apportaient leurs habitudes d'ordre et d'économie provinciales. De jolis meubles, transmis par elles, attestent un goût bourgeois et cosu. Sainte-Beuve se trouvait parent des d'Alton, dont une place porte le nom à Boulogne-sur-Mer. Il conserva toute sa vie un service de tasses à café, offert à sa mère, quand elle se maria en 1804, par la mère de M<sup>me</sup> Paul de Musset, fille du général d'Alton. Elles étaient, comme on le pense bien, de style Empire. « Ce sont les os de ma mère, disait-il ; ayez-en soin tant que je vivrai. » Elles garnissaient le buffet en acajou de sa salle à manger. Les bonnes ne les ont pas toutes cassées.

L'exquise politesse de Sainte-Beuve, si appréciée du beau sexe, tenait peut-être à l'éducation féminine qu'il avait reçue, entre deux parentes qui le choyaient. Xavier Marmier parlait de la mère de Sainte-Beuve comme d'une femme de tact et de bon sens. Les notes, qu'elle écrivait d'une bonne écriture, témoignent surtout d'une préoccupation constante pour l'avenir de *Sainte-Beuve*. (C'est ainsi qu'elle l'appelle dans les instructions qu'elle lui laisse pour la gérance de leur petite fortune). Elle ne s'occupait pas de littérature, mais elle lui donnait d'excellents conseils de mère

de famille. Elle y mettait quelquefois de la malice, en bonne Picarde qu'elle était. Quand il s'apprêtait à sortir, elle lui disait : « Rapporte tes deux oreilles. » Je ne sais quelle impression lui fit Hugo. Si le grand côté lui échappait ou l'étonnait peut-être, la forme aimable et bon enfant qu'il savait y mettre dut lui plaire ; mais les visites d'Armand Carrel la troublaient par le ton cassant et menaçant de sa parole. Elle craignait toujours qu'il n'entraînât le critique, qui écrivait au *National*, dans quelque aventure politique ou ultra-chevaleresque.

Sainte-Beuve a trop attaché d'importance à la recherche de ce qui caractérise une descendance chez les esprits distingués ou supérieurs, pour ne pas le faire mieux connaître lui-même à l'aide de ses ascendants directs. Sa mère lui transmet de petits papiers, qui sont comme des *livres de raison*, sur lesquels elle relate les principaux événements de famille, qu'un fils a intérêt à connaître. « Garde ce papier », a-t-elle soin d'écrire en tête. Elle lui rappelle qu'il est né le 23 décembre 1804 à neuf heures du matin (la sage-femme avait déclaré *onze* heures en présentant l'enfant à l'enregistrement des actes de l'état-civil de Boulogne-sur-Mer. (La mère est plus croyable). Avec le même esprit de précision, et à seule fin qu'il n'en ignore et qu'il ne l'oublie pas, elle le renseigne aussitôt sur la date exacte de la mort de son père,

---

que Sainte-Beuve eut le malheur de perdre moins de trois mois avant de naître, le 5 octobre 1804. « Il y a eu dans la même année, dit-elle, mariage, mort et naissance... » Charles-François Sainte-Beuve était contrôleur principal des Droits réunis à Boulogne-sur-Mer. Et comme ce titre, à cette date, a besoin lui-même d'être expliqué, la mère de Charles Augustin spécifie que les droits réunis ont remplacé les octrois dont son mari était le receveur. « C'est sous Napoléon, ajoute-t-elle, qu'il a été nommé à la place de contrôleur principal des droits réunis. » Au point de vue administratif, cela peut avoir son importance.

Ce qui me frappe en transcrivant ces notes, c'est que la particule *y* est oubliée, bien qu'elle figurât sur l'acte du décès du père ; et Sainte-Beuve lui-même ne l'a jamais prise, parce que, a-t-il dit, elle avait été omise sur son extrait de naissance, et que, n'étant pas noble, il n'avait pas voulu se donner l'air de le paraître. Ceci répond à ceux qui, récemment encore, ont voulu l'affubler d'un titre nobiliaire, le confondant peut-être avec une autre famille de Sainte-Beuve.

Le vrai nom portait bien, pourtant, la particule ; mais la noblesse était dans le cœur. Le père de Sainte-Beuve, de qui il tenait tant par l'amour des lettres et des humanités, avait consigné sur un petit cahier personnel des renseignements généalogiques sur sa propre famille, ori-

ginaire de Moreuil, en Picardie. J'en extrais, pour la première fois, ce fragment, dans lequel je trouve un trait commun à celui en qui s'est éteint la famille des *de* Sainte-Beuve et qui l'a illustrée — le mépris ou tout au moins l'indifférence pour l'argent (une vertu qui se perd) :

« Nos père et mère, écrit le père de Sainte-Beuve, Jean-François de Sainte-Beuve et Marie Donzelle, avaient une fortune considérable qu'ils ont tout à fait dissipée, par trop de bonté. Leur amour et leur attachement pour nous était sans borne. Aussi, nonobstant la dissipation de leur fortune, ils n'en ont pas moins été respectés et chéris de nous. Il ne se passe pas un jour que nous ne payions à leur mémoire un tribut d'amour, d'attachement et de reconnaissance. Ils n'ont point assez vécu pour notre amour. »

Les oncles et tantes de Sainte-Beuve avaient été douze enfants. Il n'en restait plus que trois en 1787, dont la tante, Marie-Thérèse, celle qui éleva Sainte-Beuve.

La pauvreté *en* esprit, (je ne dis pas d'esprit), *Beati qui pauperes in spiritu*, était une vertu de famille. Le grand critique ne thésaurisa jamais. Je ne crois pas m'être éloigné de mon sujet, en vous parlant des papiers de famille trouvés dans sa maison.

En 1849, les *Causeries du Lundi*, dont la publication commençait dans *le Constitutionnel*,

---

fixèrent définitivement Sainte-Beuve à Paris, après son retour de Liège. Il s'installa commodément, en vue d'un long travail, dans la maison de sa mère, quand elle mourut en 1850. Il lui donna l'air propre et coquet d'un intérieur hollandais par le carrelage noir et blanc de la salle à manger, la première pièce du rez-de-chaussée donnant par deux fenêtres sur la rue, et dans laquelle on entrait presque directement du dehors, sans antichambre. L'aspect en était riant et sobre. Une maison bourgeoise, cossue et propre, bien tenue. Les murs peints à l'huile, et pas de bibelots. Au milieu, sur un tapis, pour protéger les pieds contre la crudité du carrelage, une petite table ronde, en acajou. Le maître ne s'y asseyait que le soir pour dîner. Il déjeunait à l'anglaise, d'un thé au lait, dans sa chambre. La cuisine communiquait avec la salle à manger par une porte qu'on ne fermait jamais. Le porteur d'eau traversait la salle à manger pour remplir la fontaine à la cuisine. Un buffet, bien démodé aujourd'hui, sur lequel il y avait une cave à liqueurs, un poêle à tuyau de faïence qui chauffait bien, des chaises simples mais commodes, tenues à distance du mur par des isolements de bois, ayant chacune un petit paillason posé à terre devant elles, censément, selon la coutume hollandaise, pour ne pas salir... Le reste de l'aménagement garnissait bien la salle à manger. C'étaient probablement deux meubles de famille :



un petit secrétaire Louis XVI, très simple, entre les deux fenêtres, et, dans le coin le plus apparent de la pièce, une armoire en bois de rose, à deux battants grillagés, derrière lesquels un épais rideau jaune, dans le style du temps, cachait non pas des vivres, mais des livres provenant du père de Sainte-Beuve. Pour compléter l'illusion hollandaise, des flambeaux, brillants de blancheur, récurés tous les samedis, étaient alignés par rang de taille sur la plate-forme de cette élégante armoire.

On ne tenait guère plus de cinq ou six — en se serrant, sans se gêner, autour de la petite table ronde, qui ne serait plus de mode aujourd'hui. Sainte-Beuve y recevait ses amis intimes en petit comité. On y sablait tout de même le champagne. J'y ai vu assis Renan, qui se servait de n'importe quel vin pour mettre de l'eau. L'idéalisme dominait en lui, et sa conversation faisait oublier son physique aux dames qui l'écoutaient. C'était un charmeur.

Parmi les oubliés (les années passent si vite !) Paul Chéron, de la Bibliothèque nationale, apportait sa note gaie, presque rabelaisienne, tout au moins moliéresque, à ces dîners familiers, qui servaient de détente à l'acuité d'une journée de travail, dont la convergence sans trêve était l'article du prochain lundi. Chéron introduisit son ami, Anatole de Montaiglon, qui fit la Table de *Port-Royal*.

Les grands dîners se donnaient dans le salon, ouvrant sur le jardin par deux portes vitrées, dont les glaces très épaisses que Sainte-Beuve y avait fait mettre furent réduites en miettes par l'explosion de la poudrière du Luxembourg, en mai 1871. La maison de Simonide avait été, jusque-là, préservée par les dieux, probablement parce qu'elle ne se trouvait pas dans l'axe du bombardement. Les Goncourt, ces deux bibelotiers, ont raillé sottement l'ameublement bourgeois de Sainte-Beuve. Le salon, où l'on ne recevait que des hôtes de haute distinction, peu familiers avec la maison, était meublé selon le goût sobre d'un penseur, qui ne collectionnait que des livres. La maison en était pleine, et il y en avait, dans ce salon même, deux armoires qui valaient plus par leur contenu que certains bibelots, destinés à fonder la fameuse Académie du Grenier. La table était bien servie, quand on y donnait à dîner. Habituellement, Sainte-Beuve demandait, par déférence, à son principal convive, de vouloir bien désigner les autres. Aussi n'y eut-il jamais de dissonances ni de solécismes autour de celui ou de celle qui présidait au dîner. Madame la princesse Mathilde y invitait ses amis de choix, qui étaient aussi ceux de son frère, à l'exception d'Eugène Delacroix, qui vint un jour sur la désignation du prince Napoléon. Il était ami du peintre. Elle

n'aimait pas cette peinture. Mais les autres étaient bien à peu près les mêmes : Girardin, Taine, Renan, Charles Edmond, Flaubert, Charles Robin. About, aussi, ne partageait que la faveur du prince Napoléon. Camille Doucet, le doyen Charles Giraud, de l'École de Droit, M. Jules Zeller, le surintendant des Beaux-Arts Nieuwerkerke, étaient plus particulièrement du cortège de madame la princesse Mathilde, quand elle faisait à Sainte-Beuve l'honneur d'accepter à dîner chez lui.

On a confondu les dîners Magny avec ceux de Sainte-Beuve. Les premiers, fondés par Gavarni, étaient une réunion d'amis qui se tenaient tous les lundis de quinzaine chez le célèbre restaurateur de la rue Contrescarpe (aujourd'hui Mazet). Arsène Houssaye, qui n'en était pas, en a fait, par la suite, un dîner d'athées. Aucun n'a jamais répondu à ce signalement, ni Théophile Gautier, ni Paul de Saint-Victor, ni les Goncourt, ni deux républicains de nuances différentes : Edmond Scherer et le docteur Veyne, qui s'arrangeaient pour ne pas se rencontrer chez Sainte-Beuve avec le cousin et la cousine de l'empereur, ni même Sainte-Beuve, l'âme de ces dîners, où se rencontraient la plupart des convives et amis des princes cités plus haut. Ils ont tous plus ou moins fait partie du dîner Bixio, qui dure encore.

Tous professaient la pensée libre, et très peu la

libre pensée, quoi qu'on en ait dit. La conscience de chacun, du moins, était libre, et ils se respectaient entre eux.

Un jour, M<sup>me</sup> Sand, venant de Nohant, écrivit à Sainte-Beuve pour lui demander à dîner. Il la pria de composer elle-même la table : elle désigna Alexandre Dumas fils, Flaubert et M. Berthelot.

J'y notai, à la façon des Goncourt, ce mot de Dumas sur eux : « Ils s'efforcent d'être corrompus, vicieux... Un jour ils referont *Paul et Virginie*, et ce sera leur meilleur livre... » Je ne sais pas s'ils ont refait *Paul et Virginie*.

« Quand About était à table avec Dumas fils, racontait Sainte-Beuve, l'assaut d'esprit devenait tel entre eux deux, qu'il était fatigant de le suivre. On eût dit une partie de raquettes : le volant allait de l'un à l'autre sans discontinuer... » Que devait-ce être quand Augustine Brohan se trouvait entre les deux ? Notre ami le docteur Dureau, qui a dîné avec elle chez Sainte-Beuve, pourrait vous le dire.

Une autre fois, M<sup>me</sup> Sasse pria Sainte-Beuve d'inviter M. Camille Doucet, pour lui faire entendre des morceaux de l'opéra de *Sigurd*. Reyer lui-même tint le piano. Les autres convives furent Arsène et Henry Houssaye, Paul Chéron et le baryton Morel, qui donnait la réplique à la grande cantatrice. Ce soir-là, on ouvrit les portes-fenêtres toutes grandes. Le salon était trop bas.

En 1868, Sainte-Beuve eut cette joie d'entendre une de ses propres poésies, *Les larmes de Racine*, déclamée chez lui par M<sup>lle</sup> Favart. La souffrance et la maladie l'avaient empêché d'assister à la représentation du Théâtre-Français, où l'on avait fait choix de sa poésie pour la célébration du centenaire de Racine. La Comédie-Française vint chez lui, en compagnie de son directeur, M. Edouard Thierry, et de l'auteur de *La fille de Roland*, ami intime du directeur. Sainte-Beuve leur adjoignit pour convives le docteur Veyne et le statuaire Mathieu-Meusnier, qui avait fait de lui un très beau buste, pendant de celui de Daunou à la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer. Il est également l'auteur du buste posthume de Sainte-Beuve, qui est à l'Institut.

Le secrétaire passait de la table de travail à celle du salon, transformé en salle à manger, sans en perdre un seul coup de plume. Il prit un soir, entre MM. Désiré Nisard et de Sacy, sa part d'un brochet, si énorme qu'on dut le faire cuire chez Magny, provenant des étangs de Sologne et envoyé par M. l'abbé Du Chesne, curé de Notre-Dame-des-Champs. Sainte-Beuve, nouvellement nommé sénateur, répondit à cette politesse par l'envoi des *Causeries du Lundi*, au jour de l'an.

Les conversations les plus substantielles étaient celles de Mérimée et de Viollet-le-Duc. C'étaient aussi celles qui auraient offert le plus d'intérêt

pour une Société historique. On apprenait, rien qu'à les entendre, l'archéologie par le fondement et la racine. Mérimée racontait la bataille des Thermopyles comme s'il y eût assisté : il avait visité les lieux, textes en main, et faisait illusion en en parlant. L'anglais lui était aussi familier que le grec, et il passait de Xerxès à Théodoros, ce tyranneau africain qui tenait tête en ce temps-là à l'Angleterre, et que l'Angleterre écrasa, comme si lui, Mérimée, eût fait partie des Conseils britanniques. Viollet (c'est ainsi qu'il l'appelait) lui donnait la réplique sur l'érudition monumentale et diocésaine, et Sainte-Beuve aimait à les réunir tous les deux.

Que d'autres j'ai vus s'asseoir à cette table !.. Champfleury, Monselet, y représentaient la littérature active et militante ; Francisque Sarcey, Edmond Scherer, J.-J. Weiss, la critique et l'esprit d'opposition. Sainte-Beuve les invitait tous les trois ensemble. Chaque soir, à l'heure du journal, il disait : « Voyons, que dit Weiss ? » Et il fallait lui lire l'article.

Albert Kæmpfen, le futur directeur des Musées du Louvre, qui chroniquait en ce temps-là au *Temps*, portait aussi parfois son grain de fine malice à ces festins du maître.

Lorédan Larchey, Alcide Dusolier, y vinrent aussi plus d'une fois. Alcide Dusolier a retrouvé, depuis, un livre de lui tout annoté de la main de

---

Sainte-Beuve. Dans l'une de ces notes, le critique, relevant quelques vivacités de plume à son adresse, se rebiffe ainsi : « Appelez-moi Ninon. »

On ne s'occupait pas trop de politique chez Sainte-Beuve, mais on aimait à en entendre parler et à se tenir au courant. Un soir qu'il avait à sa table M. et M<sup>me</sup> Urbain Rattazzi, Tony Revillon et le marquis de Pomereu, la conversation s'engagea naturellement sur les affaires de Rome. « Je ne comprends pas, dit le marquis de Pomereu au ministre italien, qu'après Mentana, vous ne soyez pas entrés à Rome, comme les Français... vous en aviez les mêmes droits... » Tout le monde sourit de ce dilettantisme d'un homme d'esprit, qui donnait des conseils et des leçons si diamétralement contraires à ses opinions politiques et religieuses.

Je m'attarde en ce moment à la salle à manger et au salon, qui servait, dans les grandes occasions, de salle à manger, comme la chambre à coucher, immédiatement au-dessus, servait de cabinet de travail, au premier étage. On y montait par l'escalier de la maison, en forme de bâton de perroquet et recouvert d'un tapis qui s'arrêtait au deuxième étage. La maison n'allait pas plus haut. Un couloir, au premier, menait à la chambre du maître. Il y avait une marche en entrant. Sainte-Beuve avertissait toujours ceux qui en sortaient. « Il y a un pas », disait-il. Asselineau

avait pris l'habitude de le répéter, avant qu'il ne le lui dît.

Que d'illustrations ont franchi ce seuil ! Un vieux fauteuil de reps, s'il écrivait les Mémoires de sa jeunesse et s'il eût retenu les noms de tous ceux qui s'assirent sur lui, pourrait seul en faire l'énumération. Il faudrait aussi qu'il les fît parler, et ce serait le livre le plus varié et le plus incomparablement beau qu'aurait fourni la Critique, depuis les *Entretiens* de Goethe, qui ont fait la gloire d'Eckermann. Malheureusement ce livre n'existe pas.

Je ne voudrais pas abuser d'un croquis littéraire, qui a été reproduit toutes les fois qu'il s'est agi de l'intérieur de Sainte-Beuve. Madame la princesse Mathilde, artiste comme on sait, étant venue poser pour le *portrait* qu'on peut lire au tome onzième des *Causeries du Lundi*, en jeta un à son tour sur le papier, où Sainte-Beuve était saisi au vif dans son cadre et dans son milieu :

« Dans un coin de Paris, il y a une rue moins fréquentée que les autres ;

« Au numéro onze de la rue Mont-Parnasse, on m'a donné un rendez-vous, accepté avec grande joie ; j'ai emporté de ma journée d'hier le plus charmant souvenir ;

« J'ai découvert un délicieux petit nid ; j'y ai trouvé de fraîches odeurs, de l'isolement, pas trop



de lumière ; dans une pièce longue, une très grande table surchargée de livres ; — du papier, des plumes ; *pas une tache d'encre... »*

Sainte-Beuve fut particulièrement sensible à ce trait : « *Pas une tache d'encre* », qui équivalait pour lui à : *Pas de cuistrerie*. « Ce n'est pas comme chez... » dit-il ; et il nommait un ancien ministre de Louis-Philippe, son collègue à l'Institut.

Je reprends la suite du portrait.

« Au milieu de tout ce matériel, dit l'auteur de cette délicate esquisse, vit un esprit éminent, fin, caustique, insinuant, indulgent, par bonté de cœur, par habitude de la vie ; — souriant à toutes les malices, en découvrant partout ; — accessible à tout le monde, mais sachant garder ses préférences ; — philosophe à la façon des anciens Grecs, — auxquels il ressemble beaucoup par la forme extérieure ; — un croyant sans religion, un philosophe avec des indignations, un scrutateur par curiosité : enfin un esprit qui comprend tous les esprits, qui les explique tous, et qui a le rare bonheur de n'avoir de la passion que ce qu'il en faut pour rester juste et impartial... »

Un observateur malin et bien informé, Champfleury, dans ses *Souvenirs et Portraits de jeunesse*, a comparé la maison de Sainte-Beuve à un « confessionnal. » Je lui laisse la parole, car elle nous éclaire sur ce qui échappe le plus aux regards su-

---

perficiels, le travail intérieur de la pensée et la façon de concevoir de l'homme de lettres. Ce que Champfleury avait dit du pastelliste Latour, il l'applique ici à cet autre peintre de portraits que fut Sainte-Beuve :

« Toute la maison du critique, écrit-il, était disposée pour le travail : une sorte de maison de province avec un escalier qui donnait juste passage à un homme ; mais combien de grandes dames et de célèbres individualités de toute nature ont gravi le petit escalier, trop heureuses d'être accueillies avec le sourire fin du célèbre critique !

« On était reçu cordialement, mis à l'aise aussitôt, par ce diable de petit homme en calotte noire ; on regardait ses étranges sourcils roux, touffus, qui formaient comme un toit au-dessus des yeux ; on souriait de sa bonhomie, on causait.

« Sainte-Beuve semblait répondre : il travaillait. Il travaillait à introduire sa vrille dans vos pensées.

« Dans ses *Causeries du Lundi*, on retrouve fréquemment la formule : « Un ami me dit, etc. » Des gens très fins, et qui veulent absolument lire entre les lignes d'un écrivain, ont cru qu'ainsi le critique se débarrassait de malignités accumulées, qu'il faisait endosser à un prétendu interlocuteur.

« Un tel subterfuge serait par trop naïf. Sainte-

Beuve écoutait réellement ce que disaient ses visiteurs et ne se blessait en rien que leurs idées fussent opposées aux siennes.

« Il eût volontiers fait parler M. Veuillot sur Proudhon, et réciproquement.

« On a prêté au célèbre écrivain un certain nombre de bonnes fortunes, malgré sa laideur. Sainte-Beuve avait un secret pour s'insinuer auprès des femmes, à quelque condition qu'elles appartenissent, grandes dames ou grisettes. Elles sortaient de son cabinet, — un confessionnal. Le critique tenait leur secret... »

La maison de celui que François Coppée a appelé un « bénédictin laïc », un confessionnal ! c'est bien trouvé. Quant à la laideur, on peut en juger par le buste qui est au Luxembourg.

Le critique répondait de plus en plus, vers la fin de sa vie, à la sympathie communicative des jeunes, que sa jeunesse d'esprit attirait. Coppée a raconté l'unique visite qu'il fit, avec Verlaine, à Joseph Delorme, pour lui offrir chacun d'eux leur premier volume de poésies, l'un son *Reliquaire*, l'autre ses *Poèmes saturniens*, et il en avait gardé un tel souvenir, que l'idée première d'élever un buste, dans le jardin du Luxembourg, au plus grand littérateur du siècle, vingt-huit ans après sa mort, est partie d'un article de François Coppée dans *le Journal*.

---

Hier encore, Jean Aicard, qui n'a pas quitté le quartier du Luxembourg, parlant de ce buste, visé par des galopins, écrivait : « La lèvre de Sainte-Beuve ! Je me rappelle l'avoir vue sourire avec une inexprimable bonté, il y a... il y a longtemps. Je lui apportais mon premier livre. Je voyais Sainte-Beuve pour la première fois. J'étais tremblant. Et je lui tendais le volume... Il n'y avait, en ce moment, qu'une infinie bonté sur sa lèvre souriante, — sur cette lèvre qui sourit encore de même aux petits enfants ignorants, armés de pierres et de cris. »

Jules Claretie était aussi de ceux qui avaient déjà voix délibérative au chapitre de l'avenir. Il venait voir Sainte-Beuve ou lui écrivait, et le critique s'en remettait à lui comme à un juge devant la postérité.

De sa table de travail, l'œil du maître, absorbé par la pensée intérieure, s'arrêtait quelquefois distraitemment sur la corbeille de verdure que formait le jardin sous ses deux fenêtres. Il avait voulu, dans le fond, un berceau de houblon ou de vigne vierge, surmonté d'une pomme d'or. C'était encore un souvenir de Hollande. Ce pays lui avait plu, comme à Bayle exilé, qui s'y retira. Sainte-Beuve n'était pas sans affinité avec Erasme, dont on voit la statue à Rotterdam.

Il avait loué, quelques mois avant sa mort, la maison d'à côté, pour ne pas être troublé par le

bruit de nouveaux voisins. Cela lui permit d'agrandir son jardin et d'allonger sa promenade, lorsque la souffrance ne lui laissa plus la liberté de sortir en voiture.

Les cris des oiseaux qui se couchaient, le soir, dans le lierre, le sifflement des merles le matin, les fleurs qui égayaient les arbres, au printemps, nous chantaient la romance de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose...

Mais l'article, indépendamment de l'aiguillon que le maître portait désormais en soi, le talonnait toujours. Pendant trois ou quatre ans, nous ne vîmes plus d'autre campagne. Sainte-Beuve mourut de la pierre, en terminant son *Port-Royal*, dans sa chambre à coucher qu'il avait gardée au numéro onze (et non pas au numéro neuf, comme on l'a prétendu), le 13 octobre 1869.

Champfleury, que j'aime à citer, parce qu'il est sincère et véridique, raconte encore que, - le jour de l'enterrement, dans le petit jardin de la maison de la rue Mont-Parnasse, où se pressait une foule considérable qui ne pouvait pénétrer dans les appartements trop étroits, il vit un homme prendre une feuille à un arbre et la serrer précipitamment dans son portefeuille. Et il continue de la sorte :

« C'est que le scepticisme du critique ne l'empêchait pas d'étudier le bouillonnement social de son temps ; c'est qu'il finissait usé par le travail, la plume à la main...

---

« Sainte-Beuve avait la foi que le public cherche en tout écrivain (*c'est toujours Champfleury qui parle*); il croyait au travail, à son travail. »

Le romancier réaliste conclut ainsi :

« Sainte-Beuve se préoccupait particulièrement de l'état des lettres, des encouragements à accorder, de l'utilité de faciliter la voie à de jeunes talents, comme aussi de fortifier le courage de ceux qui, vaillamment, faisaient ou avaient fait leurs preuves. Son dernier article, écrit sur son lit de douleurs, en fait foi : *la Littérature, qu'est-ce que ça nous fait?* Une réponse sarcastique aux ambitieux politiques, aux Gêronte au pouvoir, aux timides à qui l'indépendance des écrivains faisait peur.

« Et c'est pourquoi Paris intellectuel se souvint de l'homme qui, la veille de sa mort, s'écriait : « Les lettres ! » comme Goëthe, en expirant, disait : « La lumière ! »

Je viens de parler, Messieurs, devant vous, la bouche ouverte, plein de mon sujet, en homme qui dirait volontiers comme l'Évangéliste : « En ce temps-là », sans s'occuper d'exégèse ni d'érudition.

Les choses n'ont de larmes que pour ceux qu'elles intéressent. En vous entretenant, à vol d'oiseau, de la maison de Sainte-Beuve, toutes les fois que le *Sunt lacrymæ rerum* s'est représenté à mon esprit, j'ai éloigné bien vite de moi ce vieux cliché.

---





## APPENDICE

---

### I

#### DATE DE LA NAISSANCE DE CHAMPFLEURY

Je dois à l'obligeance de M. Charles Glinel, de Laon, biographe remarqué d'Alexandre Dumas père et de Félix Arvers (l'auteur du fameux sonnet), communication du document suivant, qui nous fixe sur la vraie date de la naissance de Champfleury. Le *Bulletin de la Société académique de Laon* (1), rectifiant l'erreur générale des biographes, « qui font naître, dit-il, notre illustre compatriote le 10, » y ajoute une erreur de plus, en le faisant naître le 17 décembre au lieu de septembre :

« Jules-François-Félix Husson-Fleury est né à Laon le 17 septembre 1821, à sept heures et demie du soir, du mariage de M. Pierre-Antoine-Frédéric Husson-Fleury, secrétaire de la mairie de Laon, et de madame Mélanie Joséphine Dufлот. L'un des témoins à l'acte de naissance dressé le 19 septembre 1821 était M. Nicolas-Joseph-Félix Delvincourt, alors âgé de 56 ans, qui, sous le pseudonyme de *Le Camus*, a été le héros d'un roman de Champfleury. L'acte de naissance indique que M. Delvincourt était le bel-oncle maternel de l'enfant ; mais le père de l'enfant n'avait alors que 33 ans, et il est beaucoup plus probable que madame Delvincourt était non pas la tante, mais la grand'tante maternelle de celui qui devait s'illustrer dans les lettres sous le pseudonyme de Champfleury. »

(1) Tome xxviii, années 1888-1891, p. 11, Laon, 1893.



## II

Au risque de nombreuses redites, je réimprime ici, *in extenso*, un article que me demanda l'aimable poète chanteur, Edmond Teulet, pour son journal *le Grillon*, (22 février 1896). Je le reproduis dans toute sa sincérité première.

## SOUVENIRS SUR MURGER

Je ne saurais séparer Murger de Champfleury. Les *Confessions de Sylvius* sont la préface de *La vie de bohème*. La génération actuelle a l'air de ne se souvenir que du premier et d'oublier le second, et elle parle de Murger sans trop le connaître. Elle s'en fait une idée selon ses besoins. On a débité de bien belles phrases, même des phrases prétentieuses, à l'occasion de son buste. Elles ne lui ressemblent pas plus que le buste lui-même, qui me rappelle plutôt Gustave Mathieu, à qui Paul Arène a ressemblé aussi beaucoup un certain temps.

Je ne critique le buste de Murger que comme le cordonnier critiquait la chaussure : l'œuvre artistique n'est pas de ma compétence ; mais, il y a quelques mois, à la vue d'une photographie de Murger, exposée chez un bric-à-brac dans le voisinage du *Chat Noir* et de Paul Eudel, je m'écriai : Voilà Murger ! comme si je le revoyais, le soir, à minuit, à la brasserie des Martyrs, mangeant des saucisses aux choux, arrosées de bière, avec Monselet. C'était là leur griiserie. Ils sortaient du *Figaro* bi-hebdomadaire — qui n'était pas, en ce temps-là, rue Drouot — et ils allaient souper. Murger portait le ruban rouge. Monselet ne l'avait pas encore.

Une autre fois je les croisai, gais et souriants tous les deux, au coin de la rue de la Banque et de la place de la Bourse. Ils n'en sortaient pas, assurément, de la Bourse ni de la Banque ; mais où allaient-ils ? peut-être au théâtre du Palais-Royal. L'un et l'autre avaient la même badine à la main et le même chapeau de paille coquet sur la tête. Et ils marchaient d'un pas allègre, et la conversation semblait

dégager de nombreuses saillies. Peut-être bêchaient-ils un éditeur ou un directeur. A coup sûr, ils faisaient des mots.

Cette rencontre prend aujourd'hui dans mon souvenir les mêmes proportions que si je retrouvais un autographe de l'un ou de l'autre. Du vivant d'un homme d'esprit, on n'attache pas à son écriture la même importance que lorsque sa main a pour jamais laissé tomber la plume. C'est alors qu'on recueille ses bribes.

Murger a été bien jugé par Arsène Houssaye le jour qu'il l'appela « un cousin germain d'Alfred de Musset. » C'était à propos des premières *Nuits d'hiver* qui paraissaient dans *l'Artiste*. Je ne veux parler que de l'homme. La première fois que j'ai eu l'honneur de l'approcher, c'était chez Champfleury, qui demeurait alors au fond d'une impasse, donnant sur des jardins de la rue Neuve-Pigalle, aujourd'hui Germain Pilon. Par la fenêtre, on apercevait le peintre ordinaire de Victor Hugo, l'auteur de la *Levrette en pan'tot*, le poète Auguste de Chatillon. Il demeurait dans un jardin d'à côté. Champfleury avait invité Murger à dîner dans ce petit logement, qui commençait à se tapisser de faïences révolutionnaires : les tableaux étaient de Le Nain ; le violoncelle, sur lequel avait excellé l'amant de Mariette, dormait près du piano ouvert, où l'on étudiait les *Chansons populaires des provinces de France*, publiées bientôt avec accompagnement de piano par Wekerlin. Un vrai sanctuaire de l'art que ce cabinet de Champfleury : il y commença sa collection des Daumier, auxquels il a consacré presque tout entier son livre sur la *Caricature moderne*. On ne sait plus assez cela aujourd'hui.

Je lui servais de *rapin*. J'arrivais de Montpellier. Il m'avait pris en amitié chez un ami commun, et me demanda de venir copier tous les matins la *Mascarade de la Vie parisienne*, un roman très satirique qui eut l'honneur d'être supprimé par la censure impériale pour des détails de mœurs

et surtout des portraits entrant trop dans le vif. Aujourd'hui ce serait de l'innocence.

Il me pria un matin à dîner, et, quand j'arrivai à sept heures, il me dit qu'il attendait Murger. Trois couverts se trouvaient mis, en effet, sur une petite table à jeu qui lui servait de table à manger dans son cabinet de travail. Les assiettes étaient de vieille faïence : on ne mangeait que dans la faïence ancienne chez Champfleury. La table carrée était poussée contre un bureau Louis XVI couvert de livres. Un buste en terre cuite d'une déesse de la Raison, aux lèvres minces et pincées — pas bonne du tout — présidait à ces agapes, au-dessus d'une bibliothèque où s'étaient les livres, déjà nombreux, de ce travailleur consciencieux que fut mon premier maître Champfleury.

Murger arriva, jeune (il est mort à trente-huit ans), charmant, plein d'effusion, la physionomie douce et souriante. Sa tête était un genou, mais il a dit de lui-même que les cheveux avaient poussé en dedans et étaient ressortis par la barbe. Il la portait, en effet, longue et noire.

— Bonjour, Jules, dit-il en entrant (c'était le petit nom de Champfleury). Je crois même qu'il l'embrassa. On se mit à table. J'étais entre les deux, n'ayant garde de souffler mot, intimidé par mon provincialisme. La conversation roula tout le temps sur la littérature, la peinture et principalement la musique, dont tous les deux raffolaient. Il n'y eut pas place pour autre chose dans cette soirée intime, où deux amis étaient heureux de rafraîchir et de retrouver intactes leurs impressions artistiques des années dites de *bohème*, où ils mettaient tout en commun.

Cette *bohème* n'eut jamais d'autre préoccupation que l'art, et elle s'est appelée Champfleury, Murger, Bonvin, Chintreuil... Toute leur conviction était dans l'art, et ils faisaient des *charges* à ceux qui leur parlaient d'autre chose. Un jour que, reconnu par Murger dans la rue, je crus l'amuser en lui racontant la dernière farce de Champfleury,

il me répondit gravement : « La drôlerie n'est pas la vie. »  
Le mot fit bien rire Champfleury. Murger avait dès lors des  
ambitions hautes, qui le conduisirent au petit bout qui pend,

qui pend  
à la boutonnière,

suivant la chanson du docteur Toirac, membre du Caveau  
et fondateur d'un prix de vertu à l'Académie.



J'allai avec Champfleury voir Murger à la maison Dubois, la  
veille de sa mort. Il rêvait de fonder un *Figaro* dans l'autre  
monde, où il ferait les *Nouvelles à la main*. C'était son fort.

Ses funérailles furent splendides. Le peuple du faubourg  
crut que c'étaient celles d'un prince, tellement il y avait  
du monde. C'était bien un prince de l'esprit, dont la cour  
se composait de tout ce qu'il y avait de jeune, d'indépen-  
dant, de pétulant, d'ami de la poésie.

En écoutant les discours, Champfleury me dit : « Tenez, voilà Sainte-Beuve. » Comme s'il avait entendu, Sainte-Beuve se retourna et lui toucha la main. Je le voyais pour la première fois. J'allais passer des mains de Champfleury dans les siennes ; mais, si c'était écrit dans le ciel, rien ne le faisait encore pressentir.

Et voilà mes souvenirs sur Murger.

### III

#### DURANTY

Duranty était le fils de madame Lacoste, femme distinguée qui avait connu Lamennais et Mérimée, et qu'on rencontrait aux soirées de madame Louise Colet. Elle n'avait pas vu d'un bon œil ce fils *se lancer* dans la littérature, et avec l'inévitable boulet encore, que toute la bohème traînait en ce temps-là après soi. La vie était difficile dans les conditions où il commençait à se la faire, et l'étude de la *réalité*, qu'il fallait rendre accessible au grand public, n'était pas non plus pour lui dorer l'existence. Duranty avait renoncé à un emploi dans un Ministère pour écrire des romans. Ce qui lui donna le plus à vivre, ce fut un théâtre de Marionnettes qu'il monta dans le jardin des Tuileries, sous l'Empire, et où il faisait jouer des pièces de sa composition qui ont formé un beau volume illustré. Il se reprit au roman sous la République et publia, en 1878, *Les six barons de Sept-fontaines* (chez Charpentier). Il mourut à la maison Dubois, aux mains du naturalisme. Emile Zola et le vicomte de Liesville, cet autre disciple de Champfleury pour la partie céramique seulement, furent les exécuteurs testamentaires de Duranty, passé du Girondinisme à la Montagne.

La vue du visage découvert de son ancien disciple et meilleur élève (selon l'habitude qu'on a, dans ces maisons hospitalières, d'exposer les corps), mouilla de larmes les yeux de Champfleury, au souvenir de leur amitié passée et

trépassée. Le docteur Thulié parla sur la tombe de Duranty, au cimetière de Saint-Ouen.

Sur le conseil de Champfleury, j'écrivis, le soir même, sur les obsèques de Duranty, un article que Francis Magnard fit paraître dans *le Figaro* du lendemain (14 avril 1880).

« Le plus beau triomphe de l'homme de lettres, y disais-je, qui a vécu douloureusement et souffreteusement comme Duranty, est justement celui dont il ne jouit pas : c'est le cortège d'amis, hommes distingués dans tous les ordres de l'art et de la pensée, qui accompagne ses restes. Les obsèques de Duranty ont eu leur couronnement au cimetière de Saint-Ouen, dans un très beau discours improvisé de M. le docteur Thulié, membre et ancien président du Conseil Municipal. Ne s'inspirant que de sa propre émotion en face du cercueil de son ami, il a pris spontanément la parole et a rappelé, en quelques mots d'une éloquence vive et pénétrante, tout le passé de cette vie de lutte et de combats intellectuels, dont il avait été témoin et auxquels il avait lui-même pris part.

« En 1857, trois jeunes gens, dont deux sont morts à la peine : Assézat (qui devint l'éditeur des œuvres de Diderot) et Duranty (le troisième est le docteur Thulié lui-même) se réunirent pour fonder un journal destiné à défendre la *vérité* dans la littérature et dans l'art. Ce journal, précurseur du naturalisme actuel, était *le Réalisme*. Il n'eut qu'une existence éphémère, mais Murger le jugea d'un mot spirituel et juste, quand il dit à M. le docteur Thulié : « Il est heureux que votre journal ait disparu, car il commençait à devenir dangereux. »

« M. le docteur Thulié, qui n'a rien renié de ce passé littéraire, rend hommage à M. Zola, qui est aujourd'hui le porte-drapeau du même principe, mais il rappelle aussi les titres et les droits antérieurs de l'homme qui soutenait alors, et seul, le même combat dans les lettres, M. Champfleury.

Courbet et Champfleury étaient, en ce temps, les représentants du *réalisme*, et on se souvient de quelles mauvaises plaisanteries ces deux noms, longtemps associés et accouplés, furent l'objet.

« L'orateur rappelle hautement ce que l'art a dû à chacun d'eux, et il a réuni dans un même triomphe la lutte d'alors et la lutte d'aujourd'hui.

« M. le docteur Thulié a retracé cette vie de Duranty, qui aurait pu être si heureux, car la fortune lui souriait au début, et il n'avait qu'à se laisser faire ; mais il aima mieux renoncer à tout pour la vie littéraire, dans laquelle il s'est tracé un sillon bien individuel, bien à lui et qui lui a coûté la vie.

« Il n'y a plus que moi debout et vivant, a dit M. le docteur Thulié, je suis le seul des trois aujourd'hui ; chacun de nous a suivi des chemins différents. Les sciences étaient ma vocation, mais je n'ai jamais déserté les Lettres, auxquelles j'aurais voulu me livrer dans ma jeunesse. Tous les trois, nous sommes restés fidèles aux principes que nous défendions alors, et comme la philosophie a plus d'un champ d'expériences, nous les avons toujours appliqués et pratiqués, chacun dans les différentes carrières que nous avons suivies. »

« L'émotion du docteur Thulié sur la tombe de son ami gagnait l'auditoire ; et l'on ne peut que regretter, disais-je en terminant, de ne pouvoir donner ici qu'une idée imparfaite de ce discours éloquent et senti... »

Duranty, aurais-je pu ajouter si j'avais été orateur, était le troisième écrivain, depuis Murger, que je voyais mourir à la maison Dubois. Je l'avais rencontré à l'enterrement de Charles Barbara, qui en sortait, et nous suivîmes le convoi ensemble jusqu'au cimetière Montparnasse. Après le discours de Paul Féval, président de la Société des Gens de Lettres, j'introduisis Duranty chez Sainte-Beuve, car une partie de ma fonction, pendant huit ans, consista à conduire chez le grand redresseur de fortunes littéraires le plus de frères ou de confrères blessés.

## IV

EXTRAIT DU LIVRE DE M. CHARLES MAURRAS  
SUR SAINTE-BEUVE

Voici la conclusion du livre de M. Charles Maurras (1), donnant raison, selon nous, à la prophétie de Pierre Leroux, que nous avons citée au cours de notre conférence sur Sainte-Beuve : « Joseph Delorme, quelque jour déchirant son suaire, sortira de sa tombe, onctueux tribun de liberté et d'avenir. » La prophétie s'est réalisée, comme je l'ai indiqué, au Sénat du second Empire ; elle se poursuit lentement, par des voies différentes, dans le domaine de la pensée, où le nom de Sainte-Beuve occupe plus d'un sanctuaire de libre raison. M. Charles Maurras, demandant l'institution d'une nouvelle fête nationale, qui serait celle de l'esprit en France au XIX<sup>e</sup> siècle et aurait Sainte-Beuve pour patron, exprime une utopie, capable de rallier, en effet, si elle devenait praticable, tous les dissidents de la religion des Lettres.

« La Compagnie de Sainte-Beuve réunit, comme on voit, dit M. Charles Maurras, tout notre fonds solide et sain. Elle enferme à peu près tous ceux des écrivains de notre siècle qui ne vont point à quatre pattes. La littérature contemporaine laisse voir ici autre chose qu'une brutalité vivace ou moribonde et redevient intelligente, raisonnable, humaine, française. Il ne serait point surprenant que la France choisît un jour cette maison étroite, ce nom modeste et ce génie supérieur pour célébrer la fête de ses qualités distinctives. Tout compté, une fête nationale de Sainte-Beuve ne me semble pas une pure imagination.

(1) *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*, un vol. in-8, Paris, Honoré Champion, libraire, 9, quai Voltaire, 1898.



« Si les partis de droite pouvaient oublier ses passades, (1) d'anticléricisme ; si, à gauche, on savait ce que parler veut dire et qu'on y cherchât où elle est la liberté de la pensée ; si les radicaux prenaient garde que Sainte-Beuve ne fut jamais sacristain et si les catholiques observaient que non plus il ne se fit pas calviniste, bien qu'il ait fleureté du côté de Lausanne : eh bien, l'œuvre, le nom, la moyenne des idées de ce grand esprit, sans oublier ce prolongement naturel, leurs conséquences politiques, feraient le plus beau lieu du monde où se grouper dans une journée de publique réconciliation. On y saluerait l'espérance du Progrès véritable qui, pour le moment, ne consiste qu'à réagir ; et, d'entre les ruines du vieux mysticisme anarchique et libéral, se relèveraient les couronnes, les festons, les autels et la statue intacte de cette déesse Raison, armée de la pique et du glaive, ceinte d'olivier clair, ancienne présidente de nos destinées nationales. »

Ce sera l'affaire du XX<sup>e</sup> siècle, quand il classera les gloires du nôtre, d'y ranger Sainte-Beuve au rang qui convient, comme l'a dit Taine, en France et dans ce siècle, parmi les « cinq ou six serviteurs les plus utiles de l'esprit humain. »

FIN

(1) *Passade* est un vilain mot pour l'auteur de *Port-Royal*, dont les convictions étaient réfléchies et qui mourut libre-penseur.



# TABLE

## I

Le marquis et le faïencier. — Une lettre de M. de Pontmartin. — Provinces vouées au bric-à-brac. — Passion héréditaire chez Champfleury. — Pronostic de Balzac à son sujet. — *Le Corsaire-Satan* . . . . . 9

## II

Les Le Nain. — Lettre au critique C. de R. — Henry Monnier. — Daumier. — Sainte-Beuve. — La littérature du second empire. — Réactionnaire en 1848. — Le *Marceau* d'Auguste Prévost. — Réponse aux *jeunes*. . . . . 25

## III

Circulaire Billault contre les romans. — *La Mascarade de la vie parisienne*. — Impartialité de Jules Levallois. — Réalisme et naturalisme. — Indifférence en matière politique. — Audaces et gâités de Champfleury. — Mot du prince Napoléon sur le réalisme. — Sincérité de Champfleury en matière de style. . . . . 43

## IV

Max Buchon. — *La Soupe au fromage*. — Duranty. — *Conseils à un jeune écrivain*. — Brevet de poète lakiste décerné par Victor Hugo à Max Buchon. — Le poète franc-comtois exilé par le coup d'Etat. — Portrait de Buloz. — Un article sur Wagner à la *Revue des Deux Mondes*. — Intervention de Sainte-Beuve. — Le roman de Max Buchon, *le Matachin*, reçu à la *Revue des Deux Mondes*. . . . . 53

## V

Intérieur de Champfleury. — Sa vie sobre et rangée. — Jugement de Lorédan Larchey sur lui. — La célèbre page

du *Quatuor* mise en musique par M. Boisseau. — Baudelaire à dîner chez Champfleury. — On n'y parle que littérature et arts. — Même conversation avec Murger. — *La Faïence des Médicis*. — Rôle de comparse auprès de Champfleury. — Catalogues de ses collections par Paul Eudel. — Le blason de la Révolution. — Esprit précurseur de Champfleury. — Notes qu'il a fournies sur lui-même à M. Cuvillier-Fleury. — Biographie de Max Buchon. 70

## VI

Lettres à Max Buchon. — Champfleury et Courbet. — Un cénacle à la d'Arthez. — Opinion de Champfleury sur le Réalisme. — Lettre à madame Sand. — Le comédien Philibert Rouvière . . . . . 85

## VII

La question Courbet. — Vanité du peintre. — Courbet et la princesse K...off . . . . . 96

## VIII

Coup de cravache donné par Napoléon III sur *la Baigneuse* de Courbet. — *Bonjour, monsieur Courbet*. — Ouverture de la *Courbet-Exhibition* de 1855. — Proudhon et Grassot à l'Exposition de Courbet. — Courbet parodié par Arnal. — Courbet mystique. — Les tables tournantes. — Tableau de *mœurs* commandé à Courbet par Khalil-Bey. — *Les Sensations de Josquin*. — *Histoire de M. T...* — Sélection de Champfleury. . . . . 104

## IX

Visite de Champfleury avec Proudhon et Courbet à Chenavard. — Opinions proudhoniennes de Champfleury sur le mariage et la famille. — Histoire d'une Muse. — Portrait de Jules Simon dans *l'Histoire de madame d'Aigrizelles*. — Un roman de Max Buchon au *Journal pour tous* . . . . . 123

## X

Rengaînes d'Alphonse Karr sur le Réalisme. — Prospectus du *Bulletin des Romanciers*. — But démocratique assigné par Victor Hugo à la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. — Réponses de Baudelaire et de Sainte-Beuve. . . . . 137

## XI

Mort d'Henry Murger. — Souvenir du journal *le Réalisme*, fondé par Duranty, Assézat et le docteur Thulié. — Champfleury ouvre la voie aux chercheurs de province par ses études sur l'art populaire. — Le banquet des *Misérables*. — Article de Sainte-Beuve sur Champfleury. — Les pudeurs de la censure. — Un Priape-Hermès. 146

## XII

Le *Retour de la Conférence*. — Opinion de Champfleury sur ce tableau. — Courbet prend mal ses observations. — Vermorel endoctriné par Courbet. — Déjeuner de Courbet avec M. de Nieuwerkerke. — Courbet naturaliste. — Republicanisme de M. Thiers. . . . 159

## XIII

Champfleury obtient le privilège du théâtre des Funambules. — Sa démission de directeur des *Fantaisies-Parisiennes*. — Lettre de Nadar. — Echange de lettres entre Champfleury et Courbet. — Disjonction définitive du groupe réaliste. — *La Femme au perroquet* . 170

## XIV

Enfantin demande la fondation d'un Crédit intellectuel. — Point de départ des Statuts nouveaux de la Société des Gens de Lettres. — Champfleury révolutionne le Comité. — Mariage de Champfleury. — *Salon bourgeois*, par Duranty. — Symbolique paire de ciseaux. — Champfleury décoré . . . . . 183

## XV

Lettres de Champfleury sur l'état d'esprit qui régnait à Bordeaux pendant le siège de Paris. — Une patriote de l'Aisne lègue son bien à la nation. — Tendances de plus en plus marquées de Champfleury vers l'étude des arts populaires. — Projet d'embellir les gares avec des sujets régionaux. — Parti à tirer de l'imagerie populaire. — Lettre de M. Duruy sur l'enseignement par les yeux. —

Nomination de Champfleury à la Manufacture de Sèvres. — Mort de sa fille et de sa femme. — Lettres de condoléances de Victor Hugo, de Banville et de Nadar. — Collaboration conjugale des femmes. — Portrait de Champfleury par lui-même. — *Le Double* . . . . . 195

## XVI

Nouvelle série *d'Excentriques*. — Fernand Desnoyers, auteur du *Bras noir* . . . . . 213

## XVII

Lettre de M. Albert Troude. — Services rendus par Champfleury à Sèvres. — Histoire d'une faïence siamoise, racontée par Paul Eudel. — Le peintre Bonhommé. — Curieuse page sur Boucher. . . . . 229

## XVIII

*Le peintre ordinaire de Gaspard Deburau*. — Félix Pyat. — Mort de Champfleury. — L'ami Midoux. — La Société académique de Laon. — Projet de monument ajourné. — Champfleury semeur d'idées. — La postérité lui est acquise. . . . . 240

## SAINTE-BEUVE

I. — C.-A. Sainte-Beuve . . . . . 260  
II. — La maison de Sainte-Beuve . . . . . 319

## APPENDICE

I. — Date de la naissance de Champfleury . . . . . 347  
II. — Souvenirs sur Murger. . . . . 348  
III. — Duranty . . . . . 352  
IV. — Extrait du livre de M. Charles Maurras sur Sainte-Beuve . . . . . 355

~~~~~  
Chapitre VI, page 89, en note, à la citation de Victor Hugo lire : les *torchons* radieux, au lieu de : les *haillons* radieux.

JULES TROUBAT

---

UNE AMITIÉ A LA D'ARTHEZ

---

CHAMPFLEURY

COURBET — MAX BUCHON

SUIVI D'UNE CONFÉRENCE SUR

**SAINTE-BEUVE**



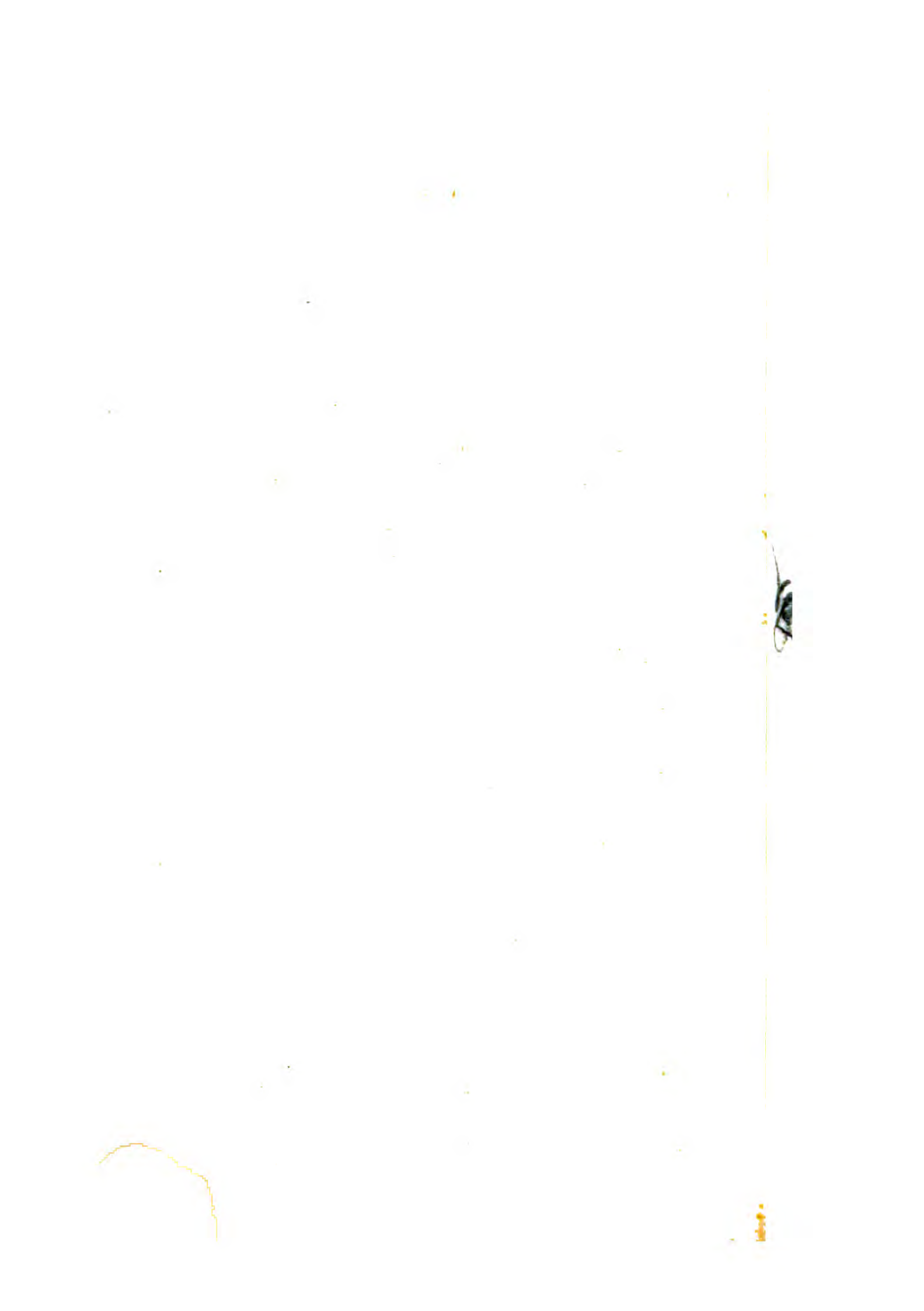
PARIS

LUCIEN DUC, ÉDITEUR

35, rue Rousselet, 35

—  
1900

I/L 6117 A.3







## DU MÊME AUTEUR

---

- Souvenirs et Indiscrétions — Le Dîner du Vendredi-Saint**, par C.-A. Sainte-Beuve, publiés par son dernier secrétaire. Nouvelle édition, avec une préface par Ch. Monselet. Paris, Calmann Lévy, 1880, un vol. grand in-18 . . . . . 3 fr. 50
- Histoire de Jean-l'ont-pris**, conte languedocien du xviii<sup>e</sup> siècle, par l'abbé Favre, traduit et précédé d'une notice. Paris, Isidore Liseux, 1877, petite collection elzévir<sup>e</sup> 3 fr.
- Plume et Pinceau**, études de littérature et d'art. Paris, Isidore Liseux, 1878, un vol. grand in-18 . . . . . 3 fr.
- Le blason de la Révolution**. Paris, Alphonse Lemerre, 1883, un vol, gr. in-18 . . . . . 3 fr. 50
- Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve**. Paris, Calmann Lévy, 1890, un vol. gr. in-18 . . . . . 3 fr. 50
- Petits étés de la cinquantaine** (sonnets), avec une eau-forte d'Eugène Baudouin. 2<sup>e</sup> édition augmentée. Paris, Alph. Lemerre, 1886, un vol. gr. in-18 (*Epuisé*) 3 fr. 50
- Notes et Pensées**. Paris, Librairie générale de L. Sauvaître, 1888, un vol. gr. in-18 . . . . . 3 fr. 50
- Œuvres choisies de Piron**, avec une analyse de son théâtre et des notes, précédées d'une étude par M. Sainte-Beuve (1864). Paris, Garnier frères, un vol. gr. in-18 3 fr.
- La vie de Sainte-Beuve** (en tête du Tableau de la Poésie française au xvi<sup>e</sup> siècle, édition définitive. Paris, Alph. Lemerre, 1876, 2 vol. petit in-12) . . . . . 12 fr.
- Le Mont Ganelon, le Grand Ferré, Jeanne d'Arc et Guillaume de Flavy**. Compiègne, imprimerie A. Mennecier, 1889, brochure in-18.
- Gaietés de terroir**. Compiègne, imprimerie A. Mennecier, 1890, brochure in-12.
- Nouvelles gaietés de terroir...** Paris, Librairie de la Province, 1896, brochure in-8.

---

Imprimerie L. Duc, 35. rue Rousselet, Paris.





305044708V

**TAYLOR INSTITUTION LIBRARY  
OXFORD OX1 3NA**

*PLEASE RETURN BY THE LAST DATE STAMPED BELOW  
Unless recalled earlier*

24 JUN 1994

